

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
France et Colonies 30fr 15fr
Union Postale 40fr 20fr
5, Rue La-Bruyère Paris IX^e

N° 2006 — 4 DÉCEMBRE 1921

ÉDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
France & Colonies 50fr 25fr
Union Postale 64fr 32fr
5, Rue La-Bruyère Paris IX^e

LES ANNALES

POLITIKES · ET · LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine : Farniente ..
La Situation : La Sentinelle Séculaire.
Les Echos
La Patrie
Réflexions
Caquets de chez Barbin
Le Théâtre
Lettres de la Cousine : Les Paresseux ..
Odelette (Poème)
Les Livres
Les Bonnes Pages : « La Propriété Fon-
cière au Maroc »
Les Nouvelles Idées Directrices des
Peuples et leurs Conflits

Le Bonhomme CHRYSALÉ
ANDRÉ FRIBOURG
SERGINES
ÉMILE BOUTROUX
PIERRE LOTI
HUGUES DELORME
PIERRE BRISSON
YVONNE SARCEY
HENRI DE RÉGNIER
G. DE PAWLOWSKI
ANDRÉ MESUREUR
GUSTAVE LE BON

L'Oncle Maïze (Roman)
Le Centenaire de Gustave Flaubert ..
Pages inédites et Pensées
Comment on entre dans la Russie
Rouge
Voyage en Zigzags dans la République
des Lettres
Propos de
—
A la France (Poème)
Propos sur les Sports
La Vie Scientifique : La Médecine après
Pasteur. Les Sérums
Les Maisons Claires
Revue Financière de la Semaine

EDMOND HARAUCOURT
PAUL BOURGET
GUSTAVE FLAUBERT
ALBERT LONDRES
ANDRÉ LANG
HENRY BATAILLE
PIERRE MAC-ORLAN
PIERRE BENOIT
JACQUES MORTANE
Docteur RAOUL BAUDET
Y. S.

Théâtre : *LE CŒUR DES AUTRES*, pièce en trois actes de GABRIEL MARCEL (3^e acte)

En Supplément : *LA MUSIQUE DES ANNALES* :

Fragment d'« Ascanio », de CAMILLE SAINT-SAENS, et « Cris dans la Rue », de FRÉDÉRIC MOMPOU.

ILLUSTRATIONS. — Le Père et la Mère de Gustave Flaubert ; Flaubert enfant ; Vues du Pavillon de Flaubert à Croisset, dessins de Caroline Commanville ; Le Bouddha doré ; Le Perroquet « Amazone » ; L'Encrier de Flaubert. — Lénine et sa Femme ; Une Famille Russe. — Dessins de Zyg Brunner, H. Gervèse, J. Touchet. — Couverture : L'Étoile, par Gabriel Nicolet

Notes de la Semaine

Farniente



JE VEUX ENTRER dans une banque où j'ai affaire. Il est midi cinq. Un avis affiché sur la porte close m'avertit que les bureaux sont fermés et rouvriront à deux heures. Même mésaventure chez la plupart des marchands. J'emploie, en ce moment, un ouvrier ébéniste. Sa tâche est presque finie. Il n'a plus guère à donner que quelques coups de marteau. Il consulte sa montre, qui marque exactement dix-sept heures. Malgré mes supplications, il laisse là ses outils. « Voyons, un petit effort. — Impossible, monsieur, me répond-il froidement. J'ai fait mes huit heures. — Ajoutez-y dix minutes. — Inutile d'insister. Que dirait le Syndicat?... » Cette année, la Toussaint tombait un mardi. Les établissements financiers et de nombreuses maisons de commerce, qui déjà pratiquent la semaine anglaise, décidèrent qu'on ferait

le pont entre le dimanche et ce mardi. De telle sorte que le personnel put se croiser les bras depuis le samedi midi jusqu'au mercredi matin, pendant quatre-vingt-treize heures consécutives... D'ailleurs, les services publics ne se montrent pas moins indolents que les administrations privées. C'est de l'Etat qu'émane le fâcheux exemple. Essayez d'expédier un télégramme durant le temps du repos dominical. Un seul bureau par arrondissement est affecté aux besoins de cent mille habitants.

Jadis, les choses marchaient différemment. Les Français parlaient avec horreur du dimanche londonien, silencieux et morne. Ils ont perdu le droit de railler. Preuve que nos mœurs évoluent...

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Je ne demande pas que l'homme se livre à un surmenage destructeur de sa santé. J'admets qu'il se détende les nerfs et que, hors de l'usine, il aille, à travers champs, s'emplier les poumons d'air pur. Toutefois, on exagère. Il y aurait moyen de tourner la difficulté. Un roulement intelligent permet-

trait de répartir la besogne, d'assurer à chacun le loisir nécessaire sans que la vie fût interrompue...

A quoi bon essayer de nier l'évidence ? J'ignore à peu près ce qui se passe dans les autres pays. Mais le nôtre est en train de perdre le goût du travail. Les intellectuels, les chefs d'entreprise ne ménagent pas leurs peines, n'interrogent point la pendule pour savoir s'il faut prendre la poudre d'escampette. Sauf de rares exceptions, les salariés n'ont que ce souci. Et rien ne démontre qu'ils changent d'allure, si jamais une loi fait d'eux les associés du patron. Les mauvaises habitudes se contractent comme les bonnes, et même avec plus de facilité. On s'accoutume aisément à la nonchalance. Les gens de tempérament actif s'amollissent quand ils sont mis dans l'impossibilité de travailler. Et voilà le caractère abusif, odieux, de l'institution officielle de la journée de huit heures. Elle courbe tous les individus sous sa tyrannie. Barbarement égalitaire, elle ne tient aucun compte des volontés ni des aptitudes ; elle détruit

l'émulation, supprimé la liberté, condamne les moins paresseux à la paresse...

Quel usage font de cet obligation et quotidien *farniente* ceux qui sont, malgré eux, condamnés à en jouir? C'est la question que je posais, au mois de septembre dernier, à certain gâcheur de plâtre. A quatre heures précises de l'après-midi, — une après-midi féeriquement ensoleillée, — il se lavait les mains et s'appêtait à plier bagage. « Où allez-vous, maintenant? lui demandai-je. A la campagne? — Vous n'y pensez pas, dit-il en riant. Il est trop tard. — Alors, on va s'ennuyer? — Mais non... On boira l'apéritif. On jouera aux cartes. » Le brave Limousin et ses pareils ne conçoivent point qu'il y ait une autre manière de se délasser que de passer du chantier à l'estaminet ou encore au cinéma. Leurs fils, mieux cultivés, mieux ouverts aux plaisirs de l'esprit, aux notions de l'hygiène, sauront peut-être tirer profit de l'oisiveté, fruit de la loi de huit heures. Pour l'instant, cette loi, improvisée et imprévoyante, venue trop tôt, privée de l'organisation qui l'eût rendue bienfaisante, est néfaste.

LE BONHOMME CHRYSALE.

P.-S. — Un mot de ma dernière chronique a choqué quelques lecteurs. Parlant de l'infatuation de Landru, je le comparais à certains *primaires* qui, à demi instruits, s'imaginent tout connaître. J'aurais dû définir le terme. Il y a primaire et primaire. Celui qui enseigne avec conscience, zèle et modestie ce qu'il a appris mérite l'estime et le respect. Ma phrase ne visait que les personnages, prétentieux et gonflés, toujours prêts à discourir sur les choses qu'ils ignorent. Partout, il existe des « primaires ». J'en sais qui sont frottés de grec et de latin.

B. C.

Le Noël des "Annales"

C'est la semaine prochaine, le 11 décembre, qu'il paraît. Il est consacré à

LA JEUNE FILLE

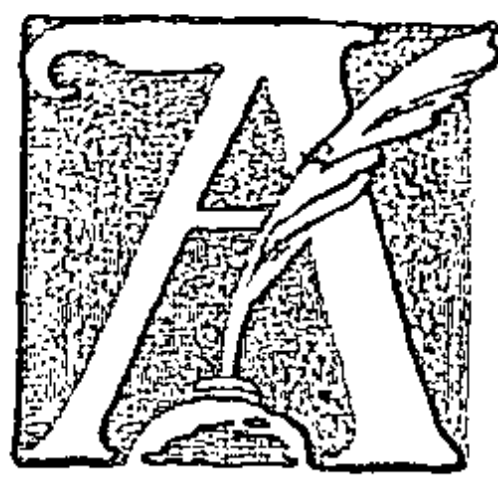
Ce numéro de luxe, tiré en héliogravure et en trichromie, contient des pages (articles, chroniques, contes, nouvelles, comédie, souvenirs) de

RENÉ BAZIN
HENRY BORDEAUX
PAUL BOURGET
BRUX
ANDRÉ CHEVRILLON
GEORGES CLEMENCEAU
ROBERT DE FLERS
ANATOLE FRANCE
COMTE D'HAUSSONVILLE
HENRI LAVEDAN
HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française
MATHILDE ALANIC
CAMILLE BELLAIQUE
TRISTAN BERNARD
HENRY BIDOU
ADOLPHE BRISSON
PIERRE BRISSON

COLETTE
M^{lle} ALPHONSE DAUDET
LUCIE DELARUE-MARDRUS
GASTON DESCHAMPS
FRANÇOIS FABIE
ANDRÉ FRIBOURG
PAUL GÉRALDY
GYP
ANDRÉ HALLAYS
EDMOND HARAUCOURT
ABEL HERMANT
ANDRÉ LANG
ANDRÉ LICHTENBERGER
CHARLES MAURRAS
COMTESSE DE NOAILLES
DUCHESSE DE ROHAN
YVONNE SARCEY
HÉLÈNE VACARESCO
CLÉMENT VAUTEL

La Sentinelle Séculaire

25 novembre.



M. ARISTIDE BRIAND a quitté Washington hier. Quand on lira ces lignes, il touchera le sol de France. Que nous raporte-t-il d'Amérique?

Peu de choses, j'imagine, sauf l'« autorisation » de rester armés... Merci pour l'autorisation! De toutes façons, nous nous en serions fort bien passés. Je serais curieux de savoir d'abord de quel droit l'Angleterre et l'Amérique nous auraient imposé le désarmement après avoir refusé de sanctionner le pacte de garantie qu'elles nous avaient formellement promis; j'aimerais ensuite qu'on sache bien, outre-Manche, comme outre-mer, que la perspective d'entretenir une forte armée, d'enlever à nos champs, à nos usines, à nos établissements scientifiques le personnel qui leur est indispensable, n'est nullement pour nous plaire.

Notre jeunesse a autre chose à faire que du maniement d'armes dans les cours de casernes; nos finances sont suffisamment obérées pour que nous n'ayons pas le goût de gaspiller des milliards en dépenses de guerre improductives, improductives sauf pour nos anciens alliés, qui, grâce à la pression de nos troupes sur l'Allemagne, peuvent recevoir la part d'indemnités qui leur revient en vertu du traité de Versailles, et qu'ils aiment à se faire payer avant la nôtre.

Il ne faut donc pas dire, comme certains, qu'en obtenant à Washington qu'on ne discuterait pas la limitation des armements terrestres en général et de l'effectif de ses armées en particulier, la France a remporté une victoire. Non. La victoire, c'eût été de réaliser cette limitation des armements terrestres grâce à un traité de garantie analogue à celui qu'on nous avait pro-

Textes illustrés par les peintres et les dessinateurs dont les noms suivent :

Marty, Pierre Brissaud, Gervèse, Tony-George Roux, Touchet, Basté, M. Lalau, René Lelong, Rapeno, Cahard, Zyg Brunner, Jean Droit; cadres et ornements par A.-H. Thomas.

Couverture en couleurs d'après une peinture inédite d'Abel Faivre.

Reproduction d'une aquarelle originale de Calb.t.

Roman inédit: *Cabotinette* (1^{re} partie), par Charles Foley.

Musique: Fragment de *Dédé*, la nouvelle opérette de Christiné.

Prix: 2 fr. 50.

Tous nos efforts sont faits pour que ce numéro, dont la fabrication est très compliquée, sorte exactement le 11 décembre. Nos abonnés nous excusent, s'il leur arrive avec un jour de retard. Nous tâcherons que ce désagrément leur soit évité.

Quant aux acheteurs, nous les engageons vivement à retenir dès aujourd'hui chez leurs libraires ce numéro de Noël, qui ne sera pas réimprimé.

La Musique des "Annales"

Aujourd'hui, nos lecteurs trouveront encarté le premier numéro de ce supplément.

Deux morceaux y ont pris place: une des plus belles mélodies d'*Ascanio*, l'œuvre de Camille Saint-Saëns dont la reprise à l'Opéra obtient en ce moment un si vif succès, et une page pour piano de Federico Mompou, un jeune compositeur catalan, membre du fameux groupe des « Quatre », auteur déjà admiré des *Fêtes Lointaines*, des *Chants Magiques*, des *Scènes d'Enfants*.

Il est dans notre programme de faire appel tout à la fois aux talents consacrés et aux talents nouveaux, aux maîtres glorieux et aux futurs maîtres...

Se bien porter... Rester Jeune

Il vous est dit plus loin par la Cousine ce que renferme ce livre, composé à l'intention de nos lecteurs, et le profit qu'ils retireront des conseils et des leçons du docteur Ruffier.

A ce nouveau volume-prime est joint en appendice la collection des

219 Bons Spéciaux

grâce auxquels on jouira d'avantages d'ordre pratique, plus nombreux et plus considérables que ceux offerts l'an dernier.

Nous n'en citerons pour l'instant qu'un seul.

Sensibles au reproche que nous faisions les abonnés des départements de ne point penser à eux, nous avons cherché et nous espérons avoir trouvé le moyen de leur être tout ensemble agréables et utiles.

Nul ne peut guère se dispenser de venir à Paris au moins une fois l'an. Nous voulons faciliter ce voyage, en diminuer les frais.

Quinze excellents hôtels parisiens, — hôtels de luxe, hôtels moyens, pensions de famille, — énumérés dans le volume, consentent à accorder 10 0/0 de réduction à nos lecteurs... Le voyageur n'a pas besoin de prévenir l'hôtelier. Au moment du départ, quand la note lui est présentée, il détache un des *bons spéciaux*. Aussitôt les 10 0/0 sont déduits...

Rappelons que le volume-prime accompagné des *Bons* est délivré gratuitement 5, rue La-Bruyère à quiconque s'abonne ou se réabonne, ainsi qu'aux abonnés dont l'abonnement expire durant le second semestre de 1922. Envoi franco contre 75 centimes.

Le Double Abonnement aux Annales et à Conferencia

L'abonnement aux deux publications réunies fait réaliser une économie de 10 francs sur le prix des abonnements isolés. Un an France 40 fr. au lieu de 50; Etranger 58 fr. au lieu de 68.

(Ajouter 75 centimes pour recevoir franco le volume-prime et les BONS SPÉCIAUX.)

mis en 1918. Au vrai, la victoire est remportée par l'Amérique et l'Angleterre, qui, déjà, avaient pu réduire au strict minimum leurs armées, puisqu'elles nous laissaient le soin de surveiller l'armée allemande et de les défendre au besoin contre elle, qui auraient pu réduire dans la même proportion leurs flottes, puisque la flotte allemande avait disparu, mais qui les accroissaient, au contraire, en fonction de leurs ambitions réciproques.

Gens pratiques, Anglais et Américains ont compris que les cuirassés coûtaient cher, qu'ils étaient capables, les uns et les autres, de faire l'effort nécessaire pour maintenir perpétuellement leurs flottes au même degré de puissance relative, que, dans ces conditions, mieux valait s'entendre pour limiter les constructions, donc les dépenses. Le résultat immédiat de la conférence est pour la Grande-Bretagne, l'Amérique, le Japon, une diminution importante de leur budget militaire improductif; ayant moins de navires, ces nations pourront utiliser les hommes qui les montaient à des besognes pacifiques. Aussi peut-on dire que, dans une certaine mesure, la Conférence de Washington se retourne contre nous, puisqu'elle améliore la situation financière de pays dont les affaires allaient mieux que les nôtres, dont les dettes étaient moins lourdes, le change meilleur, le budget mieux équilibré, tandis qu'elle laisse peser sur nos épaules le poids écrasant d'un effort militaire qu'aucun peuple au monde ne connaîtra.

Le 23 novembre, dans la séance du matin, M. Balfour, prenant l'offensive, demanda si, tout en tenant compte de la situation particulière de la France, on ne pourrait discuter de la limitation des armements.

« Non, répondit M. Briand; j'aurai déjà réduit mon armée de trente-trois pour cent avant que vous n'ayez réduit vos flottes... Il n'y a qu'un cas où j'accepterais de réduire encore l'armée française : c'est si vous m'offriez un traité formel d'alliance et de garantie. Si vous avez une proposition à formuler à cet égard, je me réjouirai de l'entendre. »

L'interprète traduisit ces paroles. Au dire d'un assistant, « un silence profond, qui avait quelque chose de tragique, régna ». C'est qu'en effet, la vraie, la grande question était posée, celle dont la paix du monde dépendait. Qu'allait faire l'Amérique, qu'allait faire l'Angleterre?... Le silence régna, et, finalement, M. Hughes le rompit « en disant, de sa voix grave : » La cause est entendue », et, à l'unanimité, on décida de ne plus parler de la réduction des armées.

La cause était entendue, en effet. Contre notre désir, on nous laissait en armes. On nous laissait en armes sans contre-partie, si je puis dire, quitte à nous accuser, demain, d'impérialisme. Les journaux extrémistes anglo-saxons ou germaniques n'y manqueront pas.

En fait, il paraît bien certain que rien n'eût valu, pour assurer la paix du monde,

une alliance tripartite entre les trois grandes nations libérales qui avaient gagné la guerre. Angleterre, Etats-Unis et France oublient trop qu'elles furent les marraines de la Liberté, que depuis bientôt deux siècles elles luttent toutes trois pour assurer dans le monde son triomphe sur les vieux principes monarchiques. Je retrouve à l'instant ces lignes, que j'écrivais le 13 juillet 1918 :

« Elles furent les trois marraines de la Liberté pour laquelle le monde combat aujourd'hui. Elles furent les trois fées qui créèrent la divine jeune fille, soutinrent ses premiers pas, la surveillèrent, la défendirent, et longtemps le vieux monde les vit d'un œil hostile et menaçait la plus proche, donc la plus dangereuse d'entre elles, la France. L'Angleterre, retirée dans son île, négligeait le continent et courait les mers; les Etats-Unis vivaient sous un autre ciel, à des milliers de lieues marines; la France, seule, était une nation libre dans l'antique Europe, et, à son contact, les monarchies absolues tremblaient de crainte sous leurs perruques poudrées... »

Hélas! on nous laisse à notre rôle de sentinelle séculaire. Et cela était à prévoir pour qui sait l'Histoire. L'Amérique et l'Angleterre sont des pays de liberté, mais qui demeurent pratiques. Elles comprennent bien que l'affirmation de l'alliance tripartite eût désarmé moralement les militaristes allemands par le sentiment qu'ils auraient éprouvé de leur irrémédiable impuissance; elles sentent confusément qu'au contraire, le refus de cette alliance fortifie dans le Reich les partis de revanche par l'espoir qu'il leur laisse de diviser les Alliés, de jouer de ces divisions pour les opposer les uns aux autres, et de regagner en détail tout ce qu'on perdit en bloc par la défaite; mais sachant que la France est contrainte à un effort militaire pour tenir l'Allemagne en respect, elles trouvent naturel de la laisser fournir seule cet effort tout en en profitant.

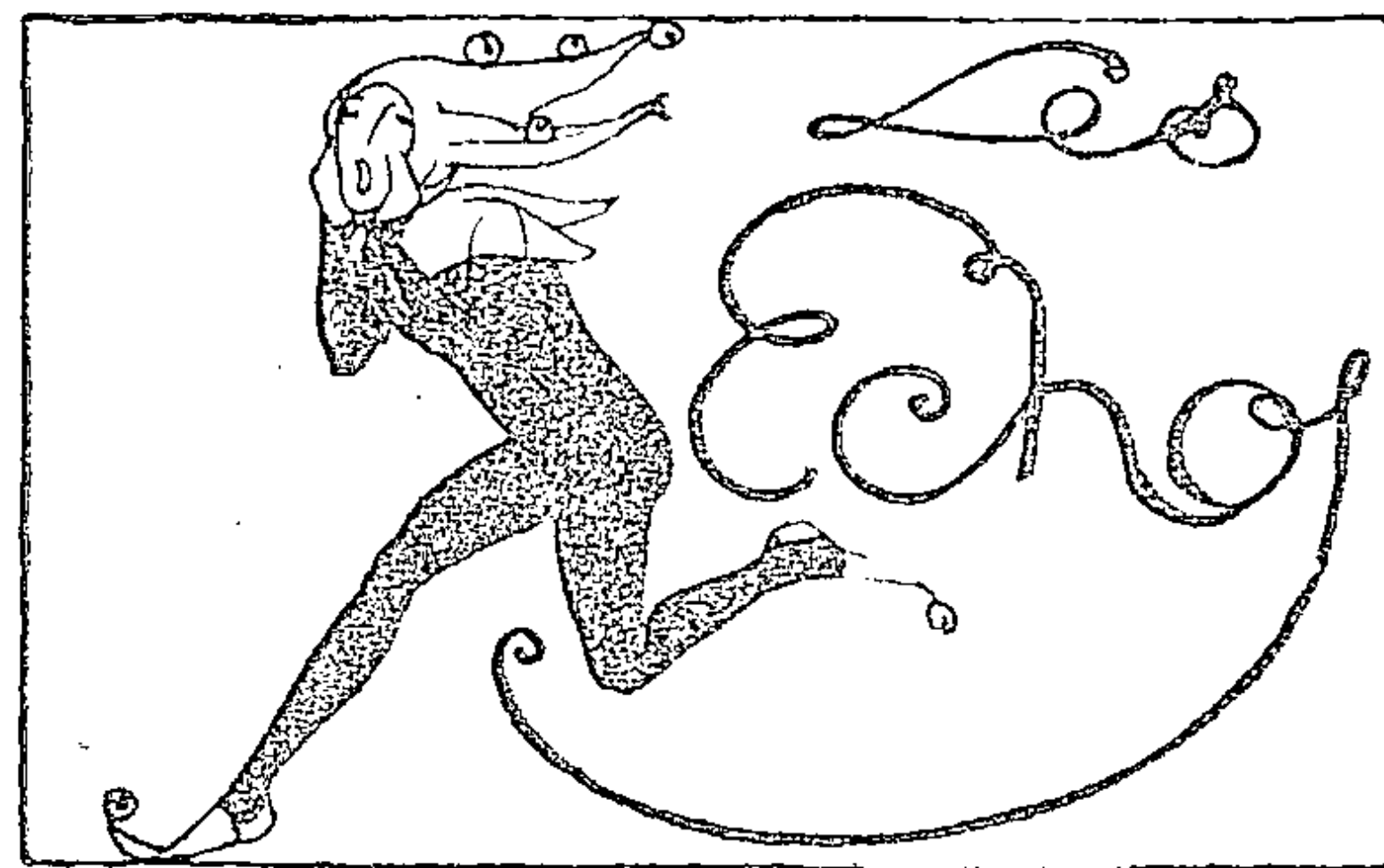
Les prétextes ne manquent pas pour justifier cette attitude : la doctrine de Monroe, les souvenirs du grand Washington qui conseillaient à son pays de ne contracter alliance avec aucun peuple, peuvent être utilement invoqués. Mais les temps ont changé depuis l'époque où, aux Etats-Unis, vivaient un million d'habitants, perdus au bout du monde. Aujourd'hui, l'empire compte 120 millions d'hommes étroitement mêlés à la vie de toutes ces nations, que certains d'entre eux rêvent de conquérir économiquement.

En résumé, la France est allée à la Conférence avec un triple désir : assurer sa sécurité vis-à-vis de l'Allemagne, obtenir le paiement de ses dommages de guerre, rétablir ses finances. — Pour rétablir ses finances, il lui fallait recevoir le paiement de ses dommages et l'assurance de sa sécurité matérielle, condition absolue de son désarmement. Cette assurance ne pouvait lui être donnée que par l'engagement de la Société

des Nations de faire cause commune avec l'un quelconque de ses membres victime d'une agression, ou par un engagement spécial des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne de secourir la France en cas d'attaque non justifiée de l'Allemagne. Rien de tout cela n'a abouti. On n'a pas parlé non plus de la question de nos dettes. Notre sécurité ne semble donc pas plus grande, ni nos finances en meilleur état. Souhaitons que la suite des négociations soit plus heureuse.

Est-ce à dire que le voyage de M. Aristide Briand ait été inutile? Certes non. Il a plaidé dignement la cause de la France. Grâce à ses discours, je suis assuré que certaines préventions seront dissipées, que des Américains nourrissent contre nous. Il aura fait œuvre excellente de propagande. Nous attendons, maintenant, des résultats tangibles.

ANDRÉ FRIBOURG, député,
secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des
Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.



Les Deuils: Emile Boutroux

Emile Boutroux vient de s'éteindre doucement. Il est mort de vieillesse; les médecins, en effet, ne lui ont trouvé trace d'aucune maladie.

Il ne saurait être question d'analyser ici l'œuvre de l'éminent philosophe. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elle honore cette pensée française dont il fut, lors des congrès internationaux, l'un des plus dignes représentants. Ses ouvrages, articles, cours, essais, études ont puissamment contribué à la formation intellectuelle de générations de professeurs. L'Académie appela à elle, en 1912, — et ce fut justice, — ce travailleur ardent, ce penseur spiritualiste hautement réputé pour la noblesse et l'élévation de ses idées. Il appartenait, d'ailleurs, à une famille académique par excellence : il était le beau-frère de Henri Poincaré et le cousin germain par alliance de M. Raymond Poincaré. Et cette illustre parenté a une origine touchante.

Dès sa sortie de l'Ecole Normale Supérieure, Emile Boutroux fut envoyé à Bar-le-Duc, avec mission d'enseigner la philosophie aux élèves du collège. Quelque temps après, on le chargea d'étendre son enseignement aux collégiennes.

Un jour, le jeune professeur, voulant égayer son cours, imagina de parler graphologie. Au hasard, il cueillit quelques cahiers et commença d'examiner une petite écriture volontaire et droite, dans laquelle il découvrit autant de qualités que de défauts.

— A qui appartient ce cahier? demanda-t-il après avoir terminé son étude.

— A moi! fit une voix juvénile et courrou-

cée. Mais je trouve que la graphologie n'est pas une science exacte !

Emile Boutroux sourit. M^{lle} Aline Poincaré — car la jeune fille n'était autre que la cousine germaine de M. Raymond Poincaré — semblait furieuse.

Tout s'arrangea, cependant, pour le mieux. Un peu plus tard, grâce à la graphologie, M^{lle} Aline Poincaré devenait M^{me} Boutroux...

C'est une tâche malaisée que d'extraire une page de l'œuvre de l'écrivain. Celle-ci, que nous avons retenue pour le souffle sacré qui s'en dégage, est tout à fait à sa place dans une revue si profondément attachée à l'Idée française :

LA PATRIE

IL EST, au plus profond de nous-même, une communion victorieuse avec quelque chose de plus grand que nous, de plus beau, de plus saint, dont l'influence est capable de susciter et d'entretenir la force d'âme que réclame le devoir militaire.

Ce quelque chose est ce qu'on nomme la patrie.

On ne peut, scientifiquement, en démontrer la valeur. Rien de plus conforme à la raison, toutefois, que le culte dont elle est l'objet. Comment se détacher de la patrie, si l'on songe à tout ce qu'elle met de grandeur, de noblesse, d'idéal, d'émotion, de force, dans notre vie ? Et comment ne pas l'aimer, ne pas la vouloir toujours plus belle et plus grande, quand cette patrie s'appelle la France ? Hésiterions-nous à connaître que nous sommes, avec nos pères et avec nos descendants, avec notre sol et avec nos monuments substantiellement unis ? Repassons notre histoire, considérons les aspirations, les efforts, les luttes séculaires, qui en sont la trame, les chefs-d'œuvre qu'a enfantés le génie de nos écrivains et de nos artistes ; étudions notre langue, l'une des merveilles de l'esprit humain ; songeons aux généreux desseins

qu'ont nourris nos grands politiques, nos rois, incarnation du peuple, et la nation française, d'abord mère, puis héritière de la royauté ; rappelons-nous le salut de notre pays, scellé par le martyre de Jeanne, cette épée vierge, ce cœur pur, cette prière ardente de la patrie, ainsi que l'appelle le poète-lauréat anglais ; fixons nos yeux sur le noble modèle d'humanité qu'en notre pays, grands et petits, simples et savants, unissant fraternellement leurs pensées, se sont efforcés de concevoir et de réaliser. Et nous comprendrons par la raison, comme nous sentirons par le cœur, la signification supérieure que notre qualité de Français donne à notre existence ; et nous n'aurons, pour être patriotes, qu'à écouter, en notre for intérieur, une voix qui est à la fois celle de nos morts et celle de notre propre conscience : nous n'aurons qu'à être nous-mêmes.

ÉMILE BOUTROUX.

Les Petites Distractions d'un Grand Savant

La Sorbonne a solennellement célébré le centenaire des travaux d'Ampère.

Le célèbre physicien passe pour avoir été l'un des plus remarquables distraits du monde. Ce grand homme, toujours sollicité par de hautes pensées, se trouvait embarrassé comme un enfant devant les détails vulgaires de l'existence. L'histoire du fiacre pris pour un tableau noir est trop connue pour y insister. Celle-ci l'est moins. Ayant tiré sa montre de son gousset pour regarder l'heure, il s'en trouva tout à coup gêné et, comme il ne savait que faire de l'objet qu'il tenait en main et qui l'embarrassait, il le jeta sur la chaussée.

A son cours de Polytechnique, il lui arrivait fréquemment de mettre dans sa poche le chiffon qui avait servi à essuyer le tableau. Les élèves s'amusaient de ses naïvetés. Prétextant la faiblesse de leur vue, ils amenaient le professeur, par degrés, à tracer sur le tableau des

chiffres de plus en plus gros, et, quand l'espace lui manquait tout à coup, à sa grande surprise, ils jouissaient un peu cruellement de son effarement.

C'est encore lui qui, trop absorbé pour quitter un travail et se mettre à table, avait accepté de tremper un biscuit dans du vin sans abandonner sa besogne. Quand on survint, il venait de tremper le biscuit dans l'encrier et trouvait seulement le vin un peu amer. Ses distractions étaient telles qu'on alla jusqu'à prétendre qu'elles étaient calculées par lui afin de se donner une réputation d'originalité et de bonhomie. Mais sa femme, qui le connaissait bien, avait pris l'habitude d'accomplir exactement le contraire de ce qu'il lui demandait. Ainsi était-elle plus certaine d'exécuter les désirs du plus distrait des époux...

RÉFLEXIONS

FAIRE SA TOILETTE ! Je crois que, pour les bêtes comme pour les hommes, c'est une des plus nécessaires distractions de la vie. Les très pauvres, les très malades, les très décrépits, qui, à certaines heures, se parent un peu, essayent de s'arranger encore, n'ont pas tout perdu dans l'existence. Mais ne plus s'occuper de son aspect, parce qu'il n'y a vraiment plus rien à y faire avant la pourriture finale, cela m'a toujours paru le dernier degré de tout, la misère suprême. Oh ! les vieux mendiants qui ont déjà, avant la mort, de la terre et des immondices sur le visage, les êtres rongés par des lèpres visibles qui ne peuvent plus être lavées, les bêtes galeuses dont on n'a seulement plus pitié !...

La mort porte en elle tant de majesté qu'elle est capable d'agrandir un instant, d'une façon inattendue, démesurée, les plus infimes petites

FLAUBERT et les génitifs.

Dans son livre récent : *Trois Normands*, qui est un trésor de documentation, notre érudit confrère rouennais Georges Dubosc rappelle la sainte horreur que le géant de Croisset éprouvait pour le brave maréchal de Mac-Mahon, horreur que surexcitait la vue des affiches électorales durant la période du 16 mai. Il hurlait de douleur en y lisant, répétée, la mention : « Monsieur X..., candidat du Gouvernement du maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta. » Il détestait tous ces de répétés. Lui qui citait la locution : « Une couronne de mariée de fleurs d'orange » comme une des horreurs de la langue française, s'écriait :

— Comment peut-on voter pour de pareils barbares ?...

Le jargon électoral, au mépris de l'élégance grammaticale, n'a fait que croître et enlaidir ; et Flaubert souffrirait davantage encore s'il revenait parmi nous autrement qu'en statue.

Les ancestrales plaisanteries sur l'Odéon, sur son éloignement relatif et son indigence



traditionnelle furent exhumées ces jours-ci par la chronique, et leur évocation est peu rassurante pour le successeur de Paul Gavault. Il ne nous semble pas que l'on ait cité la boutade de Théophile Gautier : « Il est très facile de ne pas devenir directeur de l'Odéon : il suffit d'avoir des protections. »

Cette jeune artiste, qui est une étoile, répète une pièce de Dumas fils.

— C'est curieux, observe-t-elle, dans les comédies de ce type-là, il y a tout le temps du dialogue à une seule personne ! (Rigoureusement exact.)

L'hommage rendu en Sorbonne à Rudyard Kipling honorait l'homme qui a dit sur la guerre une parole simple et profonde :

— Nous savons maintenant qu'il y a deux

races au monde : la race humaine et la race allemande.

Le mot de la fin.

La chronique judiciaire au sujet de Landru a fréquemment évoqué la lointaine et sinistre figure de Dumollard, lequel assassinait des servantes et procédait aussi, dans l'accomplissement de ses crimes, avec un méthodisme stupéfiant. Du moins, cette brute paysanne (qui emmagasinait chez lui le maigre butin prélevé sur ses victimes) ne se piquait-il ni d'esprit ni de littérature. Lorsqu'il passa en justice (janvier 1862), douze chefs d'accusation étaient relevés contre lui, dont trois seulement pour assassinat. Malgré l'évidence, il protesta jusqu'au bout de son innocence, et, au pied de la guillotine, il recommanda à un gendarme de rappeler à sa femme qu'une dame Berthel leur devait vingt-sept francs moins un sou... Ce fut sa suprême pensée.

Là encore, par l'esprit d'ordre (qui, comme nul ne l'ignore, fait les bonnes maisons), Dumollard et Landru offrent un rapprochement curieux.

HUGUES DELORME.

scènes, dès que son ombre est près d'y apparaître.

Les plus chétifs aiment mieux se prolonger, par tous les moyens, jusqu'aux limites les plus misérables, préfèrent n'importe quoi à l'épouvante de n'être rien, de ne plus être...

Le bonheur des bêtes jeunes est complet, peut-être, parce qu'elles n'ont pas comme nous l'appréhension de l'inexorable avenir.

Certainement, il manque quelque chose à ceux qui n'ont jamais été pauvres ; un côté attachant de ce monde leur reste inconnu.

Le chagrin des personnes très âgées, le chagrin des vieillards qui n'ont presque pas de larmes, c'est, avec le chagrin des petits enfants à l'abandon, celui qui me fait le plus de mal à regarder.

PIERRE LOTI,

de l'Académie française.



Trouillebert et Corot

L'Hôtel des Ventes disperse aux feux des enchères une collection de tableaux de Trouillebert. La façon dont ce peintre parvint à la notoriété à la faveur d'un faux commis à son insu mérite d'être rappelée.

Pour acquitter une dette de cent cinquante francs chez son marchand de couleurs, il céda

à celui-ci un paysage qui, après trois ans, disparut subitement de la devanture où il était exposé. Certain garçon doreur, allant un jour porter un cadre chez Dumas fils, reconnut le tableau.

— Tiens, dit-il à l'auteur de *Francillon*, vous avez là un beau Trouillebert !

— Un Trouillebert ! rugit Dumas. Mais vous n'y connaissez rien, mon garçon. C'est un Corot, et un Corot que j'ai payé douze mille ! D'ailleurs, il est signé !

Le garçon tenait à son jugement :

— Monsieur, je vous assure que c'est un Trouillebert. Si vous ne me croyez pas, allez le lui demander.

Dumas, intrigué, porta la toile chez les experts les plus réputés de Paris, qui affirmèrent l'authenticité de la signature de Corot.

Trouillebert, mis enfin en présence de son paysage, put démontrer que l'œuvre était sienne. Il en revendiqua la paternité, intenta un procès, qu'il gagna en première instance et en appel.

La presse s'empara de l'affaire. Critiques, marchands, amateurs, peintres, s'en mêlèrent, sans qu'on pût jamais savoir qui avait si adroitement maquillé le tableau. Depuis ce temps, Trouillebert, devenu célèbre, répondit à toutes les demandes d'autographes qui lui furent adressées par ces simples mots :

— A quoi servent les experts ?

SERGINES.

LE THÉÂTRE

ATHÉNÉE : *Le Paradis Fermé*, trois actes de MM. Maurice Hennequin et Romain Coolus. — VAR ETÈS : *La Revue*, de MM. Rip et Gignoux

UN MARI, offensé par d'injustes soupçons, veut contraindre sa femme, jalouse, à divorcer en dépit d'elle-même. Passant un pacte avec une actrice, il l'installe effrontément sous le toit conjugal et la fait passer pour sa maîtresse. Mais l'épouse, déjouant les calculs, flairant le subterfuge, accueille sa rivale avec la meilleure grâce, lui fait mille amabilités, devient son amie. Et, finalement, c'est l'intruse qui, loin de troubler le ménage, l'apaise au contraire, y ramène la concorde, et jette mari et femme dans les bras l'un de l'autre.

Sur ce thème ingénieux, MM. Maurice Hennequin et Romain Coolus ont entrepris de composer une œuvre spirituelle et légère. Sans se soucier de vérité ou même de vraisemblance, ils ne prétendaient qu'à divertir. Ils n'y ont point tout à fait réussi. Leur pièce est comme hésitante. Elle oscille du ton de la comédie à celui du vaudeville et ne se décide ni pour l'un ni pour l'autre genres. L'inconsistance des caractères n'est point rachetée par des grâces d'écriture. Le dialogue manque d'éclat et de vivacité. Point de trouvailles ni de brillantes reparties. Les scènes, d'une construction laborieuse, languissent et se répètent. On sent l'effort... M. Romain Coolus est un des esprits les plus fins et pénétrants de ce temps, M. Hennequin le plus habile des dramaturges. Leur collaboration fut heureuse dans le passé, elle ne peut manquer de l'être encore dans l'avenir. L'exception confirme la règle.

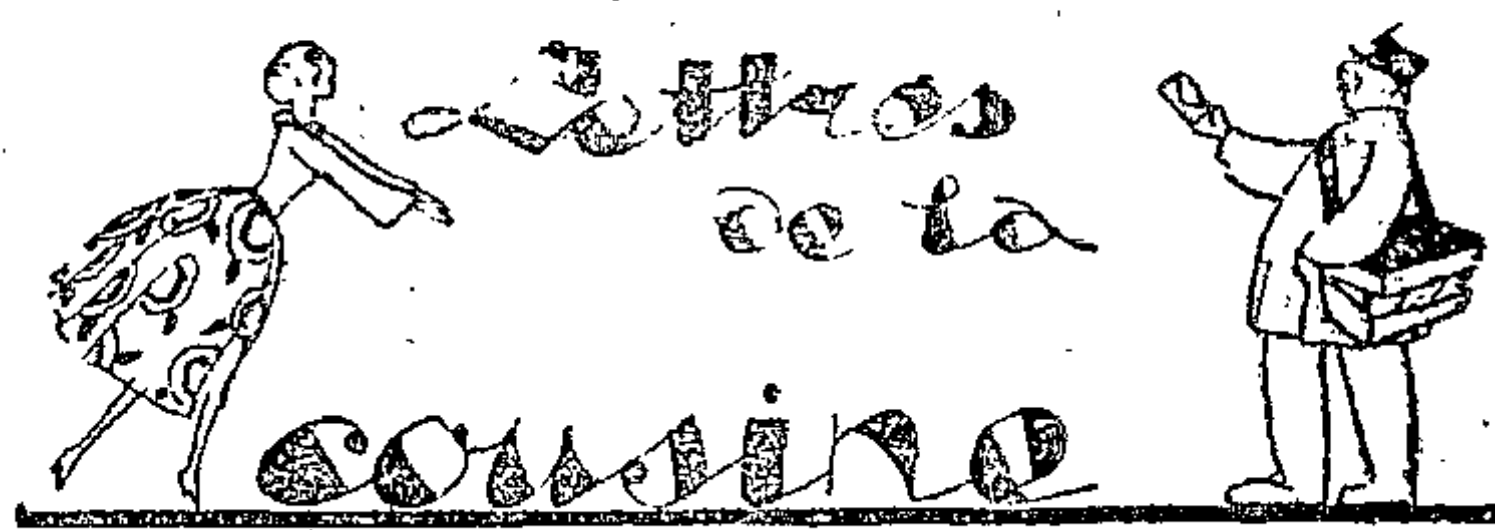
Interprétation inégale. M^{lle} Edmée Favart débute dans la comédie. Son visage est infiniment spirituel ; sa diction l'est moins : il y manque quelque art des nuances. M^{lle} Soria joue avec préciosité, M^{lle} Beylat avec naturel. M. Rozemberg se montre toujours aussi séduisant. Enfin, il y a M. Albert Brasseur, plus exquis que jamais, le triomphateur de la soirée. C'est délices de l'écouter, de suivre les moindres mouvements de sa physionomie. Tout ce qu'il fait est juste, plaisant et d'une si fine malice ! Il tient le rôle d'un vieux fétard cynique, mais bon enfant, ivrogne, un peu gâteux... Voilà un personnage dont on conservera longtemps le souvenir.



Les auteurs gais sont fort rares, aujourd'hui. MM. Rip et Gignoux sont gais. Ils ont beaucoup d'esprit, de la fantaisie, une verve abondante et facile. Ils ont conquis le public. Ils exercent sur lui un prestige incontesté.

La revue qu'ils ont écrite pour les Variétés est moins incisive que leurs satires précédentes. Elle y perd peut-être... Les railleries semblent adoucies, elles s'enveloppent de bonne humeur, elles ne blessent point. Les tableaux se succèdent imprévus et divertissants, certains mieux venus que d'autres. On applaudit à l'art sarcastique, savant et contourné de Signoret, en Lloyd George-Little Tich. Galipaux est d'une irrésistible drôlerie dans la scène des attentats en wagon. Raimu, en statue de Bartholomé ; Spinelly, lorsqu'elle danse : Thérèse Dornv, lorsqu'elle détaille des couplets, et le jovial Pauley, lorsqu'il promène sur la scène sa prodigieuse corpulence, rivalisent d'entrain et se font acclamer.

PIERRE BRISSON.



Les Paresseux

VOUS L'AVEZ ENTENDU, le monsieur congestionné et très laid, aux digestions lourdes, qui, du fond du fauteuil dans lequel il s'écroule, répond, dans un aboiement essoufflé :

— De l'exercice, moi ! Vous n'y pensez pas... Je n'ai pas le temps.

Et, pourtant, son ventre bedonne, ses doigts se boudinent, son cou éclate dans le faux-col qui l'étouffe, et de ses tempes dégoulinent des larmes de sueur... Ce vénérable apoplectique trouve le temps de fumer d'interminables cigares, d'engouffrer des piles de gâteaux, de s'offrir des sommes ponctuées de ronflements, de dîner en ville, de perdre de l'argent à son Cercle, d'accomplir d'un air effaré mille choses inutiles ; mais il ne trouve pas le quart d'heure nécessaire au bien de sa santé.

Et il n'est pas le seul...

Interrogez la dame obèse qui promène sa rotondité dans le monde, aux spectacles et chez le pâtissier ; interrogez la petite femme maigre, au dos en voûte, à la poitrine creuse, à l'estomac dégingolé, et qu'une pichenette renverserait ; interrogez le jeune homme rêveur, qui lit, fume, et pense peut-être ; interrogez la petite bachelière aux pommettes saillantes, dont la mine fait peur, — tous en chœur répondront :

— Pas le temps !... Pas le temps !...

Ils n'ont pas le temps de voler un quart d'heure par jour aux obligations chimériques qu'ils se sont créées...

En revanche, ils courent chez les spécialistes, dévalisent les pharmaciens, s'astreignent à des régimes rendus nécessaires par leur imprévoyance, se droguent, se piquent, avalent cachets sur cachets. Mais insinuez-leur qu'un peu d'exercice, peut-être ?... Qui sait ?... seulement dix minutes de mouvements intelligents ?... — ils couperont votre phrase d'un péremptoire :

— Pas le temps !...

Et vous resterez bouche bée.

Aussi, jugez de mon plaisir en lisant le petit livre que le docteur Ruffier a bien voulu composer pour nos abonnés (1) et dans lequel il dit leur fait à tous ces paresseux.

« A Paris, écrit-il, ce ne sont que gros ventres ridicules, bajoues congestionnées, dos ronds, faces bêtes, poitrines recroquevillées... Le tailleur, la couturière, la corsetière, n'y peuvent rien. »

Et pourquoi toute cette laideur ?

(1) *Se bien Porter, Rester Jeune*. Livre offert aux abonnés lors du renouvellement de leur abonnement.

Simplement parce que le muscle s'en va, et, avec le muscle, la forme, la beauté, l'harmonie du corps...

Et le docteur Ruffier, d'un ton de bonne humeur qui me ravit, explique comment, méthodiquement, par une discipline quotidienne de quelques minutes, tout être humain peut acquérir et doit conserver bonne poitrine, bon ventre et bon cerveau. Des obèses, des émaciés, des neurasthéniques, des arthritiques, il n'en veut pas. Leurs tares, il les attribue à une honteuse indolence, à une déchéance progressive du muscle, et quand le muscle ne va pas, rien ne va...

« Tel un mauvais mécanicien, s'écrie-t-il, qui n'a de cesse que lorsque sa machine et ses imprudences ont fait un tacot du plus merveilleux auto, l'homme semble prendre à tâche de dérégler et de détruire sa propre mécanique. »

Il estime que, jusqu'à soixante ans, on peut se conserver alerte, svelte et joyeux, et jouir ensuite d'une douce et verte vieillesse sans infirmités. Mais encore faut-il trouver le temps d'ouvrir sa fenêtre le matin, d'y respirer largement et de se livrer à la joie de quelques mouvements poétiques, dansants ou géométriques, comme les Cymbales, l'Invocation, l'Oiseau, la Salutation, le Tire-Bouchon, l'Avion, l'Accroupissement, les Pointes, la Hache, — mouvements réglés pour développer le corps en beauté, en souplesse et en vigueur.

Or, ces vérités, éclatantes comme le soleil, utiles comme le pain, n'ont, je crois, jamais été ramassées et simplifiées comme dans ce petit livre. En quelques pages, il donne la clé de la santé, et j'ajouterai (quoique le docteur Ruffier ne le dise pas) de la volonté...

Je ne plaisante pas... Le fait seul, dans nos vies surchargées, les unes par d'innombrables futilités, les autres par des responsabilités écrasantes; le fait de trouver un quart d'heure au réveil et de vouloir forcer son corps à une règle; le fait de renoncer à la tiédeur voluptueuse de la chambre pour courir avaler des bouchées d'air glacé à la fenêtre; le fait de secouer un corps dolent et ensommeillé et de lui dire : « Va, marche, agis, remue, saute et commence bravement ta journée »; le fait, après avoir dompté la paresse des rêveries matinales par des mouvements précis et réguliers, d'aller encore ranimer sous l'eau froide son énergie; le fait de ces petites victoires quotidiennes remportées sur soi-même, pour la volonté aussi bien que pour le jeu des muscles, des progrès miraculeux... Car c'est le matin, où les êtres même les mieux équilibrés sentent de vagues molleses et le désir de prolonger les songes où la réalité se pare encore de grâces flottantes, c'est le matin qu'il faut secouer vivement sa torpeur et prendre de la nature son air pur, son eau claire, et le mouvement..., le mouvement pour quoi Dieu a fait ce chef-d'œuvre extraordinaire, un corps humain...

Essayez... Et quand, après quelques

jours de discipline, vous serez accoutumée, vous serez surprise des changements heureux constatés dans votre physique comme dans votre moral... Car tout se tient, ici-bas... Votre cerveau sera plus libre, plus fécond aussi, votre cœur mieux rythmé et plus compréhensif, votre démarche plus légère, vos idées plus nettes... Sans en démêler tout de suite les raisons, vous sentirez que toute chose doit avoir sa place et tout événement son ordre... La précision de vos mouvements vous conduira à l'organisation de vos actions; vous mettrez de l'air dans vos pensées comme dans vos poumons; et, dans le plan de votre journée, vous apporterez la méthode qui distribue vos mouvements. Vous riez?... Vous croyez que j'exagère?... Faites-en l'épreuve. Qu'en coûte-t-il d'essayer?...

La laideur, l'infirmité, la maladie, la vieillesse prématurée, procèdent directement de la paresse physique, affirme le docteur Ruffier. Je demande la permission d'ajouter : le désordre, l'apathie, l'inconscience, et même l'égoïsme, sont également les enfants malfaisants de la paresse...

« Pas le temps! » n'est pas un terme français..., ou, du moins, il est le signe certain à quoi on reconnaît les paresseux : les paresseux de cœur et les paresseux physiques, car ce sont les mêmes...

Combien en connaît-on de ces gens qui passent quelquefois toute une vie sans avoir eu le temps d'y mettre une action altruiste, ce qu'autrefois nous appelions simplement une bonne action? Ils subissent la paresse de cœur..., mais soyez sûrs qu'ils restent désarmés pareillement devant le moindre effort matériel. Ne leur demandez pas de pratiquer la culture physique, ils vous répondraient :

— Pas le temps!

Or, il faut prendre le temps...

Commençons par trouver le quart d'heure matinal qu'il faut « Pour rester Jeune », comme l'annonce le titre, et, tout naturellement, nous trouverons, ensuite, les quarts d'heure nécessaires à bien régler la vie de notre âme.

YVONNE SARCEY.

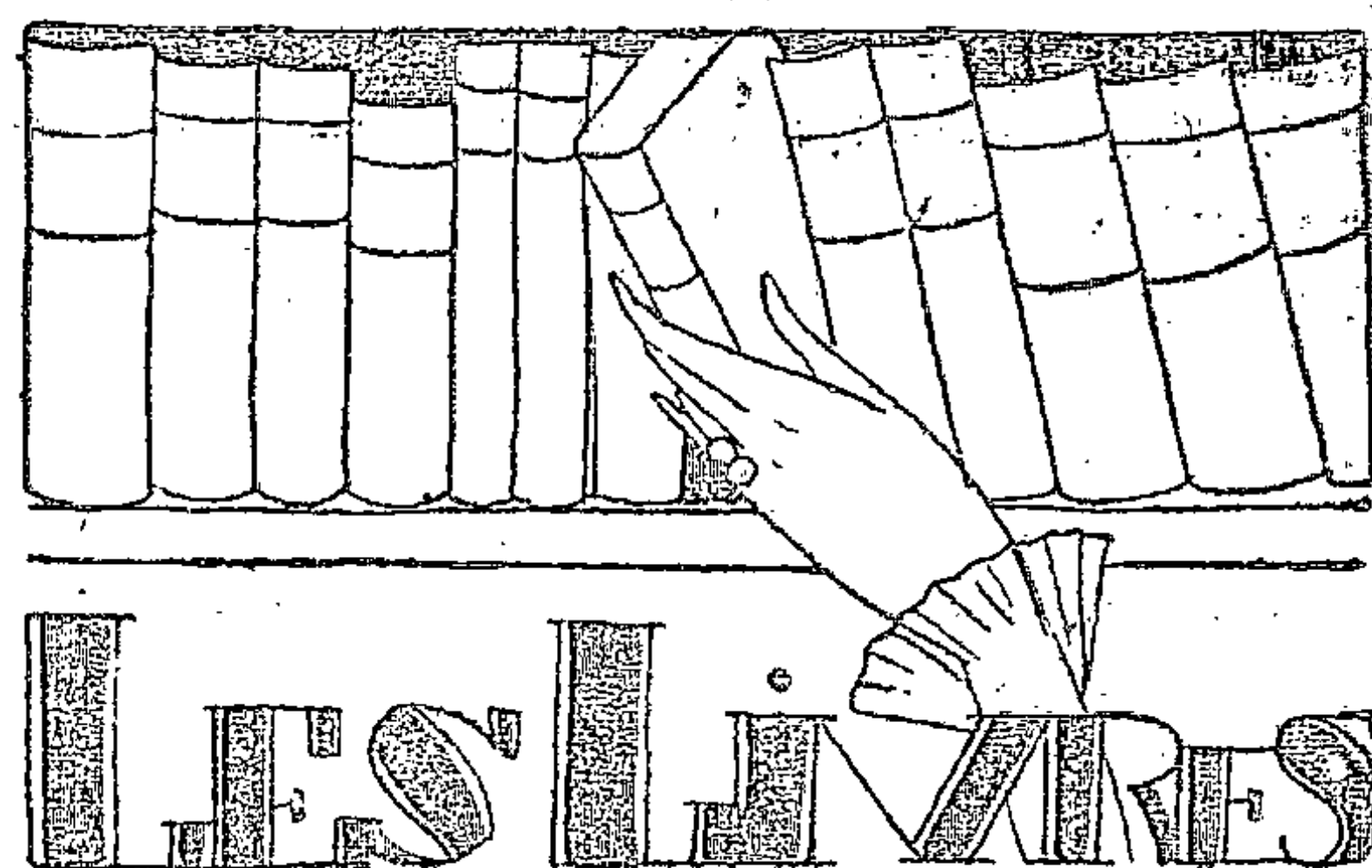
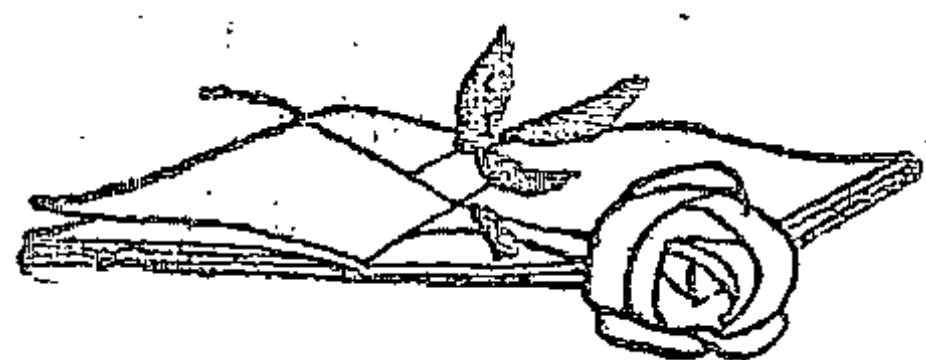


ODELETTE

*Après de toute fontaine,
Souverez-vous qu'on entend
Chanter sa joie ou sa peine
En son flot intermittent.*

*Car son onde, qui sans cesse
Fuit, mire tour à tour
Votre regard, ô Tristesse,
Et votre visage, Amour!*

HENRI DE RÉGNIER.
de l'Académie française.



Notre collaborateur et ami Henry Bidou, pris par des travaux de plus en plus nombreux et divers, nous a demandé de l'alléger d'une part de sa besogne. Il reste, bien entendu, attaché à cette maison où il est si admiré, si aimé. A côté de lui, désormais, M. G. de Pawlowski, un écrivain dont il est superflu de louer le grand talent, s'occupera des livres, et particulièrement des romans nouveaux. Le lecteur se réjouira d'avoir ainsi deux guides au lieu d'un, deux critiques fins et délicats, qui, dans leurs articles alternés, de semaine en semaine, le tiendront au courant de la production littéraire d'aujourd'hui.

A. B.

LE ROMAN

Gustave Guiches : La Tueuse



M. Gustave Guiches

CHACQUE JOUR, de fort bons esprits se plaignent de l'abaissement intellectuel de notre temps et de la camelote commerciale qui se débite dans le monde des lettres. Qu'est devenue cette aristocratie de la pensée qui, dans Paris, comman-

dait au monde? Où sont les millionnaires de l'idée qui éblouissaient les passants de leurs mots, les connétables de lettres ayant droit de haute et basse justice sur les maîtres de la prose ou les briseurs de vers? Où sont les Barbey d'Aureville, les Flaubert et les Villiers d'antan? Quel respect, quel culte nous aurions pour eux, quel exemple ils donneraient à nos commerçants d'aujourd'hui!

Eh bien! ils sont parmi nous et nous seuls sommes fautifs de ne point les honorer aujourd'hui comme on les honorait hier. Je vous en citerais dix exemples parmi les peintres et les sculpteurs. Je voudrais, pour aujourd'hui, vous en donner un seul dans le monde des lettres : celui de Gustave Guiches. Voilà un homme qui, depuis trente ans, n'a point connu d'autre métier que celui de romancier, qui n'en veut point d'autre et qui, indifférent aux exigences féroces de la vie contemporaine, n'a qu'une préoccupation : ciseler luxueusement ses œuvres comme on le faisait autrefois, peser ses idées et ses mots comme des pierres précieuses, n'avoir de joie que pour la perfection, travailler pour la gloire de toujours,

sans se soucier un instant des succès d'aujourd'hui.

Si Gustave Guiches est encore jeune et n'a fait que poudrer ses abondants cheveux gris comme par une coquetterie du XVIII^e siècle, il appartient, cependant, résolument à la vieille école des romanciers que nous citons plus haut et qui ne voulaient connaître que la gloire de bien écrire dans le métier des lettres. Voilà trente ans que l'élite littéraire se passionnait pour *Céleste Prudhomme*, le premier roman de Gustave Guiches, et le classait parmi les chefs-d'œuvre. Demain, ce sera *La Tueuse* qui connaîtra le même triomphe, ce triomphe égal et de bon aloi que connurent déjà douze romans du même auteur.

Huit pièces de théâtre et une douzaine de romans en trente ans, voilà un maigre « produit » financier qui ferait sourire bien des mercantis ; mais voilà une belle moisson de gloire lorsqu'il s'agit de Gustave Guiches. Deux fois seulement il écrivit pour la Comédie-Française, deux fois l'Académie lui donna le prix Toirac... Mais j'ai hâte de vous parler de *La Tueuse*, qui est véritablement une des œuvres littéraires les plus belles que l'on ait données depuis bien longtemps.

Chaque jour, nous lisons avec plaisir d'agréables romans que nous oublions après les avoir lus. Avec *La Tueuse*, au contraire, l'impression reste durable, s'amplifie à la réflexion. Il nous semble avoir été mêlés aux événements que nous avons lus, il nous paraît que c'est de l'Histoire que l'auteur nous a contée et que nous connaissons d'instinct tous les faits qu'il nous rapporte. Si imaginaires qu'ils soient, ils s'incorporent pour nous à la réalité. C'est que Gustave Guiches a ce talent fort rare, qui tient au génie, de rendre réel ce qu'il crée, car tout ce qu'il crée vient de la réalité et de comprendre plus profondément par la puissance de son talent les choses dont il parle que les acteurs passifs d'événements analogues.

La « Tueuse », c'est la politique destructrice de tout idéal, et rien n'est plus difficile à traiter qu'un pareil sujet. La politique ressemble, en effet, singulièrement au théâtre. Si on l'aborde par ses petits côtés, si l'on en considère les coulisses, si l'on nous montre ses acteurs tels qu'ils sont, nous ne pouvons qu'en rire : c'est de la caricature grossière. Si nous considérons, au contraire, la politique ou le théâtre sous le rapport des idées générales, notre admiration peut aller trop loin : nous nous égarons dans la grandiloquence, nous nous laissons tromper par les simulacres des décors et des costumes. Rien n'est plus faux que la grande politique racontée dans un manuel d'Histoire, mais rien n'est plus inexact que la politique réduite à des potins électoraux. Où trouver le juste milieu ? Pendant la guerre, il est bien certain que nous n'avions point fait le sacrifice éventuel de notre vie pour tel général incapable, pour tel gouvernement retors. Par-dessus les chefs, une idée nous conduisait : celle de notre pays. Dans la politique, il en va de même. Rien n'est plus misérable

qu'un homme politique, rien n'est plus méprisable souvent, rien n'est plus ridicule que cet acteur, gonflé d'orgueil lorsqu'il joue un rôle, et qui, dix minutes après la chute du ministère, n'est plus qu'un passant sans prestige, un acteur qui, après avoir été roi sur la scène, regagne le soir son domicile par un train de banlieue.

C'est cependant avec ces pauvres acteurs qui, individuellement, sont sans prestige, que l'on anime les plus belles œuvres qui élèvent l'humanité tout entière ; c'est cependant avec de petits politiciens de province, réunis dans la même Chambre, que l'on écrit parfois les plus belles pages de l'Histoire.

Rien n'est plus délicat que de nous montrer ce petit grouillement d'intérêts privés et mesquins aboutissant à de grandes idées, à de nobles sentiments, parfois à des élans admirables. C'est ce tour de force que Gustave Guiches a, cependant, réussi d'une façon merveilleuse dans son roman.

C'est toute la politique qui vit et qui s'anime dans son livre avec l'histoire de ce petit député provincial dont la pauvreté et les rancunes ont fomenté des grèves et qui, petit à petit, s'élève jusqu'à la présidence du Conseil, peut-être tout simplement parce qu'il a une belle voix chaude et prenante et que la politique, comme le théâtre, ne demande à ses acteurs qu'une belle interprétation.

Ce petit député Fraizal a attiré à lui, par la force de sa parole, la femme du banquier provincial qu'il attaquait en fomentant des grèves ; il l'a enlevée, emmenée à Paris lorsqu'il fut nommé député et ce sera pour cette femme clairvoyante, et qui adore l'idée plutôt que l'homme, un long calvaire, une lutte tragique contre la politique, tueuse d'idéal politique. Attiré par les séductions parisiennes d'une grande comédienne, roué de merveilleuse façon par une splendide messagère de Guillaume II, Fraizal ne reprendra conscience de la vérité — que personnifie sa femme — qu'au moment même de la déclaration de guerre. Mais que d'épisodes délicieux, que de caractères français ou étrangers merveilleusement étudiés nous retrouverons dans ce livre ! Et quelles charmantes notations d'écrivain dans les moindres descriptions ! Ce souci de la jolie description littéraire, on le retrouve à chaque page. Voyez, au départ du nouveau député, ce gendarme « boutonnant ses gants comme s'il se mettait à lui-même les menottes », et, dans le train, lorsque le confortable coupé a remplacé les places de troisièmes, prises au départ, ces visions des talus du chemin de fer avec la gamme de plantes sauvages qui, dans un ronronnement, semble dire : fougère, fougère, fougère, acacias, acacias, acacias, rochers, rochers, fougère... et berce le nouveau député ! Puis, l'arrivée à Paris, « les stations qui se rapprochent, le fourmillement d'étoiles qui naissent à fleur du sol », l'écrasant Paris qui s'annonce, la tristesse du petit meublé provisoire, l'isolement du nouveau député dans ce Paris immense où personne ne le salue, sa première

rencontre avec la Chambre, son premier contact avec les couloirs, ses désillusions et son cri lorsqu'il rentre chez lui : « Horrible, immonde, ignominie, la boue !... » Puis, les amis véreux, les groupes qui se forment, l'obstruction faite aux nouveaux, le prestige de la parole, les premiers succès, le ministère de l'Instruction Publique, les débuts dans le grand monde cosmopolite, la noce, le piège habilement tendu par les banquiers, la folie pour la « grande jument » de Mecklembourg, pour l'altesse royale qui sait être tout à la fois et tout à tour la plus éhontée des grues et l'altesse habituée au commandement, parlant au nom de l'empereur... Et dans tout ce remous, comme un fond de décor, la femme de Fraizal, la Française de bon sens prête à souffrir toutes les ignominies pour son grand homme qui, dans son inconscience et dans sa folie, ira jusqu'à la faire presque assassiner !

Mais il faut lire ce livre, admirable aussi bien par sa langue que par ses idées. C'est beaucoup mieux qu'un roman ; c'est trente ans d'Histoire vraie qui nous sont révélés brusquement d'une façon si pénétrante que ces pages d'un romancier effacent et remplacent toute la prétendue réalité que nous pensions connaître. C'est le livre d'un grand écrivain.

G. DE PAWLOWSKI.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

La Propriété Foncière AU MAROC

Nous extrayons d'un livre que vient de faire paraître M. André Mesureur, sur une question capitale pour le développement du Maroc : *La Propriété Foncière au Maroc*, les quelques lignes suivantes, où il caractérise, en termes excellents, l'œuvre militaire accomplie au Maroc :

CERTAINES RÉGIONS du Maroc n'avaient reconnu l'autorité d'aucun sultan ; tribus exclusivement berbères du Moyen Atlas, tribus berbères islamisées du Rif, tribus d'origine complexe d'entre Innouen et Moulouya (Beni Ouarain, et Rhiata). Ce sont ces tribus que, en règle générale, nous avons à attaquer actuellement. La politique du maréchal Lyautey a heureusement formé tout autour d'elles une série de véritables « marches », où des tribus soumises, ayant adhéré à notre régime, ont accepté très facilement — c'est leur tradition et leur passion — de demeurer des tribus guerrières et de constituer ce qu'on a appelé « la couverture indigène ». Et ce sont ces tribus qu'une série de postes, de points d'appui, pour mieux dire, tant leur garnison est réduite, protègent (et parfois contribuent à maintenir dans le devoir), véritable « armature » dans une région que sillonnent sans relâche les « groupes mobiles », forces malheureusement analogues à des forces de police et trop souvent appelées à de véritables actions militaires pour lesquelles elles n'ont pas de moyens suffisants. Au delà de cette zone de combat, de larges

Les Nouvelles Idées Directrices des Peuples et leurs Conflits

régions inviolées, où pas un Français n'a pénétré et où les tribus dissidentes peuvent se retirer en toute sécurité, comme elles l'ont fait de tout temps. Il faut s'entendre dire par ces dissidents irréconciliables, lorsqu'on leur parle des avantages matériels assurés aux sujets du sultan :

— Nous n'avons jamais été soumis et il n'y a pas de raison pour que nous cessions de vivre le fusil à la main.

Leur bagage est minime, quelques tentes, quelques ustensiles ; troupeaux et femmes se déplacent, et, comme ils connaissent à merveille nos propres forces, ils savent que, le groupe mobile une fois rentré dans sa garnison, ils pourront revenir cultiver leurs champs. Qu'importe pour eux la construction d'un poste ! Ils laboureront la nuit, même sous les murs du poste ; le troupeau vient paître sur les pentes balayées par l'artillerie du poste : ils savent que nous économisons les munitions, et l'art de se défilier contre les coups de canon n'a pas de secrets pour eux.

ANDRÉ MESUREUR.

Comme l'écrivit M. Albert Sarraut dans la préface :

Voici un livre que devront lire tous ceux qui s'intéressent aux efforts de la France sur la terre d'Afrique. Il a été écrit par un homme qui a eu l'honneur de commander au Maroc une compagnie de Sénégalais et, dans les groupes mobiles et dans les postes de l'avant, s'est pris à aimer cette belle terre marocaine qu'il défendait. Il lui a demandé le secret de sa condition juridique. Il a patiemment étudié les conceptions indigènes en matière immobilière.

Aujourd'hui, il offre aux lecteurs un petit livre bourré de notions peut-être un peu ardues de droit musulman, dans lequel il a réussi à faire un exposé substantiel, mais clair et largement animé d'exemples et de détails précis.

Derniers Ouvrages reçus

La Folie de l'Or, par Charles Foley. — *Miss Pooker et Consorts*, par Alice Decaen (Plon). — *En Marge des Vieux Livres*, de Jules Lemaître, édition de luxe, illustrée par F. Lalau. — *Diadumène*, recueil de poésies de Pierre Benoit (Albin Michel). — *Germine Lacerteux*, d'Edmond et Jules de Goncourt, avec une postface de Gustave Geffroy (Flammarion). — *L'Education Physique Pratique*, par le commandant Royet. — *La Gymnastique Sportive*, par Michel Dupré, avec une préface de Jeanne Ronsay. — *Le Témoin de la Défense*, par A.-E.-W. Mason ; traduction de Louis Labat (Albin Michel). — *L'Irlande dans la Crise Universelle*, par Yann Goblet. — *Les Artistes Ecrivains*, par P. Ratouis de Limay. — *Histoire Sommaire de la Littérature Méridionale au Moyen Age*, par Joseph Anglade. — *Un Bon Garçon*, par Henri Amic. — *De Noyon à Strasbourg*, par Gaston Deschamps (Calmann-Lévy). — *Suprêmes Visions d'Orient* (fragments de journal intime), par Pierre Loti et son fils, Samuel Viaud (Calmann-Lévy). — *Les Epaves*, par G. Bonnamy. — *Un Mariage Bourgeois*, par M.-C. Cœrjoly. — *Histoire de l'Art depuis les Premiers Temps Chrétiens jusqu'à nos Jours* (tome VI), par André Michel. — *De Paris à Londres*, guide de voyage aérien, par Louisa Faure-Favier. — *Histoire des Violations du Traité de Paix*, par le docteur Lucien Graux (Crès). — *La Minute du Mandarin*, par Emmanuel Aegerter. — *Contes d'Outre et d'Autres Mondes*, par Claude Farrère. — *Le Couteau entre les Dents*, par Henri Barbusse. — *Passion*, par L. Gastine. — *Les Apollons de l'Electricité à la Vie Domestique*, par H. Mathis. — *Les Nocturnales*, poèmes, par Marcel Samuel. — *Les Horizons Interdits*, poèmes, par Eugène Herdits.

A TOUS LES AGES de l'humanité, y compris sans doute ces périodes lointaines de la préhistoire où le travail de la pierre était la seule industrie connue, les peuples qui se sont succédé sur la scène du monde ont eu pour guides un petit nombre d'idées directrices dérivées de leurs sentiments et de leurs besoins et synthétisées sous forme de croyances.

Orientant la conduite, elles donnaient à tous les membres d'un même peuple des sentiments communs, des intérêts communs, des pensées communes.

Jusqu'à une époque récente encore, l'absolutisme des dieux et l'absolutisme des rois marquaient à la pensée humaine des limites dont elle ne s'écartait pas.

Une des caractéristiques de l'heure actuelle est la dissociation des anciens principes sur lesquels les sociétés étaient fondées. Les perturbations de toute sorte créées par la guerre ont continué cette dissociation et provoqué de nouvelles aspirations dans l'âme populaire.

Toutes ces aspirations étant changeantes et souvent contradictoires, les hommes d'Etat sont condamnés à une politique au jour le jour, indifférents aux lendemains inconnus. Les foules, ayant perdu confiance dans leurs chefs, obéissent à ces primitifs instincts qui renaissent tous les jours quand l'antique armature d'une société est ébranlée.

Ces foules sont, d'ailleurs, gouvernées aussi par les illusions mystiques qui régissent le monde depuis les âges lointains où, sur les rives du Nil, l'homme édifiait des temples aux divinités enfantées par ses rêves.

La forme des illusions a changé, mais leur fonds commun reste le même. Elles appartiennent à ce cycle des forces mystiques dont le rôle fut toujours prépondérant dans l'Histoire.

Les convaincus qui, à l'âge des croisades, lancèrent l'Europe sur l'Orient, les Musulmans qui fondèrent un vaste empire en s'appuyant sur leur foi nouvelle, les communistes qui envahissent aujourd'hui l'Asie pour y propager leurs dogmes, obéissent à des influences mystiques identiques.

Mais la structure du monde actuel est devenue si compliquée et si dominée par d'impérieuses nécessités économiques, que les illusions sociales modernes se heurtent à un mur de nécessités infranchissables que le monde ancien ne connaissait pas.

Bien que l'Europe soit encore dans le chaos, il est déjà possible de dégager quelques-unes des idées directrices les plus influentes. Nous les résumerons brièvement, sans nous occuper de leur valeur rationnelle, mais seulement de leur influence sur les âmes.

Les plus importantes des idées agissant aujourd'hui sur les peuples sont représentées par le nationalisme, l'internationalisme et le socialisme.

Le nationalisme, dont le patriotisme est une forme, est défendu par tous les gouvernants et considéré par eux comme une nécessité historique. Ils savent, en effet, que le culte de la patrie fit toujours la force des nations et

qu'avec son affaissement la décadence commence.

L'internationalisme, professé surtout par les classes ouvrières, représente la tendance exactement contraire. Rejetant l'idée de patrie, il prétend établir une fraternité universelle entre les peuples, sans se préoccuper des différences de mentalité et d'intérêts qui les séparent.

Au point de vue purement rationnel, cette conception est très défendable. En dehors même de la sentimentalité vague qui pousse les classes ouvrières des divers pays à fraterniser, l'évolution industrielle du monde conduit les peuples à une interdépendance croissante d'où résulte pour eux la nécessité de s'entraider au lieu de se détruire.

Malheureusement, cette nécessité de l'interdépendance est d'ordre purement rationnel. Or, la raison s'est toujours montrée peu efficace contre les impulsions passionnelles, les illusions et les divergences d'intérêts qui déterminent les conflits des peuples.

Les gouvernements modernes se trouvent ainsi en présence de cette antinomie : favoriser l'internationalisme qui représente l'avenir, mais laisser un peuple désarmé, ou développer le nationalisme avec tous les armements ruineux qu'il entraîne pour se protéger contre des agressions que la situation politique du monde rend probables.

La même antinomie se présente dans la lutte du socialisme contre l'individualisme.

Les progrès du socialisme sont universels. Il représente la forme ultime de l'idée d'égalité dont la réalisation complète établirait suivant ses adeptes le paradis ici-bas.

De la vieille devise révolutionnaire toujours gravée sur nos murs, l'égalité seule a constamment grandi. La liberté et la fraternité sont devenues des mots sans prestige.

Malgré son indubitable force, le rêve socialiste se heurtera toujours à des obstacles infranchissables dérivés les uns de la structure psychologique de l'homme, les autres des nécessités économiques modernes.

C'est qu'en effet, avec sa prétention de s'emparer de toutes les industries et les soumettre à une gestion collective représentée par l'Etat, le socialisme aboutit forcément à un étatsisme général dont des expériences cent fois répétées ont montré partout les ruineux effets.

Si ces résultats sont identiques dans tous les pays et toutes les industries, c'est simplement parce que la gestion collective détruit les plus puissants ressorts psychologiques de l'activité des hommes : l'intérêt personnel, le sens des responsabilités, l'initiative, la volonté, c'est-à-dire les éléments générateurs de tous les progrès qui ont transformé les civilisations.

Il n'était pas besoin de l'expérience socialiste faite en Russie pour prévoir la conséquence d'une gestion socialiste généralisée.

Malgré son infériorité psychologique et économique, le socialisme a pour lui cette grande force de constituer une religion nouvelle. Elle a pour disciples les déshérités de la vie, les mécontents et tous les inadaptés que les grandes civilisations charrient. La haine et l'es-

féerance forment l'armature de cette foi nouvelle. L'Histoire montre, à chacune de ses pages, que l'homme ne sut jamais se passer de croyances mystiques. Ce sera seulement, sans doute, avec les derniers hommes que périront les derniers dieux.

■

Les diverses idées directrices précédemment énumérées : nationalisme, internationalisme et socialisme, ont des adeptes assez nombreux déjà pour aspirer à l'hégémonie, c'est-à-dire à cette domination que rêvent toujours les partis politiques ou religieux devenus assez forts pour tenter de s'imposer. Tels jadis la noblesse et le clergé, tel aujourd'hui le prolétariat, réclamant la dictature.

Ce besoin d'hégémonie se présente sous des aspects divers : hégémonie économique, hégémonie industrielle, hégémonie militaire, notamment.

De l'antiquité à nos jours, le besoin d'hégémonie militaire orienta la politique des gouvernants. Il conduisit l'Allemagne à la guerre et l'Angleterre à toutes les conquêtes territoriales réalisées par elle depuis les débuts de la paix.

■

Cet universel besoin d'hégémonie qui guide si manifestement encore la conduite de certains gouvernements modernes ne s'avoue pas. Les hommes d'Etat qui président à la destinée des peuples s'en prétendent affranchis.

C'est ainsi, par exemple, que, dans un de ses derniers discours, le premier ministre de la Grande-Bretagne souhaitait « la création d'une fédération des peuples destinée à empêcher que l'ambition et la cupidité ne plongent jamais plus l'univers dans ce chaos de misère qui s'appelle la guerre ».

Bien que le sens des mots soit facilement transformé par les diplomates, il serait vraiment bien difficile à l'éminent ministre anglais d'attribuer à des motifs autres que ceux qu'il critique, c'est-à-dire l'« ambition et la cupidité », bases du besoin d'hégémonie, les conquêtes territoriales de l'Angleterre depuis les débuts de la paix. Ce ne fut pas sans peine que certains pays, la Turquie et la Perse par exemple, réussirent à éviter de subir le sort des colonies germaniques.

Cette discordance complète entre la conduite des hommes d'Etat et leurs discours a des raisons psychologiques profondes. Les discours se réfèrent à un idéal théorique plus ou moins lointain et non réalisable encore, alors que la conduite reflète uniquement les aspirations héréditaires du peuple que les gouvernants dirigent. Un homme d'Etat n'a d'influence que s'il est le miroir des aspirations de sa race. Il pourra prêcher aux hommes la fraternité et la solidarité, mais il se conduira d'après des principes fort différents.

Il ne faut donc pas trop s'étonner de voir partout les armements grandir en même temps que se multiplient les projets de désarmement. Cette contradiction représente une phase nouvelle de cette éternelle lutte entre les sentiments et la raison, où la raison est si souvent vaincue.

Un ministre japonais assurait, récemment, que, si on ne mettait pas fin aux armements, les armements mettraient fin à la civilisation. Je le crois également, mais je crois aussi qu'un désarmement matériel est une très illusoire opération si on ne réussit pas d'abord à désarmer les mentalités créatrices de ces armements. Il faudrait la sagacité de tous les dieux de l'Olympe pour résoudre un tel problème.

GUSTAVE LE BON.



L'ONCLE MAIZE

ROMAN INÉDIT (*)

XXIII. — LA PEAU DU LION

C'EST sur le boulevard Saint-Michel que Nestor Malivent reçut en pleine figure la nouvelle de sa mort.

A six heures et demie du soir, alors qu'il était déjà depuis deux heures la fable de Paris, il remontait chez lui avec placidité, glorieux et portant beau : il sortait du théâtre, où Rachel Abram avait magnifiquement répété le deuxième acte de *La Folle-Avoine*, et il se confiait en l'avenir. Un camarade déboucha d'un café :

— Ah! mon pauvre vieux, qu'est-ce que tu prends? Tu n'as pas lu *Le Télégramme*? Offre-toi ce cadeau-là, pour un sou, pendant qu'il en reste!

Il acheta, il lut sous un réverbère : *Tout un volume de plagiat!* Les premières phrases de l'article, sarcastiques et violentes, n'avaient qu'une allure de diatribe; elles ne prouvaient rien. Mais, vers la dixième ligne, il eut peur de comprendre. L'accusation se précisait : des noms d'auteurs étaient cités, et des titres de volumes plagiés, des dates de première publication. Tout à coup, la petite sueur bien connue lui glaça le front et les tempes : il avait compris. Il voyait clair; la veuve, sa haine, le piège...

— Oh! la rosse!

Mais peut-être cette chronique-ci n'était-elle qu'une farce d'humoriste, une plaisanterie de mauvais goût? Il eut sa minute d'espoir. Il acheta un second journal, puis un troisième, un autre encore, et tous. Il les entr'ouvrait, constatait les manchettes, apercevait son nom. *Plagiat éhonté... La démente d'un grand poète...* Plus de doute! Il s'effondra. A peine eut-il la force de faire signe à un fiacre qui le rapporta chez lui. Cahoté dans le coin du véhicule, il murmurait, comme un enfant blessé :

— Oh! là là!... Oh! là là!...

Au seuil de sa maison, des reporters l'attendaient :

— Maître, mon cher maître... Nous venons vous demander...

— Rien! Non!... T'une infamie! Dites-le bien haut!... N'infamie! Réduirai à néant! Odieux chantage...

Il passa. Il se sauvait. Puis, brusquement, il fit volte-face, revint sur ses pas, prit un des journalistes par le bouton de son manteau et, très vite :

— Je vous en prie, dites ça! Je suis la

victime d'un chantage. Je sais d'où vient le coup! Je démasquerai les coupables! Ça ne se passera pas comme ça, oh! mais non! Vous pouvez le dire. Je poursuivrai, et on verra! Vous pouvez le dire.

Les quatre reporters crayonnaient des notes. Il disparut dans l'escalier.

Il ne dina point. Il était invité, pourtant ; mais il avait beau se dire que son absence prêterait à des commentaires fâcheux, il n'eut le courage ni de se présenter dans le monde, ni de s'excuser par un mot. Il se jeta sur son lit. Par intervalles, des gens sonnaient à sa porte : journalistes, sans doute, encore des journalistes... Il se cachait la tête sous l'oreiller pour ne pas entendre. Tour à tour furieux et abattu, il répétait :

— Oh! la rosse, la rosse!... Je disais bien qu'elle aurait ma peau... Faut-il être lâche, pour faire un coup pareil!

Puis, la sonnette finit par se taire; tous les bruits du soir s'apaisaient; dans le jardin du couvent, sous les arbres dépouillés de leurs feuilles, la nuit empaquetait du silence. Puis, encore, la pluie se reprit à claquer sur les vitres. Nestor se sentait tout seul dans le monde.

Au milieu de la nuit, il se releva. Sous la lampe, il se mit à lire avec soin les chroniques. Elles étaient si sérieusement documentées qu'il reconnut l'impossibilité matérielle de persister dans la dénégation. Chose bizarre : à la même heure, chacun de ces articles dénonçait catégoriquement le plagiat de tous les poèmes, mais n'en donnait qu'un certain nombre de preuves, et ces preuves étaient différentes dans les différents journaux, comme si la même main avait soigneusement réparti entre eux, par fragments à peu près égaux, la table entière du volume... Seule, une malheureuse *Réverie* de vingt vers, coupés dans *Jocelyn*, figurait sur toutes les listes, avec le nom de Lamartine.

— Oh! la rosse!

Dans le concert des sarcasmes, deux des chroniqueurs se montraient si parfaitement dénudés d'hostilité que Nestor en eut les larmes aux yeux. Les bienveillants critiques se demandaient par quelle aberration un homme de talent si haut, de pensée si noble, avait pu se livrer à cet acte de folie; et l'un des deux émettait l'hypothèse d'une gageure.

— Mais oui! Voilà ce qu'il faut dire!

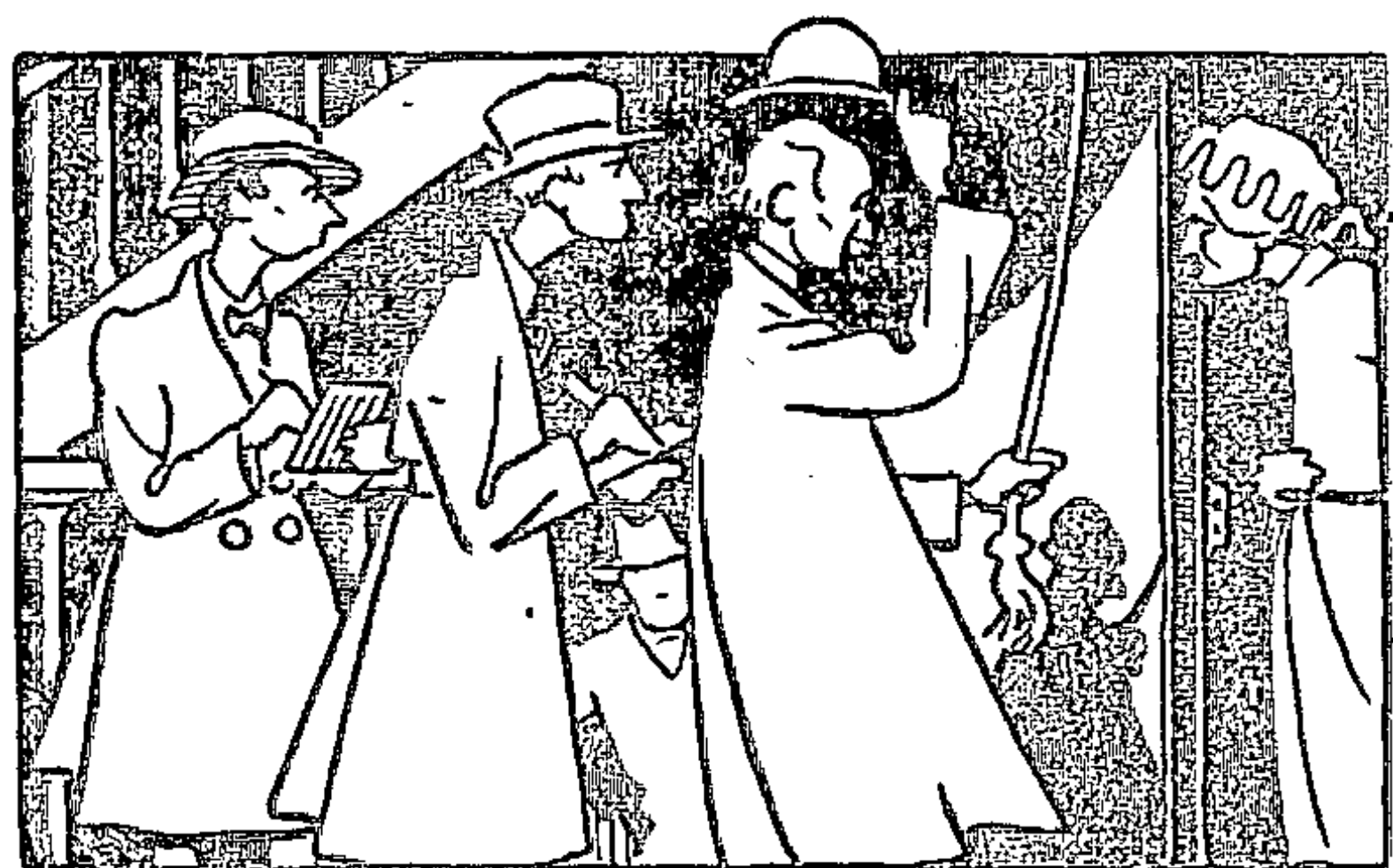
Incontinent, il piocha cette idée : elle le sauvait. Au bout d'une heure, il en avait dégagé un programme et trouvé l'attitude à prendre, qui serait jolie...

(*) Copyright by Edmond Haraucourt, 1921. Voir *Les Annales* depuis le 11 septembre 1921.

— Eh bien! oui, messieurs, j'ai fait une farce, et je vous la livre pour ce qu'elle vaut. Personnellement, je n'ai certes pas à me plaindre de la vie, mais combien de poètes peuvent en dire autant? Un peu choqué de l'injustice publique en ces matières et mû par un sentiment de bonne confraternité, j'ai voulu prouver que d'excellents poètes n'ont pas la place qu'ils méritent; j'ai voulu attirer l'attention sur des méconnus, sur des oubliés. Etc. Chouette! Ça y est! J'ai trouvé. Les rieurs de mon côté, les confrères pour moi! Enfoncée, la vieille!

Il rédigea sa lettre, l'approuva, examina s'il conviendrait de l'envoyer pour demain soir au *Temps* ou aux *Débats*, feuilles graves, et attendit les journaux du matin. Tous s'occupaient de lui et discutaient son cas; presque partout, sa réplique aux reporters et ses menaces figuraient à la rubrique des « Dernières Nouvelles ». Cette attitude comminatoire n'allait guère s'accorder avec la souriante explication que le public lirait ce soir...

— Tant pis! Détail sans importance.



Les reporters ne faillirent pas à l'invite...

Une interview trahit toujours la pensée de celui qui parle; on sait ça. Tout s'arrange.

N'empêche que, dans la journée du 17, les protestations individuelles commencèrent à affluer. Du fond de leur province, des bardes obscurs se levaient, saisissant l'occasion de se hisser à la lumière; du fond du passé, des bardes défunts remontaient, évoqués par la voix d'un éditeur, d'un ami, d'un parent, qui réclamaient, chacun pour son mort et tous pour Lamartine.

La lettre de Malivent parut le soir même. Elle contenta plusieurs personnes, mais à beaucoup d'autres elle parut incompatible, non seulement avec l'interview de quatre reporters, mais encore avec la « Prière d'insérer » que M. Malivent avait rédigée lui-même; un reporter ingénieux avait retrouvé, chez l'imprimeur du livre, le texte manuscrit de cette notice, et *Le Télégramme* publiait la reproduction phototypique de l'autographe. L'opinion ne sut à qui entendre. Une énigme se posait; la curiosité publique, qui se serait assez vite désintéressée d'une question purement littéraire, s'excita.

Elle s'excita bien davantage lorsque, le 18 au matin, le litige parut s'élargir d'une étrange manière, par l'entrée en scène et par les allégations d'une certaine dame Brissot. Sa lettre mérite d'être citée textuellement :

« Monsieur le Directeur,

» L'assurance que nous donne aujourd'hui M. Malivent ne saurait être admise sans réserves. S'il a voulu, comme il le prétend, rendre service à des poètes inconnus, en publiant leurs vers, nous expliquerait-il quel service il a

pensé me rendre en publiant ma correspondance, sans autorisation, dans un roman intitulé : *Le Proscrit*? Je revendique comme étant ma propriété personnelle la moitié des lettres qui constituent ce roman, et qui furent écrites par moi à mon fiancé Guillaume Maize; je revendique au nom de Guillaume Maize, décédé, l'autre moitié des lettres, qui me furent adressées par lui. M. Malivent, neveu et légataire universel de M. Maize, a purement et simplement trouvé dans un secrétaire les papiers de son oncle, et se les est appropriés. Egalement, je revendique au bénéfice de Guillaume Maize les *Poésies* et les *Pensées*, trouvées dans les mêmes conditions et publiées par le légataire comme étant son œuvre propre. Je produirai en temps et lieu, et devant qui de droit, des autographes probants que je tiens du véritable auteur. Au bénéfice du même, je revendique le drame *La Loi du Faible*, qui m'est connu depuis vingt-neuf ans.

» Je dépose entre les mains de M. le procureur de la République une plainte motivée par la publication illicite de mes lettres.

» Je me tiens à votre disposition pour tous renseignements complémentaires que vous pourriez désirer.

» Recevez, etc.

» VEUVE A. BRISLOT. »

Les reporters ne faillirent pas à l'invite. Pendant toute la journée du 18, M^{me} Brissot fut assaillie. Elle confirma ses dires et les aggrava de détails. Dès six heures du soir, on apprit de quelle façon cette dame avait réussi à faire agréer de Nestor une anthologie amoureuse en la lui présentant comme une œuvre de son oncle. Paris pouffa de rire. La veuve machiavélique ne faisait point difficulté d'avouer qu'elle avait voulu, en discréditant le plagiaire, attirer l'attention publique et obtenir, grâce au scandale, qu'on restituât au défunt les ouvrages volés par son hoir.

L'affaire se corsait, en tournant à l'héroï-comique. M^{me} Brissot fut le personnage du jour. Les publicistes qui l'avaient approchée s'accordaient à lui reconnaître un air de telle sincérité que sûrement cette dame était ou véridique, ou aliénée. Les deux hypothèses eurent leurs partisans, et surtout la seconde. On discutait, on pariait. Les gens du monde, assez généralement, tenaient pour le poète, qui avait dîné à leur table; mais la veuve recrutait des adeptes dans les brasseries littéraires du Quartier. Vincent Cheignard avouait que l'œuvre et l'homme lui avaient toujours paru incompatibles; Brachon s'en allait rappelant que le génie avait poussé chez Nestor comme un champignon sur le fumier, pendant son voyage à Bormes, et que personne, auparavant, n'avait connu de lui un seul alexandrin; parti légataire, Malivent était revenu poète. Ces messieurs de la Comédie, et ces dames, évoquaient les incidents pénibles ou grotesques survenus au cours des répétitions, chaque fois que l'auteur avait dû ajouter ou modifier un vers. Lionel Marbot, engagé d'honneur, protestait avec véhémence contre « la plus odieuse calomnie du siècle ». Il eut, cependant, quelques doutes quand il lut, dans *Le Figaro* du 20, la réplique de son protégé. Aux imputations formelles de M^{me} Brissot, l'accusé opposait une défense vague, une dignité d'emprunt dans laquelle il se drapait, visiblement gêné, ne parlant déjà plus ni de chantage ni de plaisanterie, n'osant plus rien aventurer de précis, et entassant des formules

plutôt que des preuves. Cette prose pâteuse, alambiquée et incorrecte, lui fit grand tort; on avait peine à reconnaître en ce factum l'auteur de tant de pages si belles.

M^{me} Brissot, qui n'en était plus à démontrer ses qualités de stratège, avait prévu la dénégation, et elle y répondit par un nouveau coup de théâtre : elle permit de photographier trois brouillons de Guillaume Maize, — les seuls qu'elle possédât, — ceux-là mêmes qu'elle avait montrés à Nestor; simultanément, elle poussa en scène la lourde Rosine, qui fut, en un clin d'œil, interrogée, portraituree, et célèbre; on sut par cette grosse fille que, pendant deux mois pleins, l'héritier avait passé des heures à copier des choses dans les papiers de son oncle, qu'il brûlait ensuite.

Le Journal n'avait pas attendu si tard pour lancer sur Bormes un envoyé spécial; M^e Boudoufe et les voisins furent interrogés; les résultats de cette enquête, télégraphiés le 21, corroboraient singulièrement les assertions de M^{me} Brissot et de Rosine. Cette fois, M. Malivent resta muet.

Jérôme Abeilles jugea que le moment lui



Nestor se cachait aux environs de Naples.

était propice : il fit annoncer que *La Folle-Avoine* était de lui seul, et il exhiba ses manuscrits. Rachel Abram, par pneumatique du 22, mit Nestor en demeure de déclarer si, oui ou non, il avait collaboré à la pièce, et s'il maintenait, oui ou non, sa prétention de la signer : il ne répondit pas.

Dans la nuit qui suivit, deux reporters habiles, ayant réussi à chambrer le pauvre diable, le cuisinèrent si bien qu'ils surent lui arracher, vers une heure du matin, des lamentations et, vers trois heures, des aveux.

Après cette nuit de torture, le malheureux, que sa confession avait soulagé comme une délivrance, dormait encore quand lui parvint une sommation de se présenter à l'audience du juge de paix, pour y être entendu contradictoirement avec M^{me} Brissot, plaignante.

Il fit ses malles et disparut.

XXIV. — L'AVIS DU MORT

APRÈS LES AVEUX de Nestor, après la scène assez tragique de cette nuitée où les deux reporters, agrippés à leur patient, lui arrachaient sa confession par lambeaux, la pièce était finie, le dénouement connu, et le rideau tombé. La fuite du plagiaire clôturait définitivement le drame. Plus d'énigme à résoudre; partant, plus de public. L'épilogue se joua dans la coulisse.

M^{me} Brissot chargea M^e Boudoufe de remontrer à l'héritier de feu Guillaume Maize que, dorénavant, il ne lui conviendrait plus de laisser son nom sur les œuvres du défunt; que, d'autre part, les éditeurs, directeurs d'

théâtres, Sociétés dramatiques et littéraires, ne se trouvant pas officiellement avisés, ne sauraient procéder à aucune mutation sans son assentiment ; en conséquence, le notaire pria le légataire d'apposer simplement sa signature sur les pièces ci-jointes, ajoutant que, d'ailleurs, rien ne serait changé quant à la perception des droits d'auteur, et que le neveu du *de ejus* continuerait à les toucher, en sa dite qualité de légataire universel.

La lettre mit du temps à rejoindre Nestor, qui se cachait aux environs de Naples. Elle lui plut comme une solution amiable, qui terminait tout. Ayant d'ores et déjà renoncé à la gloire, il se consolait à l'idée de garder l'argent. Il signa tout ce qu'on voulut. Des employés, dans des bureaux, passèrent écritures, et l'affaire se classa.

Quand les œuvres complètes de Guillaume Maize reparurent en librairie sous le nom de leur véritable auteur, l'événement ne se manifesta que comme le rappel d'une histoire déjà ancienne, et il fit sourire en mémoire de l'amusement passé.

Mais cette couverture neuve ne recélait, en somme, qu'une vieille marchandise ; les bibliophiles la possédaient déjà, en une édition plus rare, définitivement périmée, et qui aurait son prix dans l'avenir : si bien que, dès cette heure même, les volumes signés Malivent firent prime sur le marché, tandis que ceux du mort restaient en magasin. M^{me} Brissot eut la révélation brutale, un jour qu'elle se rendait chez l'éditeur, en suivant les quais : à l'auvent d'un bouquiniste, deux exemplaires des *Poésies* étaient exposés côte à côte ; l'un, non coupé, sous le nom de Guillaume Maize, ne valait plus que trente sous ; l'autre, paraphé par Nestor, coûtait déjà dix francs.

— C'était prévu, dit l'éditeur : l'opération est désastreuse pour moi, au point de vue commercial. La poule aux œufs d'or est tuée. Rien ne s'écoulera plus, madame ; notre clientèle est capable de s'enthousiasmer pour l'éclosion d'un poète, mais les morts n'ont pas cours. Le temps marche. Ce qui est passé ne compte plus. Je regrette. J'éditerai, cependant, votre étude sur Guillaume Maize, parce qu'il ne serait pas décent qu'elle parût ailleurs, mais nous pouvons nous attendre à un fiasco : il est assuré.

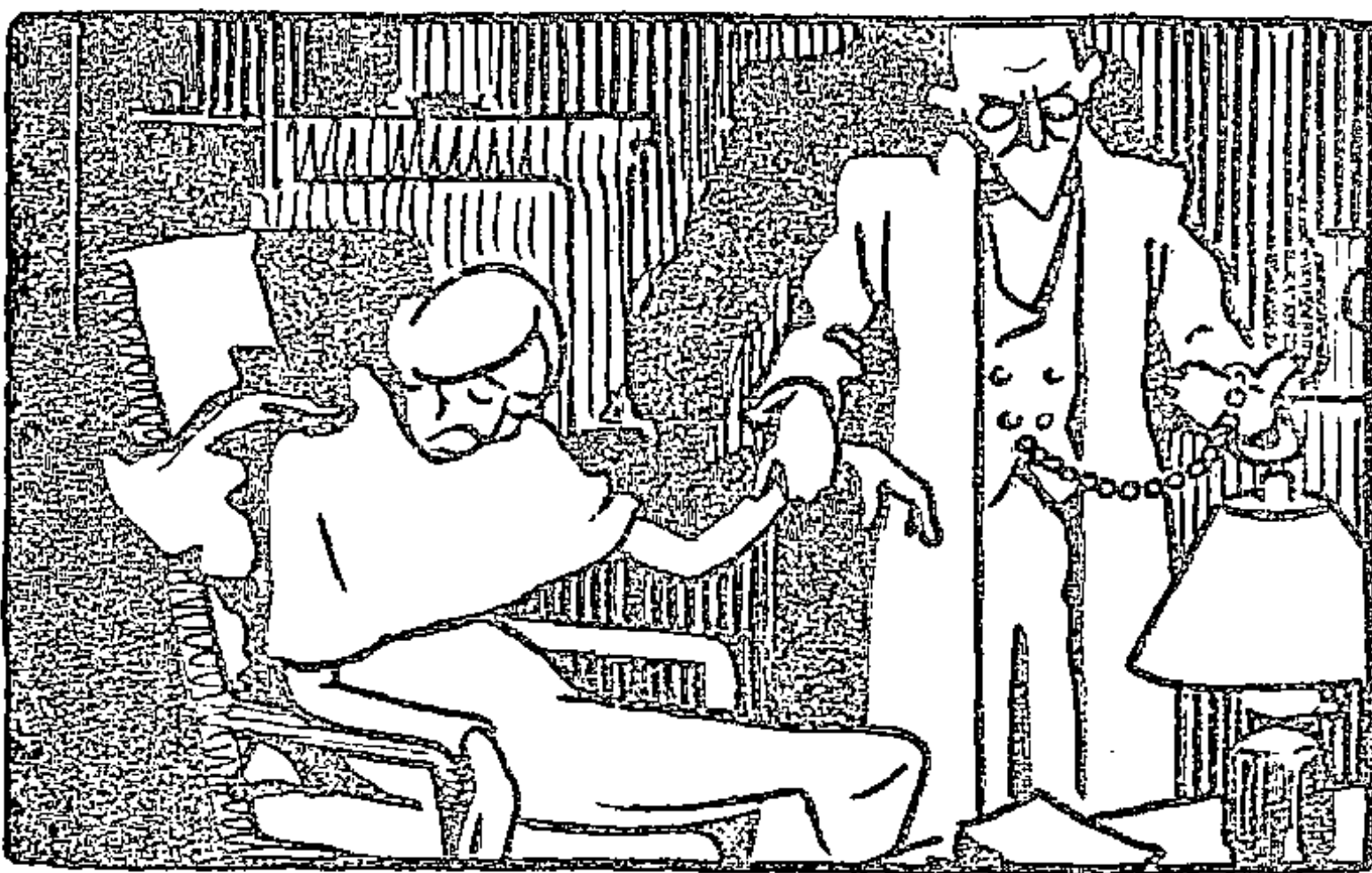
Il prophétisait juste. *Guillaume Maize, sa Vie et son Œuvre* s'étala vainement aux vitrines. Le personnage manquait d'actualité, et presque on pourrait dire qu'il manquait d'existence propre : le public ne voyait en lui que le comparse d'un duel retentissant, ou même une sorte d'outil, l'arme dont un des combattants avait pu se servir pour jeter l'autre à bas. Qu'il eût été en outre, de son vivant, ceci ou ça, il n'importait guère : sa figure, d'ailleurs, était bien nébuleuse, et sa biographie bien banale. Ces longs récits d'une injustice administrative, ce plaidoyer rétrospectif en faveur d'un fonctionnaire mis à pied, ces récriminations contre des ministres disparus depuis trente ans, et cette bouderie d'un célibataire qui va planter ses choux en rimant des alexandrins, rien de tout cela n'intéressait qui que ce fût.

M^{me} Brissot ne se trouvait pas non plus très qualifiée pour distribuer des leçons de morale publique. Bien qu'elle eût pris soin de se cacher modestement sous un pseudonyme, on s'empessa de la démasquer pour lui dire son fait : elle n'était pas sympathique. Une première fois, elle avait pu ranger les fleurs de son côté ; depuis lors, du temps

avait passé ; le fort était devenu le faible, et inversement ; de même qu'on s'était ébaubi en voyant un usurpateur détrôné par une petite vieille, de même on secoua les épaules avec impatience, quand elle revint à l'assaut pour s'acharner sur un vaincu : elle abusait ! Un chroniqueur eut le courage de proclamer le peu de tendresse qu'il éprouvait pour ce caractère de femme et combien il manquait de déférence pour ses moyens d'action : qu'elle eût réussi, c'était bien ; mais qu'elle s'en fit gloire, ce serait trop d'inconscience, et qu'elle en tirât profit, ce serait pis encore.

« De toute sa campagne contre le protégé de Lionel Marbot, cette dame de lettres avoue maintenant le véritable but, qui était le lancement d'un volume ; les spectateurs impartiaux, mais honnêtes, pris entre ce faussaire et cette délatrice, peuvent, à la rigueur, se demander lequel des deux leur inspire la moindre estime... »

Ce verdict sévère traduisait assez bien l'impression générale, et il suffisait. Quelques lectrices mûres et sentimentales voulurent, cepen-



Son médecin lui conseilla le repos.

dant, connaître ce monument d'amour posthume, élevé à la mémoire d'un Roméo par une Juliette tenace ; elles se déclarèrent déçues.

M^{me} Brissot l'était bien davantage. Que l'on dénaturât ses bonnes intentions, et qu'on lui en prêtât de mauvaises pour les lui reprocher ensuite, il n'y avait là de quoi ni la surprendre ni la chagriner : sa personne ne comptait guère. Mais le cruel déboire était de constater la froideur qui, encore une fois, accueillait son grand homme, et la persistance du siècle à lui refuser justice. C'était à croire que, vraiment, la malchance s'attache à certains êtres et que l'insuccès est pour eux un élément normal, nécessaire, inhérent à leur essence même ! Quoi ! Cette œuvre qu'on saluait et qu'on prônait hier, sous le patronage d'un escroc, il suffisait aujourd'hui, pour qu'on s'en détournât, de la rendre à celui qui l'avait si chèrement payée, si douloureusement extraite de sa chair, jour par jour, pendant toute une vie ?

La veuve pleurait de dépit, maudissait l'univers et souhaitait la mort ; elle finit par tomber malade : une nouvelle crise de neurasthénie la jeta dans son fauteuil. Elle marmonnait :

— A quoi bon, ce qu'il a fait ? A quoi bon, ce que j'ai fait ? A quoi bon, tout ?

Son médecin lui conseilla le repos, le grand air. Elle partit pour Bormes ; elle y emportait les œuvres complètes de Guillaume, en doubles exemplaires, ceux-là pour Lui, ceux-ci pour elle.

Chaque jour, elle se rendait au vieux cime-

tière, d'un pas doigt. Sous prétexte de renouveler les fleurs sur la tombe, elle s'était munie d'une petite bêche : un matin, se voyant bien seule, elle creusa un trou au chevet du tertre, enfouit les quatre volumes et planta des fleurs par-dessus.

— Voilà, Guillaume, je vous les rends.

Un autre jour, ayant remarqué la fatigue qu'elle éprouvait de rester trop longtemps debout, elle apporta un pliant ; puis, un autre jour, elle apporta son ouvrage. Et ainsi elle prit l'habitude de passer avec son ami des après-midi entières. Elle travaillait dix minutes, et ensuite relevait la tête, tournait les yeux vers la terre bombée, la caressait d'un regard, disait un mot vers elle, et reprenait sa besogne ; mais son véritable travail était intérieur : elle pensait infatigablement. Parfois, elle allait poser la main à la place où gisaient le front et les livres.

— Je vous les ai rendus, Guillaume...

Elle trouvait dans cet attouchement une espèce de réconfort, la preuve de son action qui avait été efficace, utile. Mais, bientôt, elle s'imagina que le contentement résidait en elle seule, et que la terre ne renvoyait aucune joie.

— Je vous les ai rendus, pourtant Guillaume...

Une fois, elle ajouta :

— Ne vous ai-je donc...

La terre resta muette.

— Vous ne m'approuvez pas, Guillaume ?

Au-dessus du front et des livres, les fleurs oscillaient sur leurs tiges, de droite à gauche, et disaient : non.

— Guillaume, j'ai fait pour le mieux.

Mais elle n'était plus bien sûre. Quelque chose lui manquait : une approbation, peut-être, que le monde lui avait refusée, et qu'elle espérait de la tombe ? Peu à peu, sa maladie prit la forme d'une hantise ; son doute l'obsédait jour et nuit. En cette perplexité, elle appela la mort à son secours :

— Eclaircissez-moi, Guillaume, si j'ai mal fait...

Elle fixait sur le tertre un regard immobile : dans l'effort de pénétrer l'esprit du défunt et de le dégager de cette terre où il se cachait, elle en vint à s'halluciner jusqu'à entendre dans son cœur des idées que l'amant avait semées en elle, jadis, et qui, filles de Lui, parlaient avec sa voix. Et cette voix d'antan disait en elle :

— Ma pauvre enfant, vous vous êtes trompée. Il ne fallait pas faire ce que vous avez fait. Le but était mauvais, les moyens n'ont pas valu mieux, et le résultat est navrant.

— Vous me blâmez, Guillaume ?

— Comment en aurais-je le droit ou le courage, après un tel effort de dévouement ?

— Cela veut dire que vous me blâmez...

— Cela veut dire que je vous plains, parce que vous êtes à plaindre, et vous l'êtes parce que votre conscience ne vous approuve pas ; pas plus que le monde, votre conscience n'est pour vous.

— Notre conscience, Guillaume...

— Oui, la nôtre, puisque l'amour nous a fait une âme commune, et que vous ne savez plus, quand vous pensez tout bas, si c'est moi qui vous parle ou vous qui me parlez.

— Dites-moi tout, Guillaume.

Mais la tombe ne parla plus, ce jour-là.

M^{me} Berthe s'en retourna très morne ; le lendemain, elle revint à la charge :

— Je vous implore, Guillaume, vous qui voyez, vous qui savez. Car, moi, je ne sais plus rien, sinon que je n'ai pas votre approbation... Je le sens, Guillaume, mais je voudrais comprendre. Ce n'est pas avoir pitié de moi, que de me laisser dans l'angoisse.

La tombe ne répondait pas.

— Guillaume, des gens d'ici m'ont rapporté que vos propos, dans les dernières années, témoignaient parfois d'une aigreur que je ne vous ai pas connue. Si vraiment vous avez souffert de quelque amertume, vous devez concevoir la mienne. Je vous vengeais, Guillaume...

— Sur ce gamin ? Il ne vous a donc pas fait pitié ?

— Je le châtais.

— Jamais il ne faut se venger. Pas davantage on n'a le droit de châtier ; personne n'a ce droit-là ; un individu ne l'a point, et une société ne l'a pas plus qu'un dieu. Une société, du moins, a ce que les deux n'ont pas : le droit de se défendre ; elle en a même le devoir. Que médicalement elle supprime ceux qui exercent le métier de nuire, je le veux bien. Mais ce garçon n'en était point, et vous faites qu'il en soit, ou tout au moins qu'il en puisse être. Il n'était qu'amoral, c'est-à-dire susceptible, non pas du mal exclusivement, mais du bien ou du mal, au hasard, selon les circonstances. Vous l'avez mis dans la circonstance de nuire. Il s'était classé, et, à présent, voilà un déclassé de plus.

— Vous m'épouvantez, Guillaume. Le mal est-il si grave ?

— Chère ignorante, ne vous déssolez pas outre mesure. Rien n'est irrémédiable, dans le monde où il vivait. Notre petit Nestor peut très bien revenir sur l'eau, d'ici un an ou deux. Il sera discrédité ? Rien ne dure, tout s'oublie, tout s'arrange. S'il ne se presse pas trop et s'il sait s'y prendre, comme j'espère, on ne lui refusera pas la main. Il est célèbre, d'ailleurs, et, pour tant qu'on clabauda, il restera célèbre, beaucoup plus que je ne serai jamais. Il a fait preuve aussi d'une qualité appréciable en affaires : l'ingéniosité.

— Avec de la candeur un peu naïve, avouez-le.

— Tout juste de quoi démontrer qu'on peut avoir raison de lui et le rouler sans trop de peine ; il laisse de l'espoir aux autres : c'est un bon point. Cela est fort goûté et lui sera utile, à la condition expresse qu'il ait de l'argent. Avec de l'argent, il se tirera de tout, même de sa honte provisoire, et il ne sera dangereux pour personne. Malheureusement, mes œuvres, maintenant que je les signe, ne lui rapporteront plus guère.

— Je pourrais l'instituer mon légataire universel...

— Excellente idée, mon amie. Réalisez-la. Il connaît ce métier. Il sera sauvé. Promettez-moi de faire ce testament.

— Je vous le promets, Guillaume.

— Parfait. Ce sera bien, et pour lui, et pour vous ; on dira que vous réparez vos torts ; vous remonterez dans l'estime publique.

— Suis-je donc vraiment si déchue, Guillaume ?

— Hélas ! ma pauvre amie, on estime à cette heure qu'il ne valait pas grand'chose et que vous ne valez rien du tout.

— Guillaume ! Vous ne pensez pas de la sorte ?

— Non, certes, mon amie, mais je vous dis ce que l'on pense.

M^{me} Berthe baissa le front, puis elle hocha la tête, lentement, comme une personne qui se rend à quelque évidence désolante ; et elle entendit la voix qui reprenait :

— Vous avez eu tort envers vous, mon amie, en vous rendant coupable d'un acte que vous réprouvez ; pour aboutir à vos fins, vous avez usé de stratagèmes indignes de nous deux, et qui vous font rougir, quand vous vous en souvenez.

— Il m'en coûtait, Guillaume, je l'avoue, et je n'aurais pas pu, si je n'avais agi dans une sorte de vertige...

— Par dévouement pour moi, pauvre femme : votre attachement à ma mémoire et votre déception de la vie vous aveuglaient et vous ont égarée dans les voies de l'astuce.

— Ne me trouvais-je pas en plein mensonge ?

— Il est à sa place, dans le monde, le mensonge ; il est chez lui. Qu'alliez-vous faire chez lui, alors que je n'avais pas voulu y demeurer moi-même ? Vous avez commis la grande erreur, quand vous m'avez porté de force dans un milieu qui n'était pas le mien. Mon neveu fut, en somme, bien plus près de ma volonté, en cachant mon nom, que vous ne fûtes en le divulguant.

— Oh ! Guillaume !

— Mais oui. L'obscurité où je me tenais, je l'avais librement choisie : elle était ma place normale. Je suis de ceux qu'il ne convient pas de mettre en vedette, parce qu'ils y remplissent mal leur rôle, faute de savoir se plier aux concessions indispensables. Souvenez-vous de ce que dit Gil Blas au sortir de prison : le roi lui a remis sa peine, mais lui a fait défense de paraître à la cour, et ce sage répond : « Je n'attendais du roi qu'une grâce, il m'en fait deux. » Car ses ambitions ne rêvaient rien de plus qu'une chaumière. J'ai eu la mienne. De quoi me plaignez-vous ? Je ne fus pas à plaindre. J'ai vécu tranquille, avec mes idées et par mes idées : j'ai vécu selon moi. Combien d'hommes en place peuvent en dire autant ? Les sacrifices qu'ils font de leur pensée à la pensée d'autrui, je ne les ai pas consentis. Ces immolations-là s'imposent à tous ceux qui veulent prospérer ; jamais elles ne se sont imposées à moi.

— Je vous en admire, Guillaume.

— A votre guise, mon amie ; mais, alors, ne revendiquez pas pour moi des avantages que je ne daignais point gagner. Ce petit, au contraire, était doué pour faire excellente figure ; son mensonge, au milieu des autres, s'installait à sa vraie place et sa médiocrité aussi, pour la même raison. Il aurait profité.

— De vous, Guillaume ! Il profitait d'autrui.



— A bientôt, Guillaume...

— Eh oui, ma chère, et pourquoi non ? Il était le premier et ne sera pas le dernier. Si jamais j'accède à la gloire, elle consistera en ceci : un homme du monde, bien élevé, bien habillé, ayant déterré mon œuvre et consacré ses loisirs à rédiger sur elle une copieuse notice agrémentée de citations, sera pompeusement élu membre de quelque Académie où cette œuvre m'empêcherait d'entrer. C'est la règle : nous n'y pouvons rien. Il faut apprendre à la constater sans rancune, et nous tenir pour satisfaits de ce qu'elle ne soit point une règle absolue.

— Guillaume, vous exagérez.

— Non, puisque je prétends que la règle n'est pas absolue, et puisque je constate tout bonnement un fait, à savoir : il y a des hommes qui produisent, il y a des hommes qui profitent, et ce sont rarement les mêmes. Le plus souvent, les récompenses vont à ceux qui se substituent. Le bon ordre, sans doute, exige qu'en cet humble monde la faveur aille aux substitués. Ils occupent les places, et, parce qu'ils y sont, ils croient que c'est leur place ; on le croit comme eux, en les regardant ; ils portent les insignes et parfois même ils portent les reliques. Dans la comédie des honneurs, ils sont les figurants. C'est leur fonction, et ils sont dignes d'elle, puisqu'ils ont daigné la rechercher. Une société a besoin d'eux, mais je n'avais pas besoin d'en être.

— De votre vivant, Guillaume ; mais à présent que vous reposez au cimetière...

— Raison de plus ! Comprenez donc qu'aux yeux du monde je n'ai pas su faire mon chemin, sinon pour arriver jusqu'à ce trou, et vous m'en exhibez comme un reproche ! Ma carrière fut celle d'un raté, sans plus ; une capitale n'aime pas ces gens-là ; elle les aime encore moins lorsqu'ils se réclament d'un mérite ; elle n'accepte les mécontents que s'ils crient leur colère avec une extrême vigueur et la transforment en révolte ; les résignés et les boudeurs l'ennuient ; ils déplaisent comme un blâme muet, et, quand on les voit se targuer d'une supériorité méconnue, pour s'affirmer victimes et dénoncer l'iniquité sociale, on ne leur sait aucun gré de l'injure. Alceste a tort devant Philinte ; j'ai tort à la manière d'Alceste.

— Si vilain, tout cela, et si triste, Guillaume...

— Humain, logique : la loi du temps ; la loi des temps, peut-être.

— Guillaume, je voudrais être morte.

— Un peu de patience, mon amie ; cela viendra bientôt. Et vous posséderez alors l'Indulgence-Avertie, celle qui permet de voir telle qu'elle est la marche des choses et des gens, mais de la regarder sans colère ni chagrin, tout doucement.

Elle s'agenouilla devant le tertre. Longtemps, elle demeura immobile dans le soir qui descendait ; elle ne priait pas, elle ne pleurait pas. Au moment de se redresser, elle éleva la main droite, comme pour un signe de croix ; mais sa main s'arrêta à hauteur de sa bouche ; ses maigres doigts se posèrent sur ses lèvres, et, les yeux clos, elle laissa tomber vers la terre un baiser qui n'était qu'un souffle.

— A bientôt, Guillaume...

— A bientôt, mon amie...

EDMOND HARAUCOURT.

Président de la Société des Gens de Lettres.

(Dessins de H. GERVÈSE.)

FIN

Le Centenaire de Gustave Flaubert



La mère de Gustave Flaubert.



Le père de Gustave Flaubert.

AUCUNE VOCATION d'écrivain ne fut plus continûment prolongée, aucune ne fut plus précocement caractérisée. Pour comprendre dans quel sens cette vocation se développa, il faut se représenter d'abord avec exactitude le milieu social où l'écrivain se trouva placé par le hasard de la naissance, et le milieu intellectuel où il se trouva placé par le hasard de l'éducation.

Le père de Gustave Flaubert était chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Les témoignages s'accordent à célébrer son génie professionnel, la droiture de son caractère, la sûreté de sa science, la généreuse ampleur de sa nature.

De ce père, qu'il admirait, Gustave Flaubert avait hérité cette précision dure, comme chirurgicale, de son analyse. Mais cette ressemblance intellectuelle ne devait apparaître que plus tard et dans l'exécution, dans le tour de main de son œuvre, au lieu que, durant les années d'apprentissage, un irréparable divorce d'idées s'établit entre le père et le fils dont celui-ci souffrit cruellement. Voici pourquoi :

Pareil à tant de spécialistes dont les facultés se condensent sur un point unique, le père Flaubert était d'une indifférence absolue à l'endroit de la littérature et de l'art. Maxime Du Camp, qui fut l'intime ami de Gustave à cette époque, rapporte, dans ses *Souvenirs*, quelques-uns des propos que tenait le vieux chirurgien lorsque son fils lui parlait de ses ambitions d'écrivain :

— Le beau métier de se tremper les doigts dans l'encre ! Si je n'avais manié qu'une plume, mes enfants n'auraient pas de quoi vivre aujourd'hui...

Et encore :

— Ecrire est une distraction qui n'est pas mauvaise en soi. Cela vaut mieux que d'aller au café ou de perdre son argent au jeu... Mais à quoi cela sert-il ? Personne ne l'a jamais su...

De telles boutades, si elles n'entaient pas la tendresse et l'admiration du jeune homme, paralysaient en lui

tout abandon, toute confiance. Il s'habitua à considérer le monde profond de ses émotions esthétiques comme un domaine réservé qu'il fallait constamment défendre contre l'ignorance de sa famille, contre celle de ce père d'abord, contre celle de son frère, héritier du bistouri et des préjugés du chirurgien, contre celle de sa mère qui lui disait :

— Les livres t'ont dévoré le cœur...

Ce père, ce frère, cette mère, — cette mère surtout, — il les chérissait d'une grosse et large affection d'homme robuste qui contraste d'autant plus étrangement avec l'évidente réserve de son être intime chaque fois qu'il s'agit des choses de la littérature ou de l'art. Rien de plus significatif, de ce point de vue, que les lettres écrites à son plus cher confident, Alfred Le Poittevin, durant un voyage en Italie entrepris avec toute cette famille durant sa vingtième année.

« Mon père, dit-il, a hésité à aller jusqu'à Naples. Comprends-tu quelle a été ma peur ? En vois-tu le sens ? Le voyage que j'ai fait

jusqu'ici, excellent sous le rapport matériel, a été trop brut sous le rapport poétique, pour désirer le prolonger plus loin... Si tu savais tout ce qu'on m'arrache et tout ce que je perds... »

Remarquez la nuance du sentiment exprimé dans ces quelques mots. Il y a là bien autre chose que la mauvaise humeur du jeune homme dont les vingt-deux ans, fougueux parfois jusqu'au désordre, se rebellent contre les cinquante ans d'un père ou d'une mère, assagis jusqu'à la froideur. J'y reconnais la protestation douloureuse d'un talent qui veut durer, grandir, s'épanouir, qui veut vivre enfin, contre un milieu qui l'opprime en le protégeant, comme un vase trop étroit pour l'arbuste qui vient d'y pousser. J'y reconnais aussi l'origine d'une des idées maîtresses de Gustave Flaubert : la persuasion, pour prendre une de ses formules, que le monde a la « haine de la littérature ». Il devait, sur le tard de sa vie, exagérer encore cette théorie sur la solitude de l'écrivain et sur l'hostilité que lui portent les autres hommes. Le même Maxime Du Camp raconte qu'après la guerre de 1870, et à propos de chaque événement politique capable de nuire à un roman ou à une pièce de théâtre, Flaubert s'écriait :

— Ils ne savent qu'imaginer pour nous tourmenter. Ils ne seront heureux que lorsqu'il n'y aura plus ni écrivains, ni dramaturges, ni livres, ni théâtres...

C'est là une explosion qui fait sourire. Rapprochez-la de ses mécontentements de jeune homme contre les intelligences de sa famille, de ses fureurs d'homme mûr contre sa ville natale, ce Rouen « où, disait-il, j'ai bâillé de tristesse à tous les coins de rue », et vous comprendrez comment il est arrivé à ce qui fait le fond de son esthétique : la contradiction de l'art et de la vie.

Vous le comprendrez davantage, si vous considérez qu'à cette première influence d'exil hors de la vie une autre vient s'ajouter : celle du romantisme français de 1830, perçu sur le tard, à



Gustave Flaubert enfant.



Les fenêtres du cabinet de Flaubert.
Dessin de C. Commanville, nièce de Flaubert.

travers les livres des Hugo, des Musset, des Balzac, des Mérimée, des Sainte-Beuve, des Gautier, par un jeune provincial enthousiaste.

Flaubert était, par naissance, un homme de lettres parmi des savants et des praticiens. Il fut, par éducation, un romantique au milieu des bourgeois et des provinciaux.

Il fut aussi, et c'est la troisième influence qui achève d'expliquer sa conception de l'art, un malade au milieu de l'humanité saine et simple, la victime courageuse et désespérée d'une des plus cruelles affections qui puissent atteindre un ouvrier de pensée, car il souffrait d'une de ces infirmités qui touchent au plus vif de l'être conscient, toutes mêlées qu'elles sont de troubles physiques et de troubles moraux. On peut regretter que Maxime Du Camp se soit reconnu, dans ses *Souvenirs*, le droit de révéler les attaques d'épilepsie qui, dès la vingt-deuxième année, terrassèrent Flaubert. La révélation est faite, et il y aurait une puérilité à paraître ignorer ce qui fut le drame physique, si l'on peut dire, de ce malheureux

homme. Quand les premiers accès se furent produits, il eut le courage de prendre dans la bibliothèque de son père les livres qui traitaient du terrible mal. Il y reconnut la description exacte des symptômes dont il avait été victime et il dit à Maxime Du Camp :

— Je suis perdu...

Dès lors, il vécut dans une préoccupation constante de l'attaque toujours possible, et ses habitudes furent toutes subordonnées à cette angoisse, depuis la plus légère jusqu'aux plus essentielles. Il prit en horreur la marche, parce qu'elle l'exposait à être saisi en pleine rue de la crise redoutée. Il ne sortait qu'en voiture, lorsqu'il sortait, et il lui arrivait de rester des mois enfermé, comme s'il n'eût éprouvé de sécurité qu'entre les murs protecteurs de sa chambre. Désireux de cacher une misère dont il avait la pudeur, il se concentra de plus en plus dans le cercle étroit de l'affection domestique. Il se refusa toute espérance d'un établissement personnel, estimant qu'il n'avait pas le droit de se marier, de fonder une famille, d'avoir des enfants auxquels il eût risqué de transmettre une tare aussi certainement héréditaire. Les liens qui rattachent l'homme à la vie achevèrent de se rompre pour lui sous l'assaut de cette dernière épreuve, et, comme il l'a dit lui-même dans une formule singulière, mais bien profonde : « Tous les accidents du monde lui apparurent comme transposés pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris sa propre existence, ne lui semblèrent plus avoir d'autre utilité... » Traduisez cette phrase dans sa signification précise. Vous y trouverez la définition même de l'artiste littéraire, pour qui la vie n'est qu'une occasion de dégager l'œuvre d'art, devenue ainsi, non plus un moyen, mais une fin, non plus une image de la réalité, mais la réalité même et la seule qui vaille la peine de supporter la douleur d'être homme.

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

Voici une lettre inédite communiquée par M. le marquis de la Soudière et une note extraite par M. Eugène Montfort d'un carnet où Flaubert notait au jour le jour et pour lui-même ses impressions :

A ma nièce Caroline. 1879, nuit de lundi.

Chérie,

JE VIENS de ficeler le *Berlioz*, il partira demain matin. Tu le remettras à Sabatier, en le remerciant beaucoup. Peu de livres m'ont plus édifié.

Quant à la vérité sur les mauvaises dispositions de mes amies à ton endroit, ce n'est pas « au bon flan » qu'on la dira. Demande à mon disciple. Il est discret, on peut se fier à lui.

Que devient-il, mon disciple ? Je n'ai de lui, depuis longtemps, aucune nouvelle.



Le Bouddha doré qui se trouvait dans le cabinet de travail.



Le cabinet de travail de Flaubert, à Croisset.



Le buste de Flaubert, par Clésinger, qui doit être érigé au Jardin du Luxembourg.

Jeudi, je vais enfin dîner rue de la Ferme, et comme j'ai peur, j'em-mène... ma bonne ! oui, ma bonne pour me soigner en route ! La bonne du célibataire podagre ! cet accompagnement de la décrépitude, cet accessoire du cheik européen.

Le Moscovite qui devait venir demain me remet à vendre. Manquera-t-il à ce nouveau rendez-vous ? Problème.

Je n'en ai pas fini avec les funérailles de Villemessant. Sais-tu qui tenait un des cordons du poêle ? Halanzier !... Ainsi, juge.

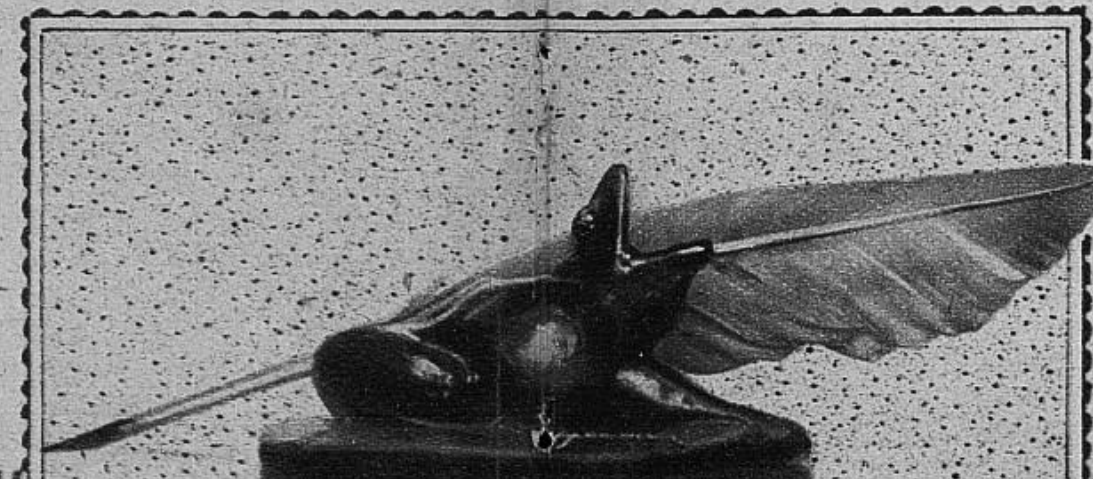
Pauvre Berlioz ! pauvre cher grand homme ! On lui a rendu moins d'honneurs.

Ce qui me charme en lui, c'est sa colère permanente. Il savait haïr et admirer, — deux rares vertus. Quel rugisseur !

Il est un peu tard — et temps de se coucher.

Adieu, ma chérie. Vieux l'embrasse.

GUSTAVE FLAUBERT.



L'encrier de Gustave Flaubert, bronze de E. Gonon

La Rencontre

Rome, 1851.

ELLE AVAIT un front blanc, — d'un blanc de vieux ivoire ou de paros bien poli, — front carré rendu ovale par ses deux bandeaux noirs derrière lesquels fulgurait son ruban rouge (bordé de deux filets blancs) qui rehaussait la pâleur de sa figure. Le blanc de ses yeux était parti-

culier ; on eût dit qu'elle s'éveillait, qu'elle venait d'un autre monde, et, pourtant, c'était calme, calme ! Sa prunelle, d'un noir brillant, et presque en relief, tant elle était nette, vous regardait avec sérénité. Quels sourcils ! noirs, très minces et descendant doucement ! Il y avait une assez grande distance entre le sourcil et l'œil : ça grandissait ses paupières et embellissait ses sourcils que l'on pouvait voir séparément, indépendamment de l'œil. Un menton en pomme ; les deux coins de la bouche un peu affaissés ; un peu de moustache bleuâtre aux commissures. L'ensemble du visage rond.

Elle s'est levée et s'est remise à marcher, — elle a une

maladie de poitrine, ou de reins, à sa démarche. Elle est peut-être convalescente. Elle avait l'air de jouir du printemps. C'est peut-être sa première sortie. Elle avait fait toilette.

Le custode a passé devant elle et lui a ouvert la petite porte qui donne dans la basilique. Le vieux monsieur que j'avais cessé de voir lui avait donné la main pour l'aider à descendre les trois marches qu'il y a. J'étais resté béant sur la première, hésitant à la suivre.

Puis, nous avons été voir le cloître, avec ses colonnes tordues granulées de mosaïque, vertes, or et rouges. J'ai senti l'air chaud, — il faisait beau soleil. Moins de roses que dans le cloître de Saint-Jean-de-Latran, auquel il ressemble tout à fait. M. Lacombe a demandé au custode s'il connaissait cette dame malade ; le custode a répondu que non.

On m'a encore montré des fresques, je n'ai pas vu. En sortant de l'église, je l'ai revue au loin, assise sur des pierres, à côté des maçons qui travaillaient.

Je ne la reverrai plus !

J'avais eu, dans l'église, envie de me jeter à ses pieds, de baiser le bas de sa robe. J'ai eu envie tout de suite de la demander en mariage à son père !

Dans la voiture, j'ai pensé à avoir son portrait et à faire venir pour cela de Paris Ingres ou Lehmann... Si j'étais riche !...

J'ai pensé à aller me présenter à eux comme médecin pour la guérir et la magnétiser. Je ne doutais pas que je l'aurais magnétisée et que je l'aurais guérie peut-être !

Que ne donnerais-je pas pour tenir sa tête dans mes mains ! Pour l'embrasser, au front, sur son front !

Si j'avais su l'italien, j'aurais été vers elle quand elle était sur les pierres...

GUSTAVE FLAUBERT.

Quelques Pensées

UNE FEMME qui, dans sa jeunesse, a été un « type » reste victime du type. Il faut qu'elle s'habille ou se coiffe d'une certaine façon ; et, même quand ce genre de coiffure et d'habillement ne va plus à sa personne, il faut qu'elle continue ! De là des extravagances grotesques.

Etendre cela au moral.

... Ce je ne sais quoi de borné et d'exaspérant qui fait le fond du caractère féminin.

Indiquez-moi une maison où l'on cause littérature !

Quel est l'imbécile qui a dit ceci : « Il y a quel-

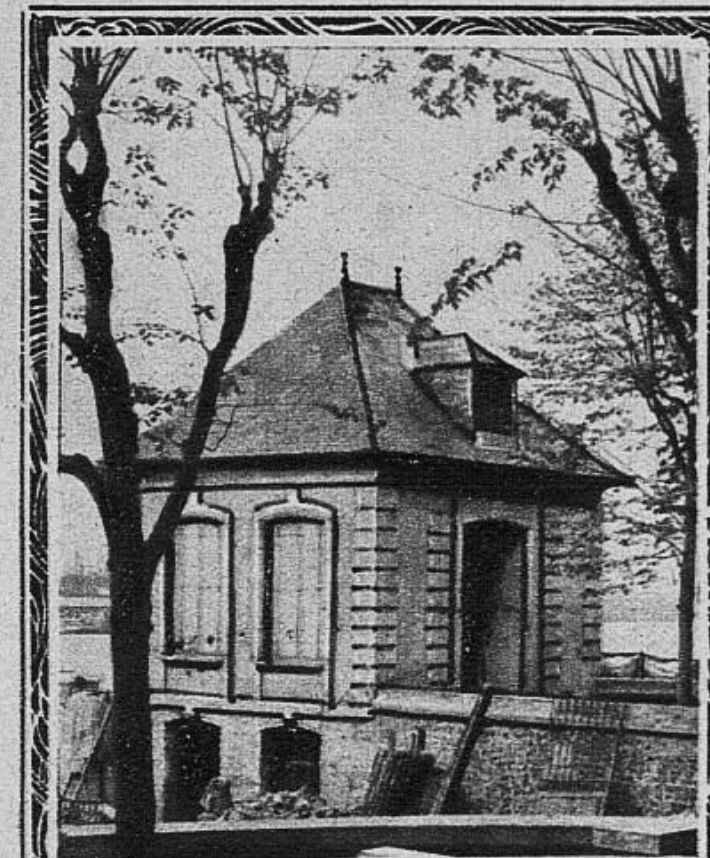
qu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est

celui qui ne dit pas de mal des femmes ne les aime point, puisque la manière la plus profonde de sentir quelque chose est d'en souffrir.

Indiquez-moi une maison où l'on cause littérature !

Quel est l'imbécile qui a dit ceci : « Il y a quel-

qu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est



État actuel du pavillon de Flaubert, à Croisset.

« Il a une femme et des enfants... »
Honorabile excuse à toutes les turpitudes.

Arrivés à la cinquantaine, les gens d'esprit font sérieusement ce qui les aurait fait pouffer de rire à vingt-cinq ans.

Ne plus aimer Paris, signe de décadence. Ne pouvoir s'en passer, marque de bêtise.

Les savants se décernent le titre d'écrivain aussi facilement que les poètes s'attribuent celui de penseur.

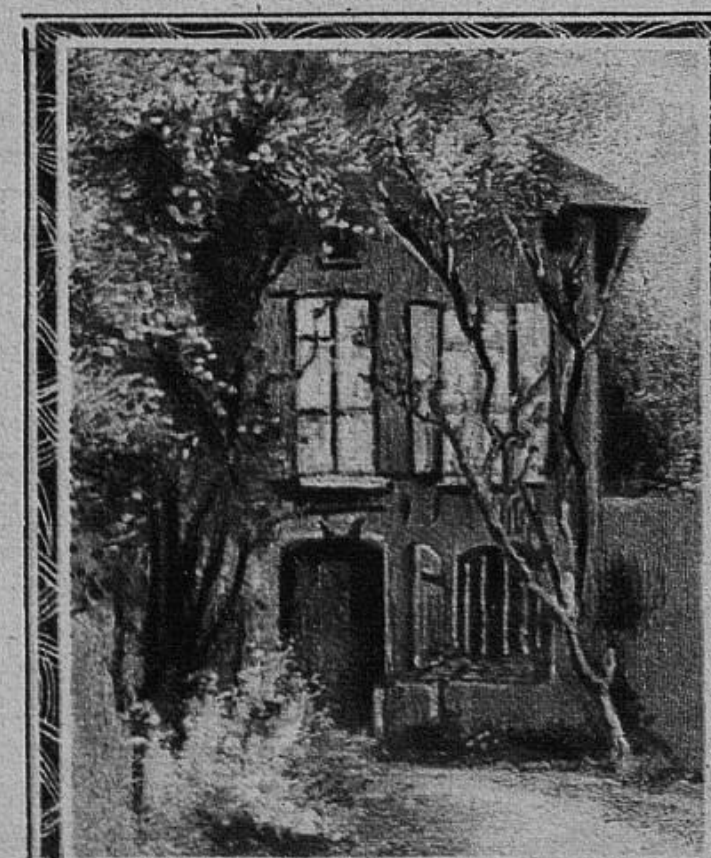
Il y a dans toute indignation une faute de jugement, une envie sourde — et une vertu.

GUSTAVE FLAUBERT.

Documents communiqués par M. Georges-A. Le Roy, conservateur du Musée Flaubert, à Croisset, et par M. le marquis de la Soudière.



Maison des grands-parents de Flaubert, Rue du Petit-Salut, à Rouen.



Le pavillon, vu du jardin.
Dessin de Caroline Commanville.



Le Perroquet Amazon, qui servit de modèle pour *Un Cœur Simple*.

Comment on entre dans la Russie rouge

III (4)

ON AURAIT DIT qu'à mesure que j'avancais, l'air de la Russie se raréfiait. Je recevais, à mon insu, le baptême du bolchevisme. J'avais déjà une main sur la nuque.

Trente-sept kilomètres du front à Pétrograd. Ce ne sera pas long. Nous voici dans un wagon pourri.

— Chouvalovo ! J'approche ! me dis-je.

Je n'approchais pas, j'étais arrivé.

— Camarade, fit un homme, me frappant sur l'épaule, descendez ici.

Je ne connaissais pas ce personnage. Il venait de monter dans le compartiment.

— Je ne suis pas encore au but. Je vais à Pétrograd, fis-je.

— Nous vous connaissons. C'est un ordre.

Descendons. Me montrant aussitôt deux gosses qui chargeaient mes valises, il ajouta :

— Suivez les camarades.

Et il disparut. Je suivis. Les « camarades » ne s'arrêtaient pas. La nuit était presque entièrement venue.

— Est-ce qu'ils me conduiraient à Pétrograd à pied ?

Deux « datchas » jumelles. C'est là que l'on va me « déposer ». Les gosses poussent une porte, déchargent leur fardeau, me laissent et s'en vont. Il fait nuit et noir. Je suis dans un couloir.

Je me promène, frappe aux portes. Rien. Le cou tendu, du bas de l'escalier, je crie :

— Il n'y a personne ?

Personne. Je monte au premier. J'appelle.

— Alors, c'est le désert ?

Rien. Pas un écho. Bizarre !

Ne nous frappons pas. Asseyons-nous. Nous en verrons d'autres !

Un pas. J'entends un pas. Je me dresse. Alors, s'échappe un cri. Ma silhouette, surgissant dans l'ombre, vient d'effrayer quelqu'un. C'est une dame. Elle porte une lanterne.

— Pardon, madame ! fis-je. Pardon deux fois, pour vous avoir surprise et pour me trouver ainsi chez vous.

— Vous n'êtes pas chez moi, dit-elle. C'est moi qui viens me mettre à vos ordres. Je parle le français. On vient de me faire sortir de prison pour vous servir.

La dame avait les cheveux tirés d'une femme qui depuis longtemps ne connaît plus la coquetterie. Elle était mise misérablement ; mais, pour dire son passé, elle avait, ce dont personne ne pouvait la dépouiller, son grand air.

Je lui demandai ce que je faisais ici, si elle le savait.

— Oui, répondit-elle, que faites-vous ici ? Vous quittez Paris pour venir ici ? Paris ! murmura-t-elle, se recueillant.

Je cherchai des bougies dans mon sac (« dans quinze jours, vous nous bénirez ! », m'avaient dit les rescapés. Je n'attendais pas quinze jours !). Il fit un peu plus clair. Cette dame me regardait du même regard que les autres Russes rencontrés en chemin.

— Pourquoi me regarde-t-on comme un phénomène, madame ?

— Mais, dit-elle, vous avez un pardessus, de



Lénine et sa femme.

vraies chaussures, une vraie chemise, un vrai faux-col ! Vous n'avez pas encore l'air d'un chien battu. Vous êtes tout l'ancien temps !

— Ici ? demandai-je.

Elle se contenta d'abaisser douloureusement les paupières...

Soudain, comme voulant chasser un fantôme, elle se réveilla.

— Avez-vous du thé, du sucre ? dit-elle. Moi, je puis vous prêter une petite lampe.

Elle disparut, alla chercher l'instrument dans sa prison, revint.

— J'ai mieux que du thé et du sucre.

J'ouvris tout grand le sac.

Elle s'exclama :

— Du pain blanc !

— A table ! dis-je.

— Non ! fit-elle.

Elle repoussa vingt fois ce que je lui offris et qu'elle caressait du regard et du souvenir.

— On le saurait, répétait-elle.

— Eh ! dis-je, manger du pain blanc n'est cependant pas un crime contre-révolutionnaire ?

— On le saurait !

Nos bougies ne faisaient qu'une faible lumière. Le vent menait un assez joli vacarme dans le bois et venait siffler sur le toit de la « datcha ». Et nous ne vous cacherons pas que c'était une de ces soirées où l'angoisse n'est pas loin du cœur.

Avidement, mon étrange compagne me posait des questions :

— Lave-t-on toujours le linge, à Paris ?

— Quelle idée ! faisais-je.

— Alors, il y a encore des voitures qui circulent et on peut les prendre pour sortir ?

— Mais...

— Il y a encore des magasins ?



Une famille russe sous le nouveau régime.

— Madame, disais-je, vous avez faim, je le vois ; mangez.

— L'habitude en est prise. Nous n'avons plus faim, maintenant.

Elle continuait :

— Alors, on peut rendre visite à ses amis ? recevoir des lettres ? tenir les propos que l'on veut ?

Et, le cœur alors éclatant :

— On peut dormir en paix dans son lit, sans être réveillé par d'affreuses mains qui vous secouent et qui viennent perquisitionner ! per-qui-si-tion-ner !

Elle voulut prévenir ses larmes et changea de ton.

Passant rêveusement ses doigts sur ses cheveux lisses, gracieuse, elle demanda :

— Alors, on peut encore se faire coiffer, à Paris ?

L'in vraisemblable tête-à-tête dura jusqu'à trois heures du matin. Quand la conversation tombait, outre ce fameux vent, on entendait des colonies de rats qui menaient une folle sarabande dans l'étage. Elle ne me dit ni son nom ni son crime. Quand je lui parlais de la Russie de Lénine, elle ne répondait pas et me faisait comprendre que même lorsqu'il n'y a que des ombres, il faut prendre garde à ce que l'on dit dans cette Russie où j'arrivais.

A trois heures, elle se leva. Elle devait rentrer, — rentrer en prison.

— Pourquoi, à trois heures ? demandai-je.

— Un ordre ! répliqua-t-elle.

Je tirai un flacon d'eau de Cologne de ma valise. Elle n'avait rien voulu accepter, ni pain, ni beurre, ni sucre. Elle avait eu peur. Je lui tendis le parfum. La tentation, cette fois, était trop irrésistible. Tant pis ! Elle le saisit rapidement, le glissa dans son corsage.

— Merci, dit-elle.

Elle eut deux larmes.

— Bonne chance, madame !

Sur une chaise-longue poudreuse, au milieu du steeple-chase des rats, s'acheva ma première et mystérieuse nuit de Russie. Je l'avais vécue dans l'antichambre de la prison. Où passerais-je la seconde ? Au matin, vers neuf heures, la maison s'anima. Le camarade commissaire, flanqué du camarade interprète, venait m'interroger. Ils me demandèrent si j'avais « fait » une bonne nuit. Alors, je compris que j'avais reçu une hospitalité de choix.

— Combien avez-vous d'argent ? ajoutèrent-ils aussitôt.

Je leur répondis que, depuis la veille, au taux du change, j'étais millionnaire et que c'était une bien forte sensation. Ils sourirent de mon innocence et me firent préciser la somme en francs.

— A quel parti politique appartenez-vous ?

Je dus leur répondre que je ne savais pas. Et je leur parus un pauvre garçon.

— Pourquoi venez-vous en Russie ?

— Parce que Litvinoff me l'a permis.

— Et votre but ?

— Voir.

— Eh bien ! rit le tout-puissant commissaire, vous voyez que l'on ne vous a pas encore mangé. Je l'en remerciai.

Et, m'ayant sérieusement toisé de haut en bas :

— Allons, on va vous faire conduire à Pétrograd !

Voilà, monsieur Adolphe Brisson, comment on entre dans la Russie rouge.

ALBERT LONDRES.

VOYAGE
EN ZIGZAGSNOS ÉCRIVAINS
PARLENT LIBREMENT

M. Henry Bataille



M. Henry Bataille.

J'AVAIS DÉPASSÉ le château de Malmaison, et, dans les allées du parc, je ne trouvais personne, par ce dimanche de novembre, qui pût m'indiquer la villa de M. Bataille. Alors, d'instinct, au premier tournant, je suis allé là où il y avait le plus d'arbres. C'était bien là, au haut de la côte, devant des horizons élargis... Je trouvai l'auteur de *Poliche* et de *La Possession* travaillant à une lithographie de M^{me} Yvonne de Bray, d'après une sanguine signée de lui, dont il exécutait, au jugé, un agrandissement sur la pierre. Et M. Henry Bataille me parla d'abord du grand artiste qu'est Chéret.

M^{me} de Bray entrait avec, grimpant sur sa jupe, un charmant ocelot de trois mois, petit fauve mexicain qui tient du chat et du jaguar et dont la fourrure mouchetée a la finesse et la douceur du chinchilla. Sa jeunesse joueuse et familière ne déparait pas sa beauté, et M. Henry Bataille se mit à me parler amoureusement des bêtes...

M. Bataille fut peintre et poète avant d'être auteur dramatique. Mais il est resté poète et peintre, depuis qu'il est auteur dramatique ; n'est-ce pas là que réside le secret de son art qui épouse la vie ? L'œil du peintre, impitoyable, observe tout, la lumière comme les ombres, la blancheur comme les taches ; mais l'âme du poète rend à ces observations cruelles la patine qu'elles ont dans la vie. La lucide conscience qu'elle a, cette âme, de la dureté des causes, lui suffit à créer l'atmosphère d'indulgence passionnée et de pitié généreuse dans laquelle évoluent les créatures humaines du dramaturge...

Très sobre de gestes, M. Henry Bataille parle lentement, d'un peu haut, d'une voix douce et neutre qui semble n'attacher d'importance à rien ; et c'est à peine si la curieuse petite Tanit, en voyage autour de la chambre, peut, de temps à autre, déplaçant un bibelot d'un coup de patte, troubler une demi-seconde la souriante sérénité de son maître.

— Ce que je pense de notre époque ? Permettez-moi un préambule. Je crois que ce qu'on appelle en art un mouvement s'étend sur une période de trente à quarante années, et qu'il devient possible de porter un jugement sur sa signification quand apparaît celui qui va lui succéder. Nous devons être, aujourd'hui, à la fin d'une de ces périodes. A ces heures-là, on a la surprise de constater que les artistes qui passèrent pour des rivaux, défendant chacun

DANS LA RÉPUBLIQUE
DES LETTRESDES GENS ET DES CHOSES
D'AUJOURD'HUI (*)

une esthétique différente, étaient, au contraire, très près l'un de l'autre et que, seules, des divergences de détail, abusivement grossies, les séparaient. Quel exemple plus frappant pourrais-je vous en donner que celui d'Ingres et de Delacroix, dont les meilleures toiles, aujourd'hui rassemblées dans une même salle du Louvre, loin de s'opposer, semblent se compléter et indiquent, en tout cas, d'une façon si nette qu'elles ont été conçues à une même époque ! Une erreur de même ordre fait attribuer souvent à un seul homme la grandeur d'une époque et d'un siècle. On dit, couramment, le siècle de Voltaire, le siècle de Hugo ! Or, la grandeur d'une époque n'est pas faite du génie d'un seul homme, si haut soit-il. Elle n'est faite que d'additions.

» Eh bien ! le total général obtenu, aujourd'hui, à la fin de la période commencée, si vous voulez, en 1885, me permet de la caractériser. Une parenthèse, ici, je vous prie, pour indiquer que ces constatations n'ont, bien entendu, qu'une valeur d'hypothèses, car si la solitude a développé en moi le goût des idées générales, elle n'a cessé de me rappeler la vanité et le néant de l'absolu. Je crois que c'est une époque *décorative* que nous venons de traverser. C'est à dessein que j'emploie ce mot. En musique, en peinture, dans les lettres, au théâtre même, nous avons vu le décor empiéter sur la vie, et la faire oublier. Une partition comme *Pelléas*, et je la cite précisément parce qu'on sait que je l'aime, ne marque-t-elle pas comme une régression vers quelque chose de purement décoratif, vers quelque chose d'où le « sens humain » est exclu ? Les tableaux, eux, rentrent dans le mur. Qu'avons-nous vu sur ces toiles ? Les mêmes jeunes filles accoudées en rêvant, les mêmes jardins, les mêmes intérieurs, vus il y a soixante ans, avec cette différence, pourtant, que de plus en plus la couleur remplace la pensée. Plus rien, maintenant, sur une toile pour éclairer un visage, — songez aux *Pèlerins d'Emmaüs*, par exemple, vous me comprendrez, — mais du rouge, du vert, du jaune pour tenter de surprendre le profane au passage. Dans les lettres, nous avons assisté au triomphe d'une littérature purement descriptive qui a gâché, qui a faussé les meilleurs livres. Sous l'avalanche des détails, le mouvement, la ligne de l'œuvre, ont été perdus. L'énergumène qu'est Léon Daudet vous a dit, malheureusement, une chose juste en ce qui concerne Flaubert. Le sens de l'humain a souvent manqué à ce grand écrivain. L'abus de la description nuit à un livre comme *L'Education Sentimentale*, si beau, si vrai chaque fois où paraît M^{me} Arnoux, si fatigant, si loin de la vie quand Flaubert travaille dans le document. L'influence de Flaubert, comme celle de la littérature russe, et de Tolstoï en particulier, nous a donné les romans dont je vous parlais tout à l'heure. S'écartant davantage du réel, on en est même venu, sous prétexte de moder-

nisme, à sacrifier l'expression aux moyens. Et l'on a vu bruyamment triompher cette ferblanterie des mots qui étourdit et intimide jusqu'à des gens sérieux !... Art nouveau, cela ? Allons donc ! sourit M. Bataille, tandis que deux petits arcs de cercle coupent comiquement chacune de ses joues ; les futuristes ne sont que des romantiques qui viennent de découvrir le chemin de fer !... Vous devriez bien m'interroger un peu, s'interrompt-il une minute ; j'ai l'air de faire une conférence... »

J'obéis :

— Ne croyez-vous pas, pourtant, que des écrivains comme Dorgelès, Arnoux, Giraudoux...

— Que si ! proteste avec violence M. Bataille, et heureusement ! A ce point de vue de la synthèse, à laquelle on revient, et qui re-lègue déjà au loin la forme caduque du roman, il est hors de doute que nous assistons à un essai de renouvellement. Aux noms que vous citez, on peut ajouter celui de l'auteur de *Maria Chapdelaine* et celui d'Henri Duvernois, dont les contes sont si riches de substance. Mais remarquez qu'on commence seulement à s'évader du *décoratif*. Le cinéma lui-même subit l'influence pernicieuse, et il en est d'autant plus gêné qu'il la subit au début de son âge, tandis qu'il fait ses premiers pas. Non seulement il a été, lui aussi, la victime des chercheurs, des coupeurs de cheveux en quatre, et d'ouvriers qui croient indispensable, quand, par exemple, une dame vient en visite chez une amie, de nous la montrer descendant de voiture, montant les marches du perron, et laissant son manteau au domestique qui la conduit, par une longue enfilade de pièces, jusqu'à celle où lit sa maîtresse, non seulement, là aussi, l'abus du détail nuit à l'harmonie de l'ensemble, au plan central du scénario, mais encore le cinéma a pâti de l'inconscience des régisseurs qui, comme au théâtre naguère, décrétant que le public est idiot et n'aime que les niaiseries, l'ont nourri et le nourriront de films imbéciles, bien qu'il manifeste, ce public, de jour en jour davantage, son amour de la vérité dans tous les domaines.

» Mais ne croyez pas que je considère cette période dont je viens d'essayer d'accuser le caractère *décoratif* comme une période de décadence. Car je ne crois nullement, je vous l'ai dit tout à l'heure, que c'est une période qui commence ; je crois, au contraire, que c'est une période qui finit, à laquelle, inévitablement, va succéder une période de réaction. Ce qui arrive devait logiquement arriver. Les naturalistes et les symbolistes devaient nécessairement nous conduire à Cocteau. Les impressionnistes devaient inmanquablement aboutir à Picabia. C'est la dernière vague qui vient mourir sur le rivage. Il n'y a là ni de quoi sourire, ni de quoi s'indigner, constate M. Bataille, ce n'est qu'un mouvement qui agonise... Les artistes de cette période ont voulu suivre de si près la vie, soucieux de ne rien négliger,

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 octobre 1921.

même d'infime, qu'ils l'ont oubliée tout à fait, et que, par terreur de la synthèse, ils se sont noyés dans l'analyse et dans les détails. La réaction inévitable est probablement commencée », achève posément M. Bataille.

— Mais, fis-je, et le théâtre ?

— Si je n'en ai pas parlé plus tôt, c'est que c'est précisément au théâtre que se manifeste déjà, depuis quelque temps, la réaction. Nous avons vu qu'elle apparaît dans les lettres. Mais, au théâtre, il y a plusieurs années qu'elle triomphe. Je sais, on dira que je suis orfèvre. Cela empêche-t-il la vérité d'être la vérité ? Qu'on compare l'époque des Dumas, des Pailleron, des Scribe, des Augier à celle d'aujourd'hui. Pourra-t-on nier qu'il y a quelque chose de changé ? Nous travaillons dans un art neuf, j'insiste, à ses débuts, nous travaillons hors la convention, en plein humain. Certes, nous avons profité de ce qu'ont apporté nos devanciers, et le plus souvent sans le savoir. Delacroix, quand il peignait, se souvenait-il de Géricault ? Mais nous travaillons en plein humain. Avec le consentement et l'approbation du public (car si celui-ci remplit les salles où l'on donne des inepties et des platitudes, il remplit aussi celle où l'on joue *Le Passé*, et c'est assez significatif), nous avons substitué à l'intrigue l'étude d'un caractère et d'une passion. Et si, avec l'intrigue aux combinaisons limitées, on pouvait croire clos, en effet, le cycle des situations dramatiques, avec l'étude des caractères et des passions pour seul but, sans autres règles que le vrai, nous avons élargi le champ d'action des dramaturges de demain. Nous aurons été des indicateurs et des ouvriers de portes, s'anime, sans gestes, M. Bataille... Seulement, reprend-il plus calme, le théâtre est un art dont il faut apprendre lentement les lois. Je m'excuse de parler de moi, mais je ne suis parvenu que tard à m'en sentir l'esclave émancipé. Il faut tout faire par soi-même au théâtre. Mais aussi, étant donné la faveur dont nous jouissons auprès du public, quels résultats immenses ne nous est-il pas permis d'espérer ! Et, pour vous dire tout en un mot, y a-t-il deux arts qui puissent à la fois procurer cette sensation fernaire et complet : l'émotion de pensée, l'émotion de faits et l'émotion de sentiments ? Il n'y en a qu'un, c'est le théâtre, conclut nettement M. Henry Bataille, tandis que Tanit, qui a le sens du rythme, s'immobilise sur son épaule.

Le crépuscule est venu. M. Bataille et M^{lle} de Bray font quelques pas avec moi pour me mettre dans le bon chemin. Mais le frileux petit fauve ne nous a pas suivis.

— Il a horreur de la nature, constate, d'ailleurs, M^{lle} de Bray, et ne quitte pas l'appartement.

— Qui sait, songe tout haut M. Bataille, c'est peut-être lui qui nous tuera... Un matin, en dépliant le journal, vous lirez : « M. Bataille et M^{lle} de Bray éventrés par un jaguar... » Et vous pourrez publier vos souvenirs sur le criminel..., ajoute-t-il en riant.

J'ai ouvert mon Larousse, en rentrant. J'ai lu : « L'ocelot (*felis pardalis*), félin de taille moyenne..., se laisse apprivoiser. » Innocente et belle Tanit, tu perds un peu de ton prestige, mais nous y gagnons au moins quelque sécurité...

M. Pierre Mac-Orlan



M. Pierre Mac-Orlan.

tendais une impression de grandeur, j'ai reçu seulement celle d'une monotone promenade dans un musée. Dans cette petite ville où l'on travaille fiévreusement et où les nouveaux quartiers semblent surgir à commandement, je constatai, avec regret, qu'on avait préféré, pour y bâtir, la vallée encaissée à la colline. Mais cette charmante cité, déjà célèbre, ne m'a point déçu, elle vaut mille fois mieux que sa réputation. Et dans ce grand havre où le trafic est énorme, et dont chacun m'avait dit que Mercure y régnait en maître, je n'ai trouvé qu'Orphée devant la mer, avec, il est vrai, un caducée en main, mais un caducée qui avait la noblesse d'une lyre.

Au pays de M. Pierre Mac-Orlan, j'ai eu une autre surprise, et je voudrais vous la faire partager. Le plan définitif de sa ville, M. Mac-Orlan ne l'a pas encore achevé. Mais comme on respire, chez lui ! Il n'a pas commis l'erreur de construire dans un bas-fond. M. Mac-Orlan est un homme qui a soif d'horizons ; ceux qu'on découvre de ses coteaux sont parmi les plus curieux que j'ai contemplés.

Au physique, entièrement rasé, très allant, les gestes et le langage d'un être que la vie a trempé en le rudoyant, l'auteur d'*A Bord de l'Etoile Matutine* et de *La Cavalière Elsa*, avec ses lunettes d'écaille et son visage coloré, fait songer à un jeune explorateur.

Et voici ce qu'il m'a dit :

— L'époque que nous traversons est une période d'enfancement. Je ne sais pas ce qu'elle prépare, et je ne vois pas où nous allons. Mais il est impossible, étant donné la puissance de ce travail de lente gestation dont nous sommes les ouvriers inconscients, qu'elle n'annonce pas des temps plus grands et sans doute plus riches que ceux de la Renaissance. Je cite la Renaissance pour accuser l'importance du mouvement, et nullement pour en indiquer l'esprit, car l'ombre est encore épaisse, et l'on n'y distingue rien, sinon que quelque chose de « nouveau », tout à l'heure, en surgira.

Ayant ainsi alléché ma curiosité, M. Mac-Orlan la satisfait par cet exposé sincère, et peut-être prophétique (*Les Annales* de 1970 nous l'apprendront) :

— Je crois que, d'ici quelque temps, le littéraire, l'écrivain, l'homme de lettres, ne seront plus que des personnages de sixième ou de septième plan. Je crois que la littérature, telle que nous la comprenons et la goûtons encore aujourd'hui, cédera la place à autre chose. Que deviendra-t-elle, la littérature ? Nous en parlerons tout à l'heure. Laissez-moi d'abord vous dire pourquoi je pense qu'autre chose lui succédera :

» L'humanité a toujours eu besoin, pour parler un langage vulgaire, d'une ration de

sensibilité et d'une ration d'imagination. Tout à tour, jusqu'au siècle dernier, les romanciers, et plus particulièrement les poètes, lui avaient apporté cette nécessaire double ration. Or, aujourd'hui, ce n'est plus vers eux qu'elle se tourne, mais vers les hommes de science. Les ouvrages scientifiques commencent à jouir d'une faveur que des romans ne connaissent plus. L'exemple du livre d'Einstein n'est pas probant, parce qu'il doit en grande partie son succès au snobisme. Je l'ai lu, sans y rien comprendre, et je pense que dix-neuf mille neuf cents sur ses vingt mille acheteurs n'ont pas été plus heureux que moi. Cependant, vingt mille personnes l'ont acheté, la moitié peut-être l'ont ouvert et le quart, sans doute, feuilleté. Cette curiosité scientifique, n'est-ce pas significatif ? Une indication plus nette, c'est le tirage de ces ouvrages à couverture rouge, publiés par Flammarion. Dixième mille, onzième mille, douzième mille, lisez-vous sur les couvertures. Ici, il ne peut plus être question de bluff. On ne « lance » pas ces livres. Les gens qui les achètent ne les achètent pas pour montrer qu'ils les ont, mais pour les lire ; et, cependant, la grande majorité des lecteurs n'a pas d'initiation mathématique qui lui permette de tirer un profit matériel de sa lecture. Aussi n'y cherche-t-elle pas un profit matériel ou technique, mais un profit spirituel ; elle y cherche ses rations de sensibilité et d'imagination, comme elle les cherchait hier chez les poètes qui ne la nourrissent plus assez substantiellement à son gré.

» Parallèlement, dans le domaine artistique, nous assistons à une évolution symptomatique. Le cubisme n'est pas une plaisanterie. Les cubistes ne savent probablement pas où ils vont, ni à quelle influence ils obéissent, mais il est aujourd'hui indéniable que leurs œuvres tentent de chanter (je ne dis pas qu'elles y réussissent, mais qu'elles le tentent) ce que j'appellerai la « poésie géométrique, la poésie des mathématiques pures ». Ici, j'éprouve le besoin de vous dire que je parle contre mon goût. Je suis un traditionaliste passionné, un admirateur farouche des grands maîtres de notre langue, et je reste tout à fait insensible aux beautés cachées du cubisme. Mais il faut être loyal. Il ne sert à rien de fermer les yeux. Il se passe quelque chose ! Les lecteurs qui achètent les œuvres de Le Dantec, d'Oswald, de Blaringhem, de Dastre, sont mus, vraisemblablement, par la même obscure volonté qui pousse, sur la toile, certains artistes à chercher le sens poétique des mathématiques pures. C'est ainsi que je suis conduit à penser, je vous le répète, au rebours de mes goûts et tout à fait à contre-cœur, que ce sens poétique des mathématiques pures existe, que quelques-uns, déjà, peut-être, l'ont pénétré, et qu'il est fort possible que nous serons, nous les réactionnaires, les premiers stupéfaits des résultats obtenus, quand cet art, sorti de l'œuf, aura trouvé ses règles et ses assises.

» Considérez, sur la jeune génération, l'influence très profonde des quelques écrivains contemporains, subissant probablement le charme étrange qui se dégage des lignes, des cercles et des plans. C'est extrêmement significatif. Regardez, par exemple, le *Paludes* d'André Gide. Impossible d'imaginer une littérature plus antipathique. Cela offre quelque chose de fuyant et de coupant à la fois. On a l'impression, en le lisant, de mordre dans une pomme de bois. On essaie d'un autre côté : c'est la même chose. Et, pourtant, la jeunesse littéraire ne se rebute pas. André Gide est un de ceux qui l'influencent le plus nettement.

» Nous allons vers quelque chose d'inconnu et de très grand, insiste M. Mac-Orlan. Qu'on me comprenne bien. Je n'ai nullement l'intention d'exprimer que nous assistions actuellement aux premières manifestations d'une littérature et d'un art nouveaux. La gestation est à peine commencée. Nous sommes encore dans le chaos. Les germes qui, ici et là, affleurent la terre, on ne sait encore si ce sont des cellules vivantes ou des cellules mort-nées. Mais cette agitation extraordinaire dont nous sommes à la fois les ouvriers et les témoins est, à mon avis, l'indiscutable prodrome du mouvement inconnu qui se prépare.

» Ainsi, poursuit M. Mac-Orlan, sans prendre le temps de souffler, dans la fièvre de son argumentation, vous voyez déjà qu'à mon sens la littérature, telle que nous la concevons aujourd'hui, est impérieusement sollicitée, sous peine de mort, de s'adapter progressivement à de nouvelles conditions d'existence. Donc, deux camps. D'une part, celui des écrivains qui évolueront et dont le style s'imprégnera peu à peu et de plus en plus d'esprit et de poésie scientifiques. D'autre part, celui des

écrivains qui, fermés à la poésie des calculs intégraux, s'adresseront vraisemblablement au cinéma. Le cinéma, hier encore entre les mains des ânes (si vous me permettez cette image), commence seulement à intéresser des écrivains véritables. Le roman-cinéma, qui n'est aujourd'hui qu'ineptie et que démarquage, est susceptible de devenir une formule littéraire nouvelle, appelée peut-être à triompher dans cinquante ans. »

Il faut me limiter. J'aurais pourtant aimé répéter ce que M. Mac-Orlan m'a dit au sujet des écoles littéraires, par exemple, et que je ne puis qu'indiquer :

— Ce n'est pas avec des œuvres qu'on fonde une école, mais avec des palabres, des articles et des manifestes. Or, on ne palabre et on n'élabore les manifestes qu'au café. Et nous n'allons plus au café. Nous restons chez nous ; nous travaillons, nous rencontrons nos meilleurs amis une ou deux fois par an...

Et nous n'allons plus au café. Je ne sais si l'on sera de mon avis, mais il me semble que c'est M. Pierre Mac-Orlan qui, sous une

forme humoristique, donne la plus frappante explication de la disparition sinon des écoles, du moins des manifestes littéraires...

(A suivre.)

ANDRÉ LANG.

A LA FRANCE

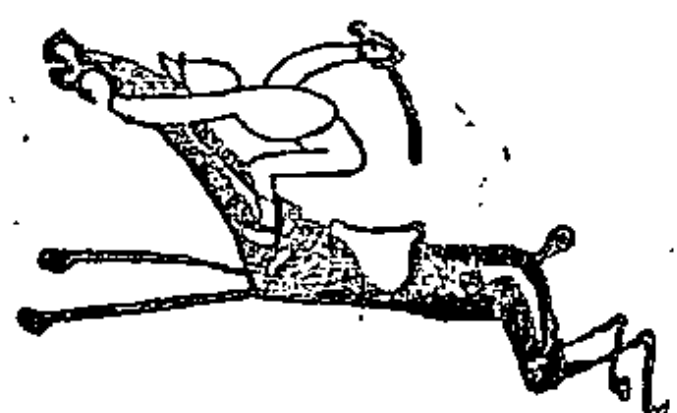
*Les monts du Gabardan et les roches celtiques
Se couvrent au printemps des mêmes boutons-d'or.
Ton image revit à soi-même identique,
Des rives de la Vire aux neiges du Vercors.*

*Chacun de tes aspects et de tes différences
Concourt à l'harmonie où viennent aboutir
Tes forêts, tes étangs et tes landes, ô France,
Où le lierre s'enroule au flanc roux des menhirs.*

*Et ce sont les leçons de ton calme génie :
Parcs coupés de canaux, jardins du gai-savoir,
Qu'étes-vous auprès d'eux, ô terres de fées,
Qu'en songe, quelquefois, nous pûmes entrevoir ?*

*Puisse le vent profond qui mène les marées,
France, en de sourds ressauts, vers tes côtes d'azur,
Emporter jusqu'au ciel les strophes inspirées
De ceux qui t'ont voué quelque poème pur.*

PIERRE BENOIT.



PROPOS SUR LES SPORTS



Le Chaos dans les Sports Féminins

LES SPORTS FÉMININS, qui ont brûlé les étapes pour gagner la faveur du public, sont en train de payer la rançon du succès. Le clan des pontifes, à l'affût des titres, des bouquets et des rubans, a décidé de mener le mauvais combat. M^{me} Milliat, apôtre convaincue et respectée, avait créé une fédération qui marche à merveille et dont les résultats ont une rare éloquence. Mais un homme, qui s'était faufilé dans cette organisation, fut prié de s'en aller ; battu et pas content, il alla créer un foyer dissident dans une assemblée orthodoxe. Il trouva des personnes qui, l'aimant peut-être, le suivirent, puisque nouvelle fédération signifiait places à prendre, dignités à s'attribuer, zim ! boum ! boum ! et compagnie ! Le sport importait peu ; ce qui primait, c'était le tapis vert générateur de palabres et d'honneurs : le jeu de la poupée ou des soldats de plomb pour grands enfants.

Tout fut mis en œuvre pour obtenir le succès. Le choix des procédés ne fut pas toujours chevaleresque. Qui veut la fin ne regarde pas les moyens. La réussite — fine psychologue — refusa de collaborer à cette campagne. Et, en séance publique, à la Sorbonne, le secrétaire de l'invalidé fédération dut avouer que la 3 F. S. A. n'était pas agréée, qu'elle n'avait pour ainsi dire rien en caisse, qu'elle comptait une vingtaine de Sociétés.

Remarquez qu'au contraire, la Fédération Milliat (la F. S. F. S. F.) est riche, qu'elle possède cent deux clubs régulièrement inscrits et qu'elle progresse chaque jour.

Or, en un Congrès où la question n'était pas portée à l'ordre du jour, la fusion de la 3 F. S. A. débile avec l'Union des Sociétés de Gymnastique Féminines fut décidée, mais non point votée. Était-ce régulier ? Contentons-nous de prouver qu'il s'agissait là d'une perfide manœuvre politique, désastreuse pour l'U. S.

G. F., mais si profitable pour la 3 F. S. A. presque mort-née.

L'Union des Sociétés de gymnastique et des Sociétés de sports aurait pu être pourtant intéressante, si elle avait été établie de façon sérieuse pour l'idée et non point avec fantaisie, sous le manteau, sournoisement.

Elle avait même été envisagée dès 1917, date de la création de la F. S. F. S. F. Au début de 1920, M. Podesta, président des Sociétés Françaises de Gymnastique Féminines, se rendant compte de l'intérêt d'un seul groupement puissant, entra en rapports avec M^{me} Milliat. Au Congrès de 1920, le principe de ces fusions fut adopté. Trois délégués furent désignés par l'Union, trois par la Fédération Milliat. Hélas ! M. Podesta mourut, et ses idées saines et logiques ne furent pas suivies par ceux qui auraient dû respecter en même temps sa mémoire et ses projets.

Les délégués de la F. S. F. S. F., malgré leur insistance, ne purent jamais se réunir avec ceux de l'Union. Les questions personnelles primaient et l'intérêt de la santé de la femme était notoirement oublié par les pontifes aux abois. L'Union, aujourd'hui, piétinant les idées de son regretté président, et après avoir désapprouvé le programme de la F. S. F. S. F., malgré la large place prévue pour l'éducation physique, s'allie à un groupement où le sport seul est pratiqué. C'est à n'y rien comprendre !

Dans toutes ces questions de boutique, et surtout d'arrière-boutique, le mobile poursuivi est oublié. L'idée passe au second plan. C'est la lutte des petites chapelles qui veulent se donner l'aspect de cathédrales. Elles ne trompent qu'elles-mêmes. Le gardien du sérail de la fédération dissidente a-t-il compris que sa présence était un attentat au sport ? Peut-être. Toujours est-il qu'il vient de donner sa démission. Il est, selon son expression, rentré dans le rang, ce rang pour lequel il était trop jeune en 1870 et trop vieux en 1914 ! C'est pour-

quoi il fit seulement la guerre que son courage l'autorisait de faire : il entra en lutte contre les femmes. Sa disparition va mettre, cependant, un peu de clarté. Lui qui troublait l'ordre et la paix, comme les grosses mouches en été, va peut-être permettre, maintenant qu'il est parti, une entente indispensable au sport féminin.

Les succès de la F. S. F. S. F. ne se comptent plus. Ce groupement a attiré à lui tous les concours intéressants, et quotidiennement sa puissance augmente. En face, la 3 F. S. A. a voulu se donner des attitudes, faire de la concurrence, mais est tombée dans la basse parodie. Puis, l'Union des Sociétés de Gymnastique est arrivée. Elle a écouté complaisamment les propos perfides. Elle s'est alliée avec la 3 F. S. A. Qui pâtira de cet état de choses ? L'U. S. G., dont la force ne sera pas augmentée et dont l'autorité, qu'on se plaisait à reconnaître, est tachée par cette manœuvre basement politique.

M. Cazalet, dans un de ces discours pour lesquels les banquets ont été créés, avait déclaré :

« Dans les rues de la capitale tchèque, nous avons pu assister au défilé impressionnant de plus de 60.000 femmes et jeunes filles gymnastes revêtues d'un costume chaste et digne. Et notre but sera atteint le jour où, en France, nous pourrions en faire autant. »

Si c'est pour obtenir ce décevant idéal que l'U. S. G. s'est alliée à la 3 F. S. A. et à ses vingt Sociétés, nous croyons qu'elle a fait fausse route. Il est vrai que ce défilé dans les rues, qui constitue le « but » de l'Union des Sociétés de Gymnastique Féminines, nous donne à réfléchir quand nous parlons sport ! Nous préférons presque le gâchis actuel à une entente où la mascarade serait reine..., reine de Mi-Carême !

JACQUES MORTANE.



Le Cœur des Autres

Pièce en trois actes de GABRIEL MARCEL, représentée pour la première fois au Nouveau-Théâtre, le 17 mars 1921 (1)

ACTE III

Même décor. Quelques mois plus tard.

SCÈNE PREMIÈRE

DANIEL. — Je vous assure que je suis très touché que vous ayez tenu à venir confirmer l'appréciation que j'ai pu lire ce matin dans *Aujourd'hui*.

PAUL THOMAS. — Vous ne me croirez probablement pas, mais je puis vous affirmer que cela a été une joie pour moi de ne trouver à peu près rien dans *L'Enfant Taciturne* qui ne fût à admirer. Au fond, voyez-vous, vous avez toujours eu en moi, sans vous en douter, un partisan convaincu.

DANIEL, riant. — J'avoue, en effet, ne pas m'en être douté.

PAUL THOMAS. — Qui sait si mes sévérités d'antan n'ont pas contribué à vous acheminer vers l'art direct et sobre que nous admirons dans *L'Enfant Taciturne*?... Mais, dites-moi, ne pourrai-je avoir l'honneur d'être présenté à M^{me} Meyrieux?

DANIEL. — Si elle est là, elle sera certainement heureuse de faire votre connaissance. Vous permettez? (Il va à la porte et appelle.) Rose, es-tu là? M. Thomas désirerait t'être présenté. (Il revient.) Ma femme vient tout de suite.

PAUL THOMAS. — La rumeur publique veut que M^{me} Meyrieux ait toujours été pour vous une véritable collaboratrice.

DANIEL. — Ma femme a toujours été associée à mes travaux, elle m'a apporté en toutes circonstances un concours inappréciable.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSE

DANIEL. — Je te présente M. Paul Thomas, qui a tenu fort aimablement à venir me dire de vive voix ce qu'il pensait de *L'Enfant Taciturne*.

PAUL THOMAS. — Je crains, madame, de vous avoir quelquefois indisposée dans le passé par les appréciations un peu mitigées qu'il m'est arrivé de porter sur les précédents ouvrages de M. Meyrieux. Mais, cette fois-ci, soyez sûre que je m'incline très bas. Je ne dirai pas que *L'Enfant Taciturne* est un chef-

d'œuvre, c'est une expression un peu galvaudée et qui ne signifie rien; mais j'estime que jamais, jusqu'à présent, M. Meyrieux n'avait trouvé ces accents directs, cette force et cette simplicité dans l'expression. Avec cela, la donnée est neuve... Ce que je préfère peut-être, c'est la scène du premier acte, où votre héroïne manifeste le désir d'adopter l'enfant naturel de son mari. Vous êtes un des seuls qui ayez su peindre une honnête femme sans nous la rendre odieuse ou, pour le moins, insupportable : votre Thérèse est admirable. (À Rose.) Je pense que votre sympathie lui est acquise, madame?

ROSE, avec sécheresse. — Il m'est difficile de vous répondre, monsieur; les personnages de mon mari ne sont plus des êtres pour moi. Je connais trop chaque détail du texte, chaque variante; ce ne sont pas des gens, mais des rôles.

DANIEL, étonné. — Comment?

PAUL THOMAS. — Mais il y a, dans *L'Enfant Taciturne*, et notamment dans le rôle de Thérèse, des mots qui vous donnent le sentiment d'avoir été dits. Je pourrais vous en citer qui ont pour moi une réalité presque hallucinante; ils ont l'air d'avoir surgi dans une mémoire plutôt que dans une imagination.

ROSE. — C'est extraordinaire... que vous ayez cette impression. Je pense que mon mari est très heureux d'avoir réussi à la donner.

PAUL THOMAS. — Sur le rôle de Gilbert... (c'est bien Gilbert, n'est-ce pas? le nom du jeune homme), il me semble que je formulerais quelques réserves. Il me paraît plus construit. Mais peu importe! Telle qu'elle est, la pièce est des plus remarquables, et il se pourrait que le grand public lui-même fût de cet avis. (Il se lève.) Vous m'excusez, je suis attendu au journal. Madame, je vous présente mes hommages.

ROSE. — Monsieur...

Il sort, accompagné par Daniel, qui revient aussitôt.

SCÈNE III

ROSE, DANIEL

ROSE, avec ironie. — Eh bien! tu rayones?

DANIEL. — Je suis content.

ROSE, comme plus haut. — Allons, tant mieux! tant mieux!

Elle va à la fenêtre et semble s'absorber dans le spectacle de la rue. Daniel va à elle.

DANIEL. — Ah çà! mais, dis-moi, ma chérie... Qu'est-ce qui t'a pris, tout à l'heure?

ROSE. — Comment?

DANIEL. — Tu n'as pas l'air de te douter que ton attitude m'a fortement étonné.

ROSE. — Je t'ai surpris! Ta pénétration serait-elle en défaut?... En somme, tu m'aurais voulue plus dévouée.

DANIEL. — Ne fais pas semblant de ne pas comprendre.

ROSE. — Plus dévouée vis-à-vis de tes personnages d'abord, et aussi de toi-même, et de ce monsieur, qui t'a couvert de fleurs.

DANIEL, brusquement. — Je commence à croire que tu m'en veux d'être heureux.

ROSE. — Je ne suis pourtant pas blasée; voilà un mot auquel tu ne m'as pas habituée!

DANIEL. — Rose! C'est curieux! les autres fois, tu me reprochais d'être trop exigeant, et, maintenant que je suis satisfait...

ROSE, suivant sa pensée. — Du bonheur...

DANIEL. — En somme, qu'ai-je demandé d'autre à la vie que ce qu'elle m'apporte aujourd'hui?

ROSE. — Alors, les éloges du monsieur en jaquette, là, tout à l'heure... Oui, au fond, c'est vrai, que demandais-tu d'autre à la vie?

DANIEL, avec tendresse. — Il ne s'agit pas de toi, tu comprends, parce que, toi, c'est comme la vie elle-même...

ROSE. — Oui, on n'a même pas l'idée de dire merci.

DANIEL. — Sans toi, tu sais bien que j'aurais gâché mon existence. Ce n'aurait été qu'un vaste four.

ROSE. — Si tu veux dire que, sans moi, tu n'aurais pas écrit *L'Enfant Taciturne*...

DANIEL. — Sans toi, ma chérie, sans l'atmosphère de tendresse dont tu m'as entouré...

ROSE. — Possible, mais...

DANIEL. — Quoi?

ROSE. — Si, par hasard, il ne me suffisait pas de t'être indispensable?

DANIEL. — Que voudrais-tu de plus, cependant? Savoir que je dépends entièrement de toi...

ROSE. — Tu dépends de ton boulanger, tu dépends de ton tailleur...

DANIEL. — Mon amour...

ROSE. — Pas ce mot, Daniel! L'amour, cela n'a aucun rapport avec...

(1) Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset, 1921.

Voir Les Annales des 20 et 27 novembre 1921.

DANIEL. — Mieux que l'amour : la tendresse.

ROSE. — Dispensatrice de confort moral et de sujets de pièces.

DANIEL, à mi-voix. — Ah ! nous y voilà !

ROSE. — C'est le rôle honorable dont il faut que je me contente. Le plus beau rôle, peut-être, mais rien qu'un rôle. (*Brusquement.*) Toi, est-ce que tu crois que tu as joué un rôle dans ma vie ? Non, et sais-tu pour quoi ?

DANIEL. — Mais...

ROSE. — Tout simplement parce que je t'ai aimé.

Elle éclate en sanglots.

DANIEL, allant à elle. — Mon cher trésor, est-ce que je ne t'aime pas, moi ? Voyons...

ROSE. — Ah ! je connais : « Sans toi... » Ne recommençons pas, je t'en supplie...

DANIEL, la caressant. — Mais, enfin, que s'est-il passé ?... Cette pièce, c'est avec ton consentement que je l'ai écrite.

ROSE. — M'aurais-tu pardonné de te l'avoir refusé ?

DANIEL. — C'est une autre question. (*Rose a un rire douloureux.*) Du moment où tu me l'as accordé...

ROSE. — Evidemment, c'est très logique. Seulement...

DANIEL. — Maintenant, laisse-moi te dire que, toi qui parles sans cesse de tendresse, de sollicitude...

ROSE. — Sans cesse ! Oh ! Daniel !...

DANIEL. — Trouves-tu très charitable de me causer cette grande peine, en un pareil moment ?

ROSE. — C'est vrai, je te gâte ton bonheur, je sors de mes attributions. Pardon !

DANIEL. — Peux-tu croire que la vue de ton désarroi ne me bouleverse pas ?

ROSE. — Ce n'est pas du désarroi, tu te trompes. Pour la première fois, je vois les choses comme elles sont. Hein ! si une fois, moi aussi, j'émettais une volonté..., ce serait inattendu, avoue.

DANIEL, comme s'il reculait devant la menace, et avec un effort pour garder son sang-froid. — Est-ce que c'est en voyant ma pièce à la scène, que tu as été prise de cette espèce de révolte ? (*Un silence.*) Est-ce que c'est cela ?... A la générale, tu étais très pâle, tu n'as presque rien dit. Réponds-moi, Rose..., le sentiment d'être exposée, d'être en montre...

ROSE, à voix basse. — Trouve des mots pour dire ce que les autres ressentent.

DANIEL. — Cette impression pénible, ma chérie, je la comprends jusqu'à un certain point. Je peux même dire que je l'ai éprouvée, surtout pour toi.

ROSE, avec violence. — Non, non, tu ne l'as pas éprouvée. Peut-être comprends-tu qu'on l'éprouve, cela coûte si peu de comprendre, c'est si facile ; mais si tu avais senti, je ne sais pas, cette curiosité étrangère qui se pose sur moi, ces regards braqués sur ma vie !... Et puis, les hommes ne doivent pas éprouver cela ; sinon, je te détesterais.

DANIEL, avec compassion. — Oui, c'est dur pour toi ; tu ne serais pas l'être exquis que j'adore, si tu n'étais pas froissée dans tes fibres les plus secrètes.

ROSE, avec ironie. — Je te plais ainsi.

DANIEL. — Cette pudeur est ce que je préfère en toi. J'en chéris jusqu'aux exagérations.

ROSE. — Littérateur !

DANIEL. — Et je te demande pardon de t'avoir infligé cette épreuve.

ROSE. — Réserve ce mot.

Daniel lui jette un regard interrogateur.

DANIEL. — Seulement, il me semble tout de même que tu aurais dû prévoir un peu ce qui est arrivé. Et, quand on prévoit, on amortit par avance.

ROSE. — Non.

DANIEL, soupçonneux. — Ou bien espérerais-tu que je retirerais ma pièce au dernier moment ? Escomptais-tu, par hasard, un sacrifice que tu n'osais pas me demander ? Cela, ma chérie, je t'avoue que j'aurais de la peine à te le pardonner.

ROSE. — Allons, il paraît que les rôles sont changés.

DANIEL. — Entre nous, il ne doit pas y avoir de ces sous-entendus. Si tu répugnais à ce que *L'Enfant Taciturne* fût joué, il fallait me le dire loyalement.

ROSE. — Et que m'aurais-tu répondu, si, au dernier moment (*Elle appuie.*), comme tu dis, je t'avais fait pari de cette répugnance ?

DANIEL. — Je n'en sais rien. Tu m'as déjà posé tout à l'heure une question analogue, et je n'ai pas de temps à consacrer à un sujet aussi oiseux.

Il s'assied à sa table et met ses épreuves devant lui.

ROSE. — Cette question est peut-être plus importante que tu ne crois.

DANIEL. — J'ai à finir de corriger mes épreuves.

ROSE, d'un ton presque menaçant. — Plus immédiate. (*Daniel ne répond pas, il s'absorbe dans ses corrections.*) Daniel !

DANIEL. — Tu vois que je suis occupé.

ROSE. — Ce n'est pas très pressé. Tu peux attendre dix minutes ; moi, voilà dix ans que j'attends.

DANIEL. — Je regrette, ma chérie ; mais je te rappelle que c'est un mot d'Hélène dans *Les Apprêts*. D'ailleurs, je ne voudrais pas te blesser ; mais le ton que tu prends depuis tout à l'heure, ce n'est pas le tien, je t'assure. Une voix d'emprunt, presque des mots d'emprunt...

ROSE. — Dis une âme d'emprunt, pendant que tu y es...

DANIEL. — Ma foi...

ROSE. — Bien, je prends note...

DANIEL. — Quand bien même je t'aurais aidée à prendre plus complètement conscience de toi, quand bien même j'aurais achevé de façonner ton âme..., où serait le mal ? Tu es la première à me rappeler, le plus souvent possible, que je te dois beaucoup.

ROSE. — Alors, ma façon d'aimer, ma façon de souffrir...

DANIEL. — Dans nos âmes, tout est nôtre et tout est emprunté.

ROSE, comme à elle-même. — Il ne me laissera même pas ça.

DANIEL. — Cette espèce d'amour-propre mal placé m'étonne... Voilà qui est de la littérature, par exemple !

ROSE, de nouveau les larmes aux yeux. — Comme tu es blessant !

DANIEL. — Je te signale un travers, voilà tout. Au fond, me reproches-tu de t'avoir tout pris ou de t'avoir tout donné ? Il faudrait pourtant s'entendre.

ROSE, à mi-voix. — Je me demande si cela ne revient pas au même.

DANIEL. — Je renonce à comprendre.

Il s'absorbe de nouveau.

Rose est venue s'asseoir devant lui à la table où il travaille, d'une voix tremblante qui s'affermir peu à peu.

ROSE. — Daniel, écoute-moi ; tout à

l'heure, tu as fait semblant de ne pas me comprendre, ou, enfin, je veux croire que tu as fait semblant. Tu sais très bien que, depuis quatre mois, tout est changé, ici.

DANIEL. — Depuis quatre mois... C'est à Jean que tu fais allusion ?

ROSE. — Pas seulement à Jean.

Daniel a un mouvement d'épaules comme pour dire qu'il ne saisit pas.

DANIEL. — Tu es vraiment sûre que c'est si pressé, ce que tu as à me dire ?

ROSE. — Tout à fait sûre. Il n'y a pas un instant à perdre, d'abord parce que le courage...

Elle se mord les lèvres.

DANIEL. — Je t'écoute.

Il s'accoude et la regarde.

ROSE. — Je te disais qu'il y a quatre mois, j'ai eu une révélation. J'ai découvert qu'il y avait dans tes pratiques...

DANIEL. — Le mot est savoureux.

ROSE. — Je n'ai pas ton vocabulaire. De quoi faire mal à un enfant..., à mon enfant.

DANIEL. — Non ! Tout ça à cause de ce gosse mal venu et ingrat.

ROSE. — Ingrat vis-à-vis de qui ?

DANIEL. — Et mal embouché ! C'est mouï, ma parole !

ROSE. — C'est alors que tu m'as fait le profond chagrin de mettre Jean au collège.

DANIEL. — Il le désirait. Ainsi...

ROSE. — Autrement, crois-tu que j'aurais consenti ?

DANIEL. — Dis donc, mais, c'est mon fils !

ROSE. — N'empêche que, sans moi, il ne serait jamais entré ici.

DANIEL. — Où aurait été le mal ? Non, je te demande un peu !

ROSE. — Cette action-là, c'est peut-être la seule qui soit à moi dans notre vie passée.

DANIEL. — Aussi, je t'en laisse l'entière responsabilité. Mais je ne saisis toujours pas.

ROSE. — Vraiment ?... (*Elle le regarde fixement. Daniel baisse les yeux.*) Tu ne te doutes pas de ce qui a suivi cette découverte ?

DANIEL. — Non, je ne vois pas ce qui peut nous concerner dans les sentiments que tu prêtes à ce petit butor.

ROSE. — Daniel, c'est moi que tu insultes, en ce moment. Ses sentiments, ce sont les miens ; son indignation... (*Daniel hausse les épaules.*) Sa blessure, c'est la mienne. Maintenant, m'as-tu comprise ? Depuis que j'ai vu une certaine détresse dans ses yeux d'enfant, je sais que je n'ai jamais cessé de souffrir.

DANIEL. — Mais sans t'en douter... C'est tout de même une façon peu gênante de souffrir, si c'en est une.

Il rit.

ROSE. — Pourquoi faut-il que tu ne gardes dans la vie réelle aucune de tes délicatesses d'écrivain ?

DANIEL. — Je te demanderai une dernière fois où tu veux en venir. Je t'annonce que j'ai une migraine qui se porte bien.

ROSE, avec un geste. — Si le corps s'en mêle... Eh bien ! voici, je te demande de retirer ta pièce.

DANIEL, sursautant. — Hein ? Ma pièce ?

ROSE, très grave. — Je te demande de retirer *L'Enfant Taciturne*.

DANIEL. — Tu comprends que je ne répondrai même pas. Seulement, ce n'était pas la peine de me faire perdre mon temps.

Il se remet à sa correction d'épreuves.

ROSE. — Laisse-moi te dire que c'est imprudent, ce que tu fais là. Il n'y a pas en

core eu dans notre vie une heure aussi grave. Regarde-moi. (*Il lève la tête une seconde, puis se replonge dans ses placards.*) Non, ce n'est pas la peine. Seulement, alors..., alors...

Ses mains se crispent, elle ne peut plus parler.

DANIEL. — Enfin, voyons, mon petit, en admettant, pour une seconde, que je prenne ton désir au sérieux, il serait matériellement impossible de le réaliser. Par conséquent...

Il est toujours dans ses épreuves et donne, de-ci, de-là, un coup de crayon.

ROSE. — Pourquoi, Daniel?

DANIEL. — J'ai un traité avec Certier. Enfin, cela n'a pas le sens commun. Je suis bien bon de répondre.

ROSE. — On doit pouvoir s'arranger. S'il y a un dedit à payer, je suis prête à le prendre à ma charge.

DANIEL. — Rappelle-toi les termes de notre contrat. Et puis, non, enfin...

Il a un hochement de tête ironique et s'absorbe encore.

ROSE. — Alors, c'est bien.

Elle se lève. On la sent vacillante; ses regards errent autour d'elle. Un long silence. Elle va s'asseoir dans l'ombre.

DANIEL. — Rose? (*Il se retourne et l'aperçoit.*) Enfin, voyons, mon chéri, rends-toi compte que c'est de l'enfantillage. D'abord, elle est jouée, cette pièce; le mal serait fait, si c'était un mal. Et puis, ce n'est pas un mal. On ne sait même pas que c'est nous, que c'est un peu nous; personne ne peut le savoir. Et quand bien même on le saurait! Les autres ne comptent pas!

ROSE. — Alors, pour qui écris-tu?

DANIEL. — On n'écrit pas pour quel'un.

ROSE. — Voilà qui me dépasse. Et, d'ailleurs, l'importance même que tu attaches à ton succès...

DANIEL. — Tu ne te rappelles pas ce que je t'ai dit un jour, pendant notre hiver au pays basque? Tu sais bien, près de la petite chapelle au-dessus d'Urrugne. Nous étions venus là pour regarder le coucher du soleil.

ROSE. — Et tu m'as parlé de la conscience de soi. L'éclair entre les deux nuits.

DANIEL. — C'est pourtant vrai, ma chérie. Il n'y a que la conscience qui sauve... Hors d'elle, tout passe, tout s'anéantit.

ROSE. — Pourquoi vouloir à toutes forces nous perpétuer?

DANIEL, suivant sa pensée. — Et c'est atroce.

ROSE. — La peur de la mort; oui, c'est un des sentiments que tu éprouves.

Elle accentue ce dernier mot.

DANIEL. — Tu revois ce ciel extraordinaire, avec ces grandes déchirures vertes..., et la descente dans la nuit et le dîner à l'auberge. Cela sentait-il assez l'huile rance, miséricorde! Et notre rentrée chez nous, Rose, et... Et tu viens me dire que tu souffrais, dans ce temps-là! Oui, je sais, il y avait ta grande déception... Tu avais déjà consulté Chatelot.

ROSE. — Tu ne dis même pas notre déception. Oh! tu as raison.

DANIEL. — Que veux-tu? Pour moi, tout de même... (*Il a un geste.*) Mais, toi, il t'aurait fallu des enfants à élever, c'est évident...

ROSE, de nouveau frémissante. — Quand je pense que tu as cru que tes pièces m'en tenaient lieu!

DANIEL. — Ai-je jamais rien dit de semblable?

ROSE. — Maintenant, il faut bien te dire une chose, Daniel: si j'avais été mère plus tôt (*Elle insiste.*), je n'aurais pas supporté ce

que tu m'as fait endurer, cette exhibition. Puisque aujourd'hui...

DANIEL, réfléchissant et suivant sa pensée. — Oui, ce doit être là ton excuse.

ROSE, de nouveau violente. — Tu n'as pas à m'excuser.

DANIEL. — Car lorsque je pense à ce qu'a été notre vie à deux, cette harmonie parfaite sans une fausse note.

ROSE. — Tiens! Tu as fait de moi ce que tu voulais.

DANIEL. — Quand je pense à l'intimité absolue dans laquelle nous avons vécu...

ROSE. — Notre intimité? Une baraque foraine!

DANIEL. — A la façon dont je t'ai associée à ma vie...

ROSE. — Tu m'as annihilée.

DANIEL. — Je n'hésite pas à dire que tu as connu, grâce à moi, une existence privilégiée. Enfin, regarde un peu autour de nous, parmi les femmes de mes confrères... Combien m'en citeras-tu qui aient eu ta chance?

ROSE. — Ma chance!

DANIEL, âpre. — Il ne faudrait pourtant pas croire... Ce ne sont pas les occasions qui m'auraient manqué, tu sais.

ROSE. — Voilà où nous en sommes!

DANIEL. — Et, au fond, veux-tu que je te dise? Il est probable que j'ai eu tort. (*Attendant une contradiction qui ne vient pas.*) Pour nous deux, j'ai eu tort... Si tu avais connu certaines souffrances, certaines vraies souffrances... Seulement, c'est toujours la même chanson. Pour apprécier son bonheur...

ROSE, dans un cri. — Il n'y a qu'une souffrance: c'est d'être seule. Avec toi, je suis seule, ou je ne suis pas. Sans toi..., je serais peut-être moins seule. Si tu ne retires pas ta pièce, je partirai.

DANIEL, froidement. — Qu'est-ce que c'est que ce marché?

ROSE, d'une voix éteinte. — Il y a un fait, vois-tu: c'est que je n'en peux plus. J'en suis au point où on tombe dans le fossé au bord de la route. Tu m'as dit une fois..., moi aussi, j'ai de la mémoire! « L'œuvre, c'est notre éternité à nous autres; le reste appartient au néant. » Eh bien! si c'est vrai...

Elle a un geste qui signifie: inutile de t'occuper de moi.

DANIEL. — Cette dissimulation jusqu'à la dernière minute, ce machiavélisme chez toi..., chez toi!

ROSE, hochant la tête avec un triste sourire. — Moi, du machiavélisme! Ecoute, Jean va venir ici tout à l'heure. Je te demanderai de me laisser avec lui. Pendant ce temps-là..., eh bien! tes épreuves doivent être corrigées, tu n'auras qu'à porter les placards, et, quand tu reviendras, tu me diras ce que tu auras choisi.

DANIEL. — Je n'ai pas à choisir.

ROSE. — Le petit va être là dans un instant. Il m'aime bien. (*Un silence.*) Tu n'as pas l'air de me croire. Quand j'ai été le voir à l'infirmerie, l'autre jour, si tu savais la façon dont il m'a accueillie! Il n'y a pas eu beaucoup de sourires comme celui-là dans ma vie. Mais on a sonné; ce doit être lui.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN, en tenue de collégien.

DANIEL. — Bonjour, Jean!

JEAN, avec bonne humeur. — Bonjour, père!

DANIEL. — Rien de neuf, cette semaine?

JEAN. — Mais non.

ROSE. — A part ce petit accès de fièvre, mardi dernier, qui m'a bien ennuyé.

JEAN. — Ce n'était rien.

DANIEL. — Je vais pousser jusqu'à la rue Saint-Georges, pour rendre mes épreuves corrigées.

Il les prend sur la table.

JEAN. — Je pense que tu es content de la critique. Rablé m'a fait lire *Comœdia*, *Le Figaro*, *Le Journal*. Ça a l'air d'être le grand succès.

DANIEL. — Mais oui, mon petit, je suis très content. Allons, à tout à l'heure! Je te retrouverai quand je rentrerai, naturellement.

Il sort.

SCÈNE V

ROSE, JEAN

JEAN. — C'était chic, l'autre jour, de te voir arriver. Je n'y comptais pas, tu sais.

ROSE. — C'était pourtant assez naturel. Mais dis-moi, mon petit Jean, il m'est venu une idée, à l'instant... J'espère bien que je me trompe... Tu n'as pas été dire à ce Rablé que l'auteur de la pièce était ton père?

JEAN, gêné. — Mais pourquoi est-ce que tu me demandes ça brusquement?

ROSE. — C'est une crainte qui m'est venue, à l'instant, quand tu as parlé de lui.

JEAN. — Tu comprends, Rablé a toujours été si épatant avec moi...

ROSE. — Alors, tu le lui as dit?

JEAN. — Sans lui, j'aurais passé de sales moments, à Saint-Louis.

ROSE. — Ce n'était pas une raison, Jean.

JEAN. — Un jour, il m'a dit: « C'est drôle comme tu lui ressembles à ton parrain! Il est donc de ta famille? » J'ai eu peur de m'embrouiller, si je mentais; et puis, il m'a semblé que ce ne serait pas chic de lui refuser cette preuve de confiance, quand lui me dit toujours tout.

ROSE. — Ce secret n'était pas le tien: du moins, pas uniquement.

JEAN. — N'est-ce pas, Rablé est plus qu'un copain pour moi, c'est un ami.

ROSE. — Il aurait suffi d'un peu de volonté pour m'épargner cette impression pénible.

JEAN. — A toi?... (*Un silence.*) Avec cela, il est fou de théâtre, il passait son temps à me parler de papa (*Rose a un mouvement.*), de sa nouvelle pièce.

ROSE. — Il t'en avait demandé le sujet?

JEAN. — Oui, naturellement.

ROSE. — Tu le lui as dit?

JEAN. — Quelques mots. D'ailleurs, maintenant, c'est dans les journaux. (*Rose a un hochement de tête douloureux.*) Qu'est-ce qu'il y a? Je t'ai fait de la peine?

ROSE. — Tout à l'heure..., tu aurais pu aussi ne pas féliciter ton père.

JEAN. — Mais, l'autre fois, tu m'avais reproché de ne lui avoir rien dit.

ROSE. — Je croyais que cela t'avait fait de la peine, qu'il eût écrit cette pièce.

JEAN. — Mais, maintenant qu'on la joue... Il est tout de même trop tard. Seulement, si j'avais su que tu n'aimerais pas que j'en parle à papa, je n'aurais rien dit.

ROSE. — Comme tu dis facilement papa, en parlant de ton père, à présent... Ce n'est pas à cause de moi qu'il ne fallait pas en parler, mon petit. (*Avec effort, après un silence.*) Moi, vois-tu, je ne suis pas comme toi.

JEAN. — Comment?

ROSE. — Ce n'est pas une raison parce

qu'il est trop tard pour que cela me soit moins dur, et je m'imaginais que nous sentirions un peu de même..., comme il y a quatre mois.

JEAN, gêné. — Tu comprends, j'ai parlé de tout cela à Rablé.

ROSE. — De cela aussi ? Alors, c'est Rablé qui t'a appris si tu avais le droit de souffrir ?

JEAN. — Souffrir...

ROSE. — Oui, je crois aussi que c'est un bien grand mot, pour ce que tu as éprouvé.

JEAN. — Comme tu me regardes !

ROSE. — Je suis un peu étonnée, mon chéri, voilà tout.

JEAN. — Je n'aurais peut-être pas dû te dire que j'avais raconté cela à Rablé.

ROSE. — Au contraire, tu ne seras jamais trop franc avec moi. Seulement..., il me semble que tu as changé, depuis que tu n'habites plus ici.

JEAN. — Je suis moins gosse qu'il y a quatre mois.

ROSE. — Les mots même que tu emploies.

JEAN. — Qu'est-ce que tu dirais si tu entendais mes camarades !

ROSE. — Tu ne crois pas que c'est un peu... dommage que tu aies insisté pour être interne ?

JEAN. — Non. Comme dit Rablé, c'est tout de même un apprentissage. L'an prochain, de toutes façons, il aurait fallu en passer par là. Comme ça, je serai au moins tout préparé.

ROSE. — L'an prochain ?

JEAN. — Oui, en spéciales préparatoires.

ROSE. — Je ne comprends pas pourquoi il faut être interne dans cette classe-là.

JEAN. — On travaille tous ensemble, on se pose des colles, on se sent les coudes, il y a de l'émulation, quoi ! Et puis, on n'est pas tenté de se laisser distraire.

ROSE, avec une ironie voilée. — Tu es vraiment quelqu'un de très sérieux.

JEAN. — Il ne faut rien exagérer.

ROSE. — Pourquoi souris-tu ?

JEAN. — Pour rien.

ROSE. — Est-ce que cela a aussi un rapport avec Rablé, puisqu'il y a du Rablé partout, maintenant ?

JEAN. — Oui, c'est une proposition qu'il m'a faite... Mais ce n'est pas des choses à dire à sa mère.

ROSE. — Je ne suis pas ta mère, Jean.

JEAN. — Oh ! si..., bien assez, en tout cas, pour que je n'aie pas te raconter cela.

ROSE. — Tu crains que je ne sois choquée ?

JEAN. — Je ne sais pas, mais enfin... Du reste, ce n'est pas difficile à deviner.

ROSE. — Je n'ai aucune imagination.

JEAN. — Ça... Eh bien ! Rablé a une petite amie, à laquelle il doit me présenter un de ces jours, peut-être demain, et elle a une sœur qui a un an de moins qu'elle et qui est très gentille aussi, à ce qu'il paraît.

ROSE. — Ah !

JEAN. — L'an prochain, tu comprends, je compte bûcher ferme. Alors, il me faudra bien quelques petites compensations. Rablé dit même que c'est nécessaire pour la santé...

ROSE. — Tu as déjà des projets extrêmement précis pour l'an prochain, je vois. Il ne faudrait pas les contrecarrer.

JEAN, naïvement. — C'est vrai, je n'aime pas l'imprévu.

ROSE. — Je suis heureuse de le savoir à temps.

JEAN. — Seulement, encore faut-il que

Rita me plaise; sans cela, il n'y a rien de fait.

ROSE. — Elle s'appelle Rita ?

JEAN. — Oui... Tu as l'air fâchée.

ROSE. — Un peu écoeurée, tout au plus. J'aurais souhaité pour toi une jeunesse propre...

JEAN. — Tu vois, j'aurais mieux fait de ne rien te dire; pourquoi as-tu insisté de cette façon-là ?

ROSE. — Ce qui est triste pour moi, là dedans...

Elle s'arrête.

JEAN. — Quoi ?

ROSE. — J'avais pensé... Non, rien...

JEAN. — Je n'aime pas quand tu as cet air-là.

ROSE. — Je regrette bien.

JEAN. — Tu m'en veux, hein ?

ROSE. — Je ne crois pas. Tu es comme tu peux.

JEAN. — Je ne ressemble pas assez à Gilbert, hein ?

ROSE. — Ne me parle pas de Gilbert, veux-tu ? (Avec effort.) Je m'étais un peu trompée sur tes sentiments. Je croyais que tu avais eu un vrai chagrin, à propos de cette pièce, et même que cela durait peut-être encore. J'exagérais. Tant mieux, au fond. Je craignais aussi que cette vie d'internat ne te déplût beaucoup. Je cherchais ce que je pourrais faire pour toi. Là encore, je me tourmentais sans motif. Encore une fois, tout cela est très heureux. Seulement, alors, une idée qui m'avait traversé l'esprit perd sa raison d'être. Ne me demande pas ce que c'est, va, ce n'est pas la peine.

JEAN. — Mais si, qu'est-ce que c'est ?

ROSE. — C'était pour l'an prochain, justement. Mais, à présent que je connais tes plans...

JEAN. — L'important, c'est que tu ne m'en veuilles pas.

ROSE. — Il ne faut pas répéter cela tout le temps, Jean.

JEAN. — Moi, n'est-ce pas ? je n'ai que toi...

ROSE, avec une ironie grave. — Non, mon petit, heureusement, ce n'est pas vrai... Tu as Rablé, tu auras bientôt... Rita..., il faut l'espérer... Et puis, tous ces concours en perspective, cela occupe l'âme, tout cela.

JEAN. — Je vais aller me changer, à présent.

ROSE. — A tout à l'heure, mon chéri !

Il sort.

SCÈNE VI

ROSE, puis DANIEL.

Rose reste assise songeuse, les yeux perdus ; elle sursaute en entendant la voix de Daniel.

DANIEL. — Me voilà de retour. Figure-toi que j'ai rencontré Chanteilles, qui a été très chaud. J'aurai de lui, dimanche, un feuilleton épatant.



ROSE. — Ah !

DANIEL. — Eh bien ! chérie, j'espère que tu as réfléchi ?

ROSE. — Mais il me semblait que c'était toi qui devais réfléchir. D'ailleurs...

DANIEL. — Ecoute-moi, mon trésor.

ROSE est assise, le buste penché en avant, les yeux fixés. — Non, tout à l'heure ! Tu me diras cela tout à l'heure.

DANIEL. — Que regardes-tu ainsi ?

ROSE. — Je ne sais pas, l'avenir, peut-être.

Elle a comme un frisson.

DANIEL, avec sollicitude. — On dirait que tu as froid. Il aurait fallu faire une flambée. Je vais sonner Clémence.

ROSE, l'arrêtant. — Ce n'est pas la peine.

DANIEL. — Tu ne dis rien !

ROSE, avec un rire triste. — J'ai parlé, tout à l'heure, pour des semaines. Malheureusement, parler ne soulage pas, au contraire ! Les mots qu'on a lâchés vous restent sur la poitrine.

DANIEL. — Moi-même, à la fin..., je n'ai pas été brillant... (Rose a un geste las.) J'ai honte de moi...

ROSE. — Cela ne durera pas. Je ne suis pas inquiète.

DANIEL. — Encore de l'ironie !

ROSE. — Tu te trompes. Je parlais sérieusement.

DANIEL. — Et moi justement, tout à l'heure, en repassant notre vie, j'éprouvais un sentiment de gratitude.

ROSE. — Notre vie te laisse un souvenir confortable ? Tant mieux. (Daniel a un mouvement.) Je te demande pardon ; c'est comme un goût amer qui passera. Il faut seulement lui laisser le temps.

DANIEL. — Alors, ce marché inouï ?...

ROSE. — Chut !

DANIEL. — Dis-moi seulement que tu n'y songes plus.

ROSE. — Viens t'asseoir près de moi à la table, comme si souvent.

DANIEL, avec effroi. — Rose, tu ne veux pas dire que c'est la dernière fois ?

ROSE. — Rassure-toi ! Ce n'est pas une mise en scène pour adieux. Il n'est pas question d'adieux.

DANIEL, fervent. — Merci.

ROSE. — Tu pourras (Elle appuie.) compter sur moi autant que par le passé.

DANIEL. — Non, non, mon chéri, il faut que cette crise me serve de leçon. Pourquoi souris-tu ?

ROSE. — Les leçons, les enseignements... L'expérience t'enrichit, elle ne te rend pas meilleur, et je le sais de longue date.

DANIEL, sans entendre. — Je t'affirme que j'essaierai. (Rose a un petit rire.) Tu as souffert ; donc, j'ai tort.

ROSE. — Ce n'est pas ta faute. Tu es ce que tu es...

DANIEL, suivant toujours sa pensée. — Naturellement, il y a une promesse que je ne peux pas te faire. Dans tout ce que j'écirai, tu comprends, il y aura toujours un peu de ma vie, c'est-à-dire de la nôtre... (Mouvement de Rose.) Quant à renoncer à créer, tu sais bien qu'en un sens je n'en aurais même pas le droit ; d'ailleurs, tu ne te pardonnerais pas de m'y avoir contraint. Maintenant, retirer *L'Enfant Taciturne*, c'est matériellement impossible, je t'ai expliqué pourquoi. Il serait question que je le donne pour une tournée. Si tu y tenais absolument... Enfin, ce serait à voir.

ROSE. — Merci, mon chéri, me voilà au moins fixée sur l'étendue des concessions que tu es disposé à me faire. Je craignais qu'elles

ne fussent excessives. Je suis rassurée, je te le répète... Et puis, ne me dis-tu pas que c'est presque pour moi que tu refuses de faire ce que je te demandais?

DANIEL. — Pour nous deux.

Un silence.

ROSE. — Il se trouve, d'ailleurs... Enfin, tu peux voir que je suis devenue beaucoup plus raisonnable.

DANIEL. — Je n'attendais pas moins de ton admirable bon sens.

ROSE. — Alors, tu crois que tu as compris?

DANIEL. — Tu as réfléchi.

Il a un geste qui signifie : c'est tout simple.

ROSE. — Ce n'est pas tout à fait cela. C'est, encore une fois, quelque chose que j'ai vu. Tout à l'heure, avec Jean...

DANIEL. — Ah ! oui, Jean... Je suppose que je devine...

ROSE. — Je ne crois pas.

DANIEL. — C'était à prévoir... Je t'ai toujours dit que c'était un médiocre.

ROSE, avec véhémence. — Que m'importait son intelligence!... Les hommes trop intelligents... *(Elle a comme un frémissement.)* Je croyais qu'au moins il sentait, fortement, délicatement. Oh ! Et puis, ce n'est pas sa faute. Ces mois de collège l'ont gâté... S'il était resté avec nous, j'aurais sauvé son âme...

DANIEL. — Permetts-moi d'en douter. Rien n'est plus rare qu'un sentiment profond.

ROSE. — Tu en parles en collectionneur. Je sais qu'il a souffert. Seulement, à son âge..., tout s'efface vite... Il suffit d'un Rablé...

DANIEL, avec tendresse. — Alors, tu songeais sérieusement à me quitter pour aller servir de mère à ce potache? *(Rose a un grand geste triste.)* Il ne saurait même pas se laisser aimer. Il vaudra mieux ne compter que sur moi, à l'avenir.

ROSE. — Je ne compterai pas non plus sur toi..., sois tranquille... Seulement, tout à l'heure, quand j'ai senti la blessure que me causaient ses projets d'enfant cynique..., j'ai vu...

DANIEL, se penchant sur elle. — Quoi, ma chérie?

ROSE. — Je ne peux pas me payer le luxe de changer de souffrance... Je n'ai plus de quoi. Ici *(Son regard se promène autour d'elle.)*, je rentrerai dans mes plis. Cette vie dont le souvenir t'exalte, paraît-il...

DANIEL. — Notre vie...

ROSE. — Oui, puisqu'il n'y a pas eu ma vie... Elle m'a fait une âme débile et gâtée.

DANIEL. — Une âme que j'adore.

ROSE. — Tu avais peut-être raison, elle doit me venir aussi de toi... Ah ! je ne sais plus... Tout est trop difficile! *(Elle demeure accablée. Daniel s'est agenouillé devant elle et lui a pris la tête dans les mains.)* Oui, prends-moi..., je t'appartiens, je ne suis pas quelqu'un d'autre.

DANIEL. — Mon trésor!...

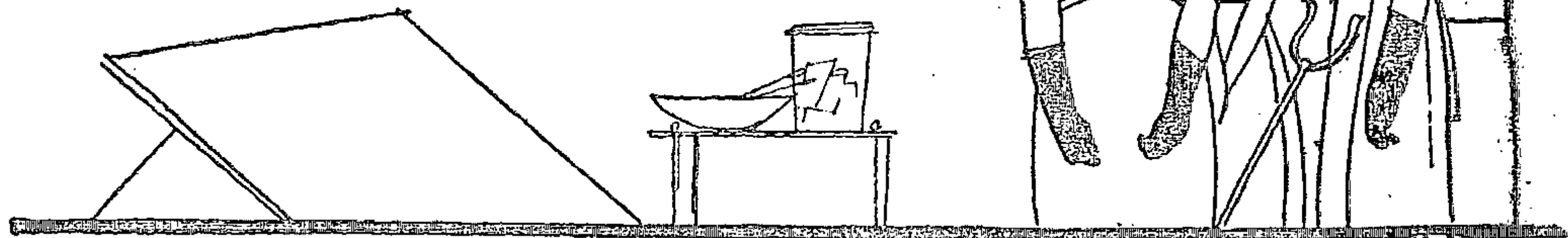
ROSE, avec la plus profonde tristesse. — Comprends-moi, Daniel, je renonce à moi-même, et je le sais, et je sais aussi que je ne peux pas faire autrement. Après dix ans de notre vie, on n'est plus assez fort pour penser à soi. Quand un être en est là..., va..., tu as raison. Prends-moi. Et, quand tu seras à court de sujets...

RIDEAU

GABRIEL MARCEL.

(Dessins de J. Touchet.)

La Vie Scientifique



HYGIÈNE, MÉDECINE ET CHIRURGIE

La Médecine après Pasteur. — Les Sérums

AVANT DE PARLER des sérums, je tiens à rappeler ce que j'ai dit sur les cultures microbiennes et les vaccins.

Cultiver un microbe, c'est le placer dans un milieu nutritif choisi : c'est lui fournir les éléments nécessaires à son développement, et ces éléments sont tantôt des corps solides (gélose, agar-agar), tantôt des liquides, des bouillons principalement.

Mais ces bouillons, qui ont cédé aux microbes leurs éléments nutritifs, ont reçu en retour leurs déjections, leurs excréta, qui sont de redoutables poisons, de redoutables toxines. Riches ainsi, en microbes et en toxines, ces bouillons convenablement préparés, et injectés aux animaux, à doses très faibles d'abord, puis croissantes, mais toujours inoffensives, deviennent à leur tour des vaccins.

■

Les vaccins, inoculés aux animaux, ou à l'homme, sont des moyens de protection contre le même microbe qui les a produits : ils ne guérissent pas, mais ils préviennent chez les animaux ou chez l'homme la maladie que ce microbe peut leur causer, à condition qu'il soit de même espèce que celui qui a fourni les vaccins. Ainsi, seules les cultures du bacille de la fièvre typhoïde peuvent préserver de la fièvre typhoïde. Mais — faites bien attention — ce ne sont pas les vaccins qui sont les véritables agents de défense contre les maladies. Ils n'agissent pas par eux-mêmes contre les microbes, mais ils obligent le sang et les humeurs à fabriquer une substance, qui n'existait pas avant eux et qui neutralise les microbes ou leurs poisons. Cette substance nouvelle, antimicrobienne ou antitoxique, nous ne la connaissons que par ses effets : nous ne l'avons jamais vue. Nous la nommons anticorps, et c'est l'anticorps, développé sous l'influence des vaccins, qui est l'antidote réel, l'agent destructeur ou neutralisateur des microbes ou de leurs poisons.

Ces anticorps de défense n'apparaissent pas dans le sang aussitôt que les vaccins ont été inoculés. Il leur faut plusieurs jours, plusieurs semaines pour se former, pour acquérir toute leur force et toute leur efficacité.

Pendant cette trop longue période d'élaboration, si un microbe infectieux pénètre en nous, il a tout le temps d'agir et de faire éclater la maladie. La vaccination a été inutile, ayant été faite trop tard. De même, elle reste encore sans effets, si on la pratique quand

la maladie est déjà déclarée. Les anticorps se forment trop lentement, ou trop mal, pour agir contre l'infection. Et, sauf quelques cas particuliers, sur lesquels je crois inutile d'insister ici, il ne faut pas trop compter alors sur les vaccins. C'est plutôt le rôle des sérums.

Ceux-ci, en effet, apportent eux-mêmes, dans le sang et les humeurs, des anticorps de défense tout préparés, prêts à agir efficacement contre les microbes ou leurs toxines.

Les anticorps qui se forment sous l'influence des vaccins apparaissent toujours assez tard après la vaccination. Ce sont des réserves qui n'arrivent sur le champ de bataille que lorsqu'elle est engagée ou terminée. Au contraire, les anticorps dus aux sérums sont des renforts qui entrent tout de suite en action, dès que la lutte microbienne commence. On perd du temps avec les premiers pour les amener sur place ; aucun temps de perdu avec les seconds, dont l'action est immédiate.

■

Mais les sérums ne diffèrent pas des vaccins par leur mode d'action. Ils s'en distinguent aussi par leur mode de préparation.

Ne les confondez pas avec les sérums dits physiologiques, si communément employés autour de vous. Ceux-ci, c'est de l'eau stérilisée et quelques sels, que l'on emploie pour relever l'action du cœur. C'est de l'eau salée. Celui dont je parle ici est fait avec le sérum même du sang, c'est-à-dire sa partie liquide, débarrassée de la fibrine et des globules, rouges ou blancs, ce sang lui-même provenant d'animaux préalablement vaccinés ; mais, pour mieux nous rendre compte de ce qu'il est, voyons comment on le prépare et, pour cela, prenons comme exemple le sérum antidiphtérique.

■

Il faut d'abord cultiver le microbe de la diphtérie, ou bacille de Lœfler, dans du bouillon de veau, milieu nutritif qui lui va fort bien et où il se multiplie indéfiniment. Là, les colonies microbiennes poussent et s'entassent, et apparaissent sous la forme de taches arrondies et grisâtres. Elles fabriquent, au cours de leur intense développement, des poisons ou toxines, qui restent dissous dans la culture.

On passe, ensuite, ce bouillon sur des filtres poreux et étroits, qui se laissent traverser par tout ce qui est liquide ou dissous, mais qui retiennent tout ce qui flotte ou surnage. Ainsi,

les poisons ou toxines passent. Mais les microbes ne passent pas.

Ce liquide filtré, riche en toxine, est très meurtrier. Un dixième de centimètre cube injecté à un cobaye pesant cinq cents grammes le tue en quarante-huit heures. C'est ce liquide, cependant, qui va servir à vacciner le cheval et le rendre réfractaire au microbe ou au poison diphtériques.

Il faut lui en injecter d'abord des doses faibles : un vingtième de centimètre cube, puis augmenter la dose avec prudence et lenteur. Après quarante jours d'une vaccination bien conduite, il supporte deux cents centimètres cubes de toxine pure, sans aucun inconvénient, c'est-à-dire une dose capable de tuer quatre cents chevaux qui n'auraient pas été vaccinés.

Voilà donc le cheval immunisé. Son sang est recueilli par une saignée et l'on obtient ainsi, en plusieurs fois, vingt-deux litres de sérum, débarrassé de globules et de fibrine, mais riche en antitoxine, ou en anticorps. Comment s'en servir ?



Voici un enfant de quatre à cinq ans, atteint d'angine diphtérique, dont les amygdales sont recouvertes de fausses membranes blanc grisâtre. Si le diagnostic de diphtérie est certain, et même s'il est douteux, faites tout de suite une injection de dix à vingt centimètres cubes de sérum. Car il est nécessaire de ne pas perdre de temps ; il faut agir même avant d'avoir fait le diagnostic, si la recherche du bacille de Lœfler dans les fausses membranes doit rendre l'injection trop tardive. Le succès est à ce prix.

On voit alors les fausses membranes se détacher du fond de la gorge, au bout de trente-six à quarante-huit heures. Et si, au bout de ce temps, le nettoyage n'était pas achevé, il serait prudent de faire une deuxième injection.



Comment le sérum agit-il ?

Le microbe de Lœfler vit dans la fausse membrane qu'il a fait pousser : il y habite, il y reste. Il ne voyage pas dans le sang et l'organisme, comme beaucoup de microbes. Il fait le mal sur place. Aussi serait-il peu dangereux, s'il n'agissait que par lui-même. Il suffirait d'enlever la fausse membrane pour le faire disparaître. Mais il sécrète de redoutables poisons, qui se répandent dans nos principaux organes, le cerveau, le cœur, le poulmon, et en arrêtent le fonctionnement. Il ne suffit donc pas de tuer le microbe sur place. Il faut arrêter son développement, sa pullulation, avant qu'il ait fabriqué une trop grande quantité de toxines et qu'il les ait lancées dans tout l'organisme. La guérison est à ce prix. Une injection trop tardive échoue le plus souvent et nous explique les insuccès de certains sérums. Mais ce ne sont pas eux qui sont mauvais, c'est leur application qui fut défectueuse.



Il en est de même pour le tétanos. Comme fait le bacille de Lœfler sur l'amygdale, le bacille de Nicolaïer reste dans la plaie où il a pénétré et n'en sort pas. Là, sur place, il

fabrique un poison plus violent encore que la toxine diphtérique. Ce poison diffuse hors de la plaie, circule dans le sang, gagne le cerveau, se fixe sur la cellule cérébrale, et, comme rien ne peut l'en déloger, il la tue.

Seul, le sérum antitétanique peut neutraliser cette toxine. Mais il ne le fait efficacement que s'il l'atteint avant qu'elle soit arrivée au cerveau. Après, c'est trop tard. On doit donc faire l'injection antitétanique le jour même de la blessure. Les heures qui passent diminuent les chances de guérison. Après le quatrième ou le cinquième jour, elles sont nulles.



Voilà donc deux microbes : bacille diphtérique et bacille tétanique, qui tuent non par eux-mêmes, mais par leurs poisons. Voilà deux sérums : antitétanique et antidiphtérique, qui guérissent en neutralisant la toxine. Ils sont dits *antitoxiques*.

Il en est d'autres, au contraire, qui sont *antimicrobiens* et qui agissent en neutralisant directement le microbe et non pas la toxine. Tel, par exemple, le sérum antiméningococcique.

La méningite cérébro-spinale, peu connue encore il y a quelques années, fait, aujourd'hui, de tels ravages, que son nom est tristement célèbre. Elle est produite par le méningocoque, qui, d'emblée, diffuse dans le sang et se répand dans le liquide céphalo-rachidien, sorte de gaine aqueuse qui entoure la moelle. Il provoque une méningite ; médullaire d'abord, cérébrale ensuite, qui, dans certaines épidémies, tuait, jadis, 80 0/0 des malades et même 100 sur 100 quelquefois.

On a pu préparer un sérum antiméningococcique par des procédés assez semblables à ceux que l'on emploie pour fabriquer les sérums antidiphtériques ou antitétaniques. Il existe cependant entre eux une différence. Le cheval qui doit fournir le sérum n'est pas inoculé avec les cultures microbiennes filtrées, c'est-à-dire avec des poisons, mais avec les microbes mêmes.

Cette culture de méningocoque est injectée dans les veines du cheval, à la dose de cinq centimètres cubes d'abord, puis de dix, et ainsi de suite jusqu'à cinquante. Certains chevaux peuvent en recevoir même deux cents.

Je passe sur les détails et les diversités des techniques usitées pour fabriquer le sérum antiméningococcique avec le sang des chevaux vaccinés. Le plus communément employé est celui de Dopter. On l'injecte directement dans le canal vertébral, dans le liquide même où pullulent les méningocoques. C'est là, au contact de la moelle infectée, que le sérum exerce son rôle antimicrobien. Son action bienfaisante a fait baisser la mortalité de 80 0/0 à 14 0/0.



Les exemples que j'ai choisis donnent un aperçu suffisant, je crois, du mode d'emploi de la sérothérapie. Voici, maintenant, un résumé d'ensemble de ses principaux résultats :

La diphtérie faisait mourir cinquante-deux malades sur cent. Elle n'en tue plus que 5 à 6 0/0.

On sait la mortalité effroyable du tétanos. Aujourd'hui, elle est exceptionnelle, depuis

que tous les blessés de la rue reçoivent, dès leur entrée à l'hôpital, une injection antitétanique.

Le sérum anticholérique sauve les trois quarts des malades atteints de choléra légèrement ou moyennement grave.

J'ai dit que le sérum antiméningococcique avait fait baisser la mortalité de 80 à 14 0/0. Le sérum antipesteux guérit, d'après Yersin, douze malades sur treize, quand il ne s'agit pas de peste pneumonique.

Enfin, Calmette nous a rendus invulnérables à la morsure de certains reptiles venimeux, tels la vipère d'Europe et le redoutable cobra.



Voilà le bilan de la sérothérapie. Si les premiers vaccins sont dus à Pasteur, les sérums ont échappé à son génie. Certes, ils étaient en germe dans ses découvertes. Il a assisté à leurs premiers essais et applaudi à leurs premiers résultats. Il a vu son élève chéri, Roux, doter la science et l'humanité du sérum antidiphtérique. Mais tous les autres sérums sont venus après Pasteur. Ils sont sortis de ces laboratoires médicaux où travaillent de modestes et infatigables chercheurs, inconnus du public. Leurs découvertes sauvent tous les ans des milliers d'existences. Mais que de gens sauvés par eux ignorent leur nom et vont répétant toujours, par habitude, que la médecine ne fait pas de progrès !

Docteur RAOUL BAUDET.

Chirurgien-Chef de l'Hôpital Diezot



LES MAISONS CLAIRES pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Reconnues d'utilité publique par décret du 16 mai 1919

Siège : 5, rue La-Bruyère, Paris

La Maison de la Trinité-sur-Mer

NOUS ALLONS nous lancer dans la construction... Voici ce qui arrive :

Nous possédons à nous, c'est-à-dire à nos chères enfants claires, deux maisons à la Trinité-sur-Mer. Ce sont les maisons de « Californie » et de « Rio de Janeiro ». Elles sont blanches, elles sont avenantes, les fenêtres s'ouvrent sur la mer, et des barques aux voiles roses passent et repassent comme des mouettes légères.

M^{me} Mercey, de San-Francisco, est venue, l'an dernier, voir « ses enfants » et est partie ravie... Cette année, M^{me} Redinger, de San-Francisco également, a donné à « ses filles » la joie de sa visite, et toutes deux ont raconté ce qu'elles ont vu. M^{me} Maubailly, qui est l'âme de San-Francisco, a raconté nos enfants au public amical de San-Francisco et elle est en train, en ce moment, de recueillir des fonds pour toutes ces petites dont elles connaissent le bonheur et dont elles ont constaté la bonne mine.

Mais ces deux maisons, à distance courte l'une de l'autre, sont cependant séparées... On fait l'école dans l'une, on mange dans l'autre. Cela rend la direction difficile, la surveillance compliquée, impraticable et même coûteuse... Alors, comme l'Œuvre compte des amis partout, que le maire de la Trinité-sur-Mer, M. Rigoine, et M^{me} Rigoine lui sont extrêmement favorables et que nous avons trouvé là-bas un conseiller excellent, M. Bourgeois, qui veut bien nous prêter son concours et surveiller en ami diligent les travaux, nous avons décidé de relier les deux maisons par une

vaste salle, au rez-de-chaussée, qui servira de salle de jeux, et, au premier, par un grand dortoir de plus... Nous prenons un des dortoirs actuels pour y installer des lavabos confortables, et ainsi la maison sera mieux distribuée. Il n'y aura plus ces allées et venues entre maisons, si salissantes aux jours de pluie, et la directrice aura tout son monde sous les yeux... Nous ne mettrons donc pas d'enfants, cet hiver, à la Trinité, mais des ouvriers, des maçons, des fumistes, des charpentiers... Et ainsi, peu à peu, nous arriverons à ce qui est tout notre vœu : des maisons modèles... Les temps sont durs, je le sais ; les ouvriers exorbitants, je le sais ; mais il faut du courage. Et comment n'en aurait-on pas, quand tant d'amis pensent à nos enfants, les aiment, les protègent, et, par leurs dons, nous permettent d'améliorer constamment notre Œuvre !

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

Les Poètes et l'Amour, d'André Rivoire.

L'Ame des Petites Patries, d'Edmond Haraucourt.

LES CONFÉRENCES se succèdent avec éclat... M. André Rivoire donne une suite de quatre leçons sur l'Amour et les Poètes, et c'est un délice de l'entendre... Il parle de la femme, bien entendu, sans quoi son sujet n'existerait pas, — de la femme que le Christianisme a faite l'égale de l'homme, qui fut chantée par les troubadours, célébrée par les cours d'amour, ennoblée par les chevaliers de la Table Ronde, et qui inspira aux poètes leurs plus beaux poèmes... C'est Pétrarque, c'est Ronsard... Puis, avec *L'Astrée*, c'est l'amour bucolique et toute la suite des pastorales et madrigaux galants. C'est Chénier avec ses élogues.

Mais il faut arriver aux poètes modernes pour trouver les vers sensibles et délicats traduisant ce sentiment qui n'est pas encore l'amour, mais l'émoi... André Rivoire dit les vers à merveille et ses beaux commentaires y ajoutent une saveur incomparable. M^{me} Berthe Bovy, qui lut plusieurs poèmes, émut tout l'auditoire par la façon dont elle soupira la chanson de Chérubin à sa marraine. M^{me} Bovy a ce talent très rare de créer l'atmosphère. Par la seule façon dont elle dit les premiers vers d'un poème, on en devine le sentiment et le temps, et l'époque. C'est une artiste née. M^{me} Brothier prêtait le charme de sa voix pure, de sa diction tendre, à plusieurs mélodies de Gabriel Fauré, Camille Saint-Saëns, Offenbach.

Cette première séance fait bien augurer des autres...

Il faudrait plus de place que je n'en ai ici pour parler comme il conviendrait de la conférence de M. Edmond Haraucourt... M. Haraucourt a le sens de la synthèse, et il avait abordé un sujet immense : la terre et la patrie...

Il soutient avec éloquence que tout est sorti de la terre et que tout y rentre. L'herbe mange la terre, la bête mange l'herbe, l'homme mangera la bête, la terre mangera l'homme. La vie est un circuit. Mais quel circuit !... M. Haraucourt, révélant le sens de la patrie, cet émoi intuitif qui nous attache à la terre dont nous sommes sortis, trouva des développements admirables : l'homme de France..., l'homme de la terre de France..., l'âme de la France..., l'art de France... M. Haraucourt

prononça des paroles d'une émotion profonde.

Il faut lire cette remarquable leçon, jaillie, en quelque sorte, d'un cœur de poète, comme il faut lire les beaux poèmes qui accompagnaient la conférence et que M^{me} Madeleine Roch a dits de sa voix pathétique.

Nous parlerons des autres conférences la prochaine fois.

JEAN S...

Les Prochaines Conférences

TROISIÈME SEMAINE

Toutes les conférences ont lieu à trois heures de l'après-midi, salle du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées. *Seule, la séance répétée a lieu à cinq heures.*

Toutes les conférences sont publiées dans *Conferencia*, Journal de l'Université des Annales.

Lundi 5 déc. — Les Causes Célèbres : Charlotte Corday.

Conf. par M^e Henri-Robert.

Cette conférence sera répétée mercredi 14 déc., à 5 h.

Mardi 6 déc. — L'Amour et les Poètes : Les Accordailles.

Conf. par M. André Rivoire.

Auditions de M^{lle} Valpreux, de la Comédie-Française, et M^{me} Durand-Texte.

Mercredi 7 déc. — Les Petites Patries : Mon Village.

Conf. par M. René Benjamin.

A cinq heures, conférence répétée de M^e Henri-Robert sur *Le Collier de la Reine*.

Vendredi 9 déc. — Les Flambeaux : Ibsen.

Conf. par M. Henry Bidou.

Une scène de *Maison de Poupée* et une scène du *Pêcheur d'Ombres*, de Jean Sarment, seront jouées par M. Jean Sarment et M^{lle} Valmont.

Samedi 10 déc. — Les Sources Éternelles de la Musique : L'Ame Mystique.

Conf. par M. Gaston Rageot.

M^{me} Olenine d'Alheim chantera des chants juifs de Moussorgski, Olenine, les psaumes et chants du Sabbat, et le *Magnificat*, de Bach.

CONFÉRENCES PRATIQUES

Mardi 6 déc., 9 h. 1/2. — Cours de Cuisine : Les Grillades et les Rôtis.

D^r Pozerski.

Vendredi 9 déc., 5 h. 1/2. — Cours d'Infirmières organisé par les Femmes de France : Les Soins aux Blessés.

D^r Desjardins.

On demande des Lectures françaises

M. Reinek, professeur, vice-président de l'Alliance Française à Haderslev, demande, pour propager les idées françaises, l'amour de la France, et combattre la propagande boche, des livres, des revues, des journaux, des brochures. Faire les envois à l'Alliance Française : L. Scansgade, 13, à Haderslev (Danemark).

Un Journal Français en Chine

Nous voulons saluer avec joie la naissance de ce confrère : *La Chine*, un journal qui paraîtra à Pékin le 1^{er} et le 15 de chaque mois et qui viendra apporter en France des précisions, des documents sur les choses d'Extrême-Orient.

Au moment où les problèmes du Pacifique se posent devant l'opinion mondiale, il n'est pas mauvais que les Français soient exactement

renseignés sur ce qui se passe en Chine... Tous nos vœux à ce magazine *La Chine*, qui a ses bureaux dans une rue de Pékin au nom bien pittoresque : la rue Kan-Yu-Kutung...

SOUSCRIPTION pour les MAISONS CLAIRES

Total au 12 novembre	155.359 fr. 65
Montant de la 21 ^e liste	2.488 fr. 30
Subventions	1.005 fr. »

Total au 19 novembre	158.852 fr. 95
----------------------------	----------------

21^e Liste arrêtée le 19 novembre 1921

M^{me} Emile Boulant, 600 fr. — Pour saint Antoine, 5 fr. — Pour sainte Geneviève, 5 fr. — M^{me} Louise Godchot, 10 fr. — M^{me} L. T..., 20 fr. — M^{me} Baurienne, 10 fr. — Au jour le jour, 100 fr. — M^{me} L. Canuac, au nom de ses enfants : Marie-Louise et Henry, 5 fr. — M. Tassard : Cotisations de novembre et de décembre, 5 fr. — M^{me} Perrot, 20 fr. — A. V. S. M., 10 fr. — Pour que j'épouse ma cousine Jeanne, 10 fr. — Cornélie Max : Pour le succès de ses examens, 38 fr. — M^{me} Anne Clerc, 48 fr. 05. — Reconnaissance à N.-D. de Lourdes, 50 fr. — M^{me} Rassez, 10 fr. — H..., 5 fr. — Anonyme, 20 fr. — Pour obtenir à ma famille les grâces divines, 50 fr. — M^{me} Jossin, 10 fr. — M^{me} S. Bourgeois, 9 fr. 25. — M. Gardiol-Naef, 10 fr. — M. Joseph Bon, 10 fr. — Anonyme, 85 fr. — Pour que le bonheur tombe sur ma maison, 20 fr. — M^{me} Henry Soutoul, 25 fr. — Une Landaise, 100 fr. — M^{me} M.-B., Margot, 2 fr. — Une tante dragon, 100 fr. — M^{me} Brency, 20 fr. — En reconnaissance à sainte Geneviève, 10 fr. — M^{me} Bigot, 20 fr. — M. Paul Vogeleis, 7 fr. — M^{me} Jeanne Griffin, 48 fr. — M. Rainoird, 5 fr. — M. Joseph Delisle, 3 fr. 50. — M^{me} G. Teneur, 9 fr. 25. — M^{me} Crisard, 15 fr. — M^{me} J. Grandouinet, 5 fr. — M^{me} Metzelaire, 20 fr. — Anonyme, 10 fr. — M. Pierre Povéda, 5 fr. — M. Maginot, 30 fr. — M^{me} A. Cotrot, 60 fr. — M^{me} Rivoire, 6 fr. 50. — M^{me} Roulland-Nisard, 5 fr. 25. — L. P..., 2 fr. 50. — Achille et Mimi : Versement mensuel, 5 fr. — M.-E. de Jough, 10 fr. — M^{me} Annie Colombet, sept ans, 5 fr. — Pour que la Sainte-Vierge me protège, 40 fr. — Amy Jabès, 10 fr. — Reconnaissance à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus, 20 fr. — M^{me} Zigliara, 100 fr. — En souvenir de ma petite Yvonne, 25 fr. — M. Macle, 5 fr. — M^{me} Pierre Arnoux, 10 fr. — J.-M. Loudun, 5 fr. — Au nom de mon petit Léon, 10 fr. — P. M. D., 15 fr. — Pour que mon vœu réussisse : Y. L. M. L..., 1 fr. — M^{me} Hermance Lagneau, 50 fr. — Rémoise : Versements octobre et novembre, 10 fr. — Saint Antoine de Padoue, exaucez-moi : H. C..., 20 fr. — Juliette, France, Lucienne, 50 fr. — A. F..., 10 fr. — En reconnaissance à saint Antoine de Padoue, 30 fr. — Que N.-D. de Lourdes exauce mon vœu : T. M..., 10 fr. — Pour que ce que nous désirons arrive : T. M. R., 3 fr. — Pour que la Sainte-Vierge et saint Antoine protègent notre Monique, 20 fr. — Pour que Dieu et Sœur Thérèse m'aident toujours, 20 fr. — Y. D..., 100 fr. — Miss Hélène Jackson, 26 fr. — Anonyme, 100 fr. — Hélène et Thérèse, 20 fr. — Souscription de M^{me} Moreau, 84 fr. (Liste des donateurs : M^{me} Moreau, 2 fr. ; M^{me} Louge, 5 fr. ; Anonyme, 5 fr. ; M. Vattepain, 5 fr. ; M. Genet, 10 fr. ; M. Chaban, 2 fr. ; M^{me} Jousse, 2 fr. ; Anonyme, 10 fr. ; M^{me} Bordat, 5 fr. ; M^{me} Perrier, 2 fr. ; Trois fauchés, 3 fr. ; Danilo, 10 fr. ; M^{me} Chrétien, 1 fr. ; M^{me} Giraudeau, 2 fr. ; Raymond, 5 fr. ; M^{me} Guillon, 6 fr. ; M^{me} Eyot, 2 fr. ; M^{me} Loucou, 1 fr. ; M^{me} Mangeon, 2 fr. ; M^{me} Duponchet, 2 fr. 50 ; M^{me} Petitot, 1 fr. 50.) — Total : 2.488 fr. 30.

Pour combattre la Vie chère

ADRESSEZ-VOUS A

MON AMIE DE PARIS

qui vous fera bénéficier de prix avantageux résultant d'achats directs en fabrique

Voir dans le dernier N° les offres de cette quinzaine

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à

M^{me} Marguerite LHEUREUX

Directrice de "Mon Amie de Paris"

11, Cité Trévise, Paris (IX^e). Tél. : Bergère 43-90

Compte de chèque postal N° 242.04.

Les Magasins de la Place Clichy

font 5 0/0 de remise aux lecteurs des Annales

sur tous achats effectués à Paris, ou sur les commandes venues de province par correspondance. Présenter à la caisse ou joindre à la lettre de commande un des BONS SPÉCIAUX contenus dans notre Volume-Prime.

REVUE FINANCIÈRE

Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Dépôts de Fonds et de Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, Services de Coffres-Forts, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme au Capital de 100.000.000 de Francs

BUREAUX : 30 et 32, Rue Taitbout (Boulevard Haussmann), PARIS IX^e Arrond^t

Lundi, 28 Novembre 1921

La Situation

La semaine écoulée est apparue sensiblement plus satisfaisante par ses résultats que celles qui l'avaient immédiatement précédée. Nous avons assisté à quelques séances où l'amélioration de la cote fut réalisée dans une atmosphère d'optimisme dont nous nous étions déshabitués.

Il y a plusieurs raisons à ce changement d'attitude; nous allons passer les principales en revue. C'est d'abord la satisfaction causée par l'issue du débat financier à la Chambre; le gouvernement a obtenu une majorité représentant plus des deux tiers de l'Assemblée, qui a applaudi les paroles de M. Doumer lorsque celui-ci a condamné la politique inflationniste, par laquelle nombre de pays de l'Europe centrale sont réduits à un état d'anémie économique très grave. Cela survenait le jour même où le bilan hebdomadaire de la Banque de France accusait une nouvelle diminution de près de 383 millions de la circulation fiduciaire et de 100 millions des avances nouvelles à l'Etat, ainsi qu'un accroissement appréciable du portefeuille d'escompte; et quasi au lendemain de celui où le ministre des régions libérées faisait entrevoir aux maires des régions sinistrées la perspective d'une réduction du loyer de l'argent.

Les valeurs françaises de banques ont eu une tenue résistante. Signalons que les nouveaux bons du *Crédit National* viennent d'être inscrits à la cote du marché officiel où ils ont réalisé au-delà de 500 francs une prime appréciable par rapport au prix d'émission de 498 fr. 50.

L'assemblée ordinaire du *Crédit Mobilier Français* doit se tenir samedi prochain 3 décembre, sous réserve que le nombre des actionnaires présents ou représentés personnellement ou par pouvoir atteigne le quorum légal; nous faisons ici un appel de dernière heure à la bonne volonté de tous pour que l'assemblée puisse délibérer utilement.

Les mouvements le plus remarquables de la semaine ont porté: en Coulisse sur le groupe de la *De Beers* et de la *Mexican Eagle* toujours impressionnées par les indications de Londres; au Parquet, sur les valeurs de sucreries, qui ont repris après un moment de faiblesse non justifiée, et auxquelles nous nous proposons de consacrer prochainement une série d'études.

La Conférence de Washington a été illustrée, au point de vue français, par le discours de M. Briand. L'accueil immédiat qui lui fut fait causa une grande satisfaction dans le monde des affaires. Il faut

cependant reconnaître qu'une nouvelle et fort appréciable tension des changes a coïncidé avec l'humeur un peu chagrine qu'en ont malheureusement et très injustement éprouvée nos amis anglais: la livre sterling a dépassé 57 et le dollar 14, le reste étant à l'avenant, exception faite du mark allemand de nouveau revenu vers 5 centimes.

Le Nouveau Régime DES CHEMINS DE FER

Le *Journal Officiel* du 12 novembre a publié la loi relative au nouveau régime des chemins de fer, qui doit prendre effet, rétroactivement, à compter du 1^{er} janvier 1921.

D'après la convention conclue avec les grandes Compagnies: Etat, Est, Nord, P.-L.-M., Orléans, Midi et les deux syndicats de chemin de fer de Grande et Petite Ceintures de Paris, chaque réseau conserve son organisation et son exploitation propres, mais il sera créé un Conseil supérieur des Chemins de fer et un Comité de direction commun qui assureront la coordination des diverses exploitations en concordance avec les intérêts généraux du pays, la coopération des réseaux entre eux et avec l'Etat et une solidarité financière assurant l'établissement et le maintien de l'équilibre entre les charges et les recettes du trafic. Une plus grande initiative est donnée au Ministre des Travaux Publics en matière de tarifs.

La situation des actionnaires se trouve consolidée. Ils auront droit: 1^o aux dividendes antérieurement garantis, soit 54 fr. 10 pour le Nord, indépendamment des revenus du réseau Nord-Belge, 38 fr. 50 pour l'Est, 55 francs pour le Lyon, 56 francs pour l'Orléans et 50 francs pour le Midi; 2^o à une prime de gestion dont le montant dépendra du développement du trafic et de la compression des dépenses.

Lorsque, déduction faite de toutes les charges, du dividende et de la prime, les comptes d'un réseau se solderont par un excédent, ce dernier sera versé à un fonds commun, qui servira, au contraire, à combler les insuffisances de produits des réseaux déficitaires. Il y aura ainsi solidarité financière des réseaux. Les tarifs devront être réglés de façon que le fonds commun ne soit pas en déficit. Toutefois, pour ne pas les augmenter de façon nuisible à l'activité économique du pays, l'équilibre des rentrées et sorties du fonds commun ne sera pas recherché avant 1927, époque à laquelle les conditions d'exploitation seront devenues plus normales. Durant

cette période, les insuffisances seront comblées au moyen d'obligations qui seront émises par les réseaux et dont la charge incombera à l'Etat.

Les conditions de rachat ont été modifiées en faveur de l'Etat. De plus, les Compagnies abandonnent toutes réclamations pour charges de guerre. En contrepartie, les dettes de garantie envers l'Etat cessent de porter intérêt. En outre, il est fait remise des dettes de garantie contractées pour les années 1914 et suivantes jusqu'à l'application du nouveau régime, et l'Etat remboursera des sommes portées au compte d'établissement pour assurer le paiement du dividende minimum durant la guerre.

La convention ne deviendra définitive qu'après approbation par les actionnaires des Compagnies qui ont fait à ce sujet les convocations nécessaires.

L'état actuel des recettes

Les recettes des diverses Compagnies pour les dix premiers mois de l'année 1921 se montrent en nette amélioration sur celles de la période correspondante de 1920, comme il résulte des chiffres suivants:

Réseaux	Recettes brutes (du 1 ^{er} janvier au 4 novembre)		Augmen- tation %
	1920 (1)	1921 (2)	
	(en francs)		
Etat.....	780.280.000	829.509.000	8,98
P.-L.-M. (réseau français).....	1.320.120.000	1.366.370.000	3,5
— (— algérien).....	32.885.000	34.760.000	5,7
Nord.....	703.254.555	804.769.229	13,8
Orléans.....	758.410.000	765.122.000	0,99
Est.....	565.099.000	692.632.000	16,40
Midi.....	358.512.789	367.420.229	8,54
Alsace-Lorraine.....	321.094.000	358.503.000	11,65
Algériens (réseau d'Etat).....	61.479.545	61.403.391	.

(1) Recettes rectifiées.

(2) Recettes approximatives.

La plus forte augmentation de recettes a été réalisée par l'Est; le Nord vient ensuite; puis le réseau d'Alsace-Lorraine, le réseau de l'Etat et celui du Midi; enfin, le P.-L.-M.; en dernier lieu, l'Orléans, dont le pourcentage de plus-value n'atteint pas 1 0/0.

A remarquer que le réseau d'Etat des chemins de fer algériens accuse une légère diminution dans son ensemble. Elle est due essentiellement à la réduction des recettes de l'Est-Algérien, revenues de 34.719.774 francs pour 1921 à 31.142.049 francs pour 1920; tandis qu'au contraire, les recettes du Bône-Guelma passaient de 12.289.963 francs à 13 millions 806.770 francs (augmentation 12,34 0/0), et celles de l'Oranais de 14.469.808 francs à 16.454.572 francs (augmentation 13,71 0/0).

Il faut tenir compte que les recettes de 1921 sont définitives du 1^{er} janvier au 31 août, et approximatives du 1^{er} sep-

REVUE FINANCIÈRE

tembre au 4 novembre. Elles comprennent partiellement aussi des majorations qui n'étaient pas en vigueur pendant la même période de 1920.

VILLE DE PARIS 1921

En raison du retard mis par les imprimeurs à la livraison des titres de cet emprunt, la Ville de Paris se voit dans la nécessité de retarder les deux premiers tirages, qui sont reportés au 19 décembre et au 21 décembre.

Aucun changement n'est apporté au paiement des lots, dont la date reste fixée au 16 janvier 1922.

Port Commercial de Bahia-Blanca

Les actionnaires de cette Compagnie sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le 19 décembre, à 11 heures, 19, rue Blanche, à l'effet d'examiner et d'approuver les comptes de l'exercice 1920-1921.

L'assemblée générale se compose statutairement de tous les propriétaires d'au moins vingt-cinq actions, sauf le droit de groupement reconnu par la loi.

Les propriétaires d'actions au porteur doivent, pour avoir droit d'assister à l'assemblée générale, déposer leurs titres au *Crédit Mobilier Français*, quinze jours avant la date fixée pour la réunion.

Introductions au Marché à Terme

La Chambre Syndicale des Agents de Change annonce qu'à partir du 1^{er} décembre les valeurs ci-après pourront donner lieu à des négociations à terme, savoir : *Actions Forges et Aciéries du Nord et de l'Est, Forges et Ateliers de Constructions Electriques de Jeumont, Compagnie du Boléo, Pétroles de Dabrowa, Pétroles « Premier », Etablissements Orosdi-Back, Pathé-Cinéma, Oriental Carpet Ltd.*

A partir du même jour, il sera créé un groupe spécial pour les négociations à terme qui comprendra les valeurs suivantes : *Forges et Ateliers de Constructions Electriques de Jeumont; Compagnie du Boléo; Pathé-Cinéma; Crédit Foncier Egyptien; Central Mining; Rio-Tinto.*

Le Marché du Change

Le développement pris par les opérations du change a rendu nécessaire un certain nombre de mesures. Notons les dernières adoptées.

LA SALLE DES CHANGES

A dater du 25 novembre, ne peuvent plus pénétrer dans la salle des changes que les courtiers agréés munis de cartes portant leur photographie. Ces cartes sont rouges, pour les représentants des agents de change; vertes, pour les banquiers; jaunes, pour les courtiers agréés. En dehors de ces trois catégories de personnes, au-

cune carte ne peut être attribuée. L'Union Syndicale des Banquiers de Paris et de Province fait savoir qu'il est rigoureusement interdit de céder sa carte pour quelque cause que ce soit.

RÈGLEMENT DES COUPONS SOUMIS AUX FLUCTUATIONS DU CHANGE

Le Syndicat des Banquiers en Valeurs et le Syndicat des Banquiers en Valeurs au comptant publient l'avis ci-dessous en date du 22 novembre 1921 :

Les Chambres Syndicales des Banquiers en Valeurs et des Banquiers en Valeurs au comptant ont décidé, dans leur réunion du 15 novembre 1921, de modifier ainsi que suit, à partir du jeudi 24 novembre, les prescriptions de leur circulaire du 13 juillet 1920 concernant le règlement des coupons soumis aux fluctuations des changes.

1^o Pour les négociations faites avec le coupon attaché et lorsque la livraison est faite sans le coupon, l'acheteur est en droit d'exiger le paiement du coupon en espèces, sans aucune retenue, au plus haut cours moyen du change coté depuis et y compris la date du détachement du coupon jusqu'à la veille de celle de la livraison.

2^o Pour les négociations de titres sur lesquels un coupon a été détaché entre la date de négociation et celle de la livraison, si celle-ci est faite coupon attaché après les délais réglementaires (10 bourses), l'acheteur sera tenu de prendre livraison, mais aura le droit de réclamer éventuellement à son vendeur une indemnité.

Cette indemnité sera égale à la différence qui pourrait résulter à son profit, entre le montant brut du coupon calculé au plus haut cours moyen du change coté depuis et y compris la date d'expiration des délais réglementaires de livraison (10 bourses) et le montant brut de ce coupon calculé au cours de la veille de la livraison.

N. B. — La demande d'indemnité devra être formulée dans les cinq bourses qui suivront la livraison des titres.

LE CHANGE ROUMAIN

La Chambre Syndicale des Agents de Change croit devoir appeler l'attention sur les mesures prises par le Gouvernement roumain, à la date du 9 novembre 1921, concernant le marché du lei.

Pour éviter la spéculation, le Gouvernement roumain vient d'instituer une Commission des Changes.

Mais pour ne pas porter atteinte aux droits des intéressés, le Gouvernement roumain a décidé de reconnaître pour valables, sans autres formalités, toutes les opérations au comptant et à terme qui ont été effectuées jusqu'au 14 novembre au soir, à condition qu'elles soient régulières au regard de la loi française, c'est-à-dire qu'elles figurent au répertoire des opérations de change.

A partir du 15 novembre, le Gouvernement roumain n'autorisera les transferts de lei que s'ils ont à la base une transaction commerciale, c'est-à-dire s'ils correspondent à une des opérations suivantes :

- a) Exportation de marchandises roumaines à l'étranger;
- b) Importation autorisée de marchandises étrangères en Roumanie;
- c) Services effectivement réalisés, dûment justifiés auprès de la Commission des Changes de Bucarest.

Le Service des Fonds Étrangers

En réponse à la question d'un sénateur sur la situation des nationaux porteurs de fonds d'Etat étrangers, le ministre des Finances a donné au sujet

de quelques-uns de ces fonds les indications suivantes :

1^o *Fonds serbes.* — Le service des emprunts serbes placés en France a été, d'une manière générale, régulièrement assuré par les établissements chargés du service en France. Certaines difficultés se sont toutefois produites, en ce qui concerne le service des titres de l'emprunt serbe 4 0/0 1895, dont les coupons étaient avant la guerre présentés à l'encaissement en Allemagne. A la suite d'une intervention du gouvernement français, le gouvernement serbe a consenti à procéder à Paris à la vérification de l'origine de propriété de ces titres afin d'éviter aux porteurs français les complications que comportait l'envoi de leurs titres et de leurs dossiers justificatifs à Belgrade. D'autre part, des mesures sont prises par le gouvernement serbe, en vue de la reprise prochaine du service des lots serbes. Le gouvernement français est intervenu auprès de lui pour que les facilités nécessaires soient données aux porteurs français pour l'encaissement de leurs coupons arriérés échus sur ces titres.

2^o *Fonds monténégrins.* — Aucun emprunt monténégrin n'a été émis sur le marché français. Toutefois, les détenteurs français de tels titres acquis sur les marchés étrangers doivent bénéficier des avantages concédés antérieurement par le gouvernement monténégrin, puis par le gouvernement serbe aux porteurs de ces fonds.

3^o *Fonds chinois.* — Le service de la majeure partie des emprunts chinois est assuré normalement. Les irrégularités de service ont motivé déjà de pressantes démarches du gouvernement concernant l'emprunt chinois de réorganisation — tranche allemande et tranche russe — et les bons chinois de 1913. Cette situation vient de faire l'objet de protestations nouvelles de la part du gouvernement français.

4^o *Fonds bulgares.* — Les intérêts et amortissements arriérés des emprunts bulgares 1902-1904-1907 ont été réglés intégralement aux porteurs français en 1920. Le règlement des arriérés de l'emprunt 5 0/0 1896 est en cours à l'heure actuelle et doit être complètement achevé en 1923.

Le Trafic du Canal de Panama

On vient de publier la statistique du trafic du Canal de Panama pendant les dernières années :

	Navires de tonnage nationalisés	Navires étrangers
1915.....	1.658	465
1916.....	1.787	358
1917.....	1.875	780
1918.....	2.136	619
1919.....	2.425	602
1920.....	2.478	753
1921 (premier semestre).....	2.892	572

On remarquera que, pour le premier semestre de 1921, le nombre de navires transiteurs est beaucoup plus élevé que pour les années précédentes tout entières, ce qui est un indice intéressant au point de vue général des affaires.

Les navires battant pavillon britannique représentent environ le tiers du trafic.

On sait qu'un récent vote du Sénat américain a exempté des droits de péage les caboteurs américains.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Siège Social : 30 et 32, rue Taibout (B^d Haussmann), Paris-9^e

Téléphone	Gutenberg	28-91	Adresses Télégraphiques
	Central	56-15	
	Central	37-84	
	Central	74-45	

MOBILIER-PARIS

Comptes Courants et Comptes de Chèques et de Dépôts

Typographie DUBOIS et BAUER, 34, rue Lafitte, Paris.
Imprimerie CH. BERNARD, 27, rue des Cloys, Paris.

La Vérité : VINEONAL